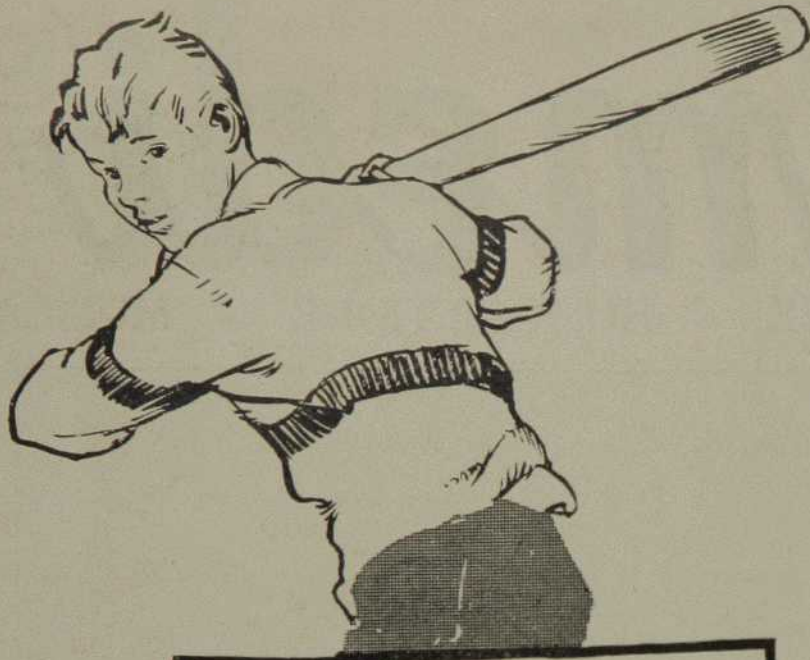


Le Samedi ^{10f}

MAGAZINE ILLUSTRÉ - LITTÉRAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL



Voyez notre morceau de musique : "GAVOTTE PRINCESSE" Par E. DESHAYES



Le meilleur coup du déjeuner est la saveur des flocons de maïs de Kellogg. Chaque cuillerée compte un point de saveur. Délicieux! Agréables! Ils commencent bien la journée!

Faites un gros plaisir à votre famille. Servez-lui demain des Kellogg. Pas de cuisson. Vous n'aurez qu'à remplir des bols de ces flocons croustillants et d'un jaune doré et y ajouter du lait ou de la crème. Les Kellogg sont aussi délicieux avec des fruits frais ou en conserve. Sur le menu de tous les restaurants. En vente dans toutes les épiceries.

Kellogg's

FLOCONS DE MAÏS



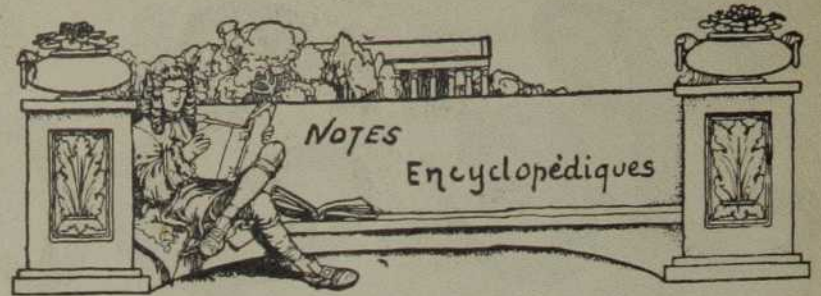
Faites cette comparaison!

Goûtez cette merveilleuse saveur des Flocons de Maïs de Kellogg. Comparez-la à celle de n'importe quelle autre céréale prête à être mangée. Vous comprendrez pourquoi on réclame partout les Kellogg.

TOUJOURS

frais comme au sortir du four

L'enveloppe intérieure des Kellogg, cachetée et cirée, conserve la saveur et tient les flocons croustillants comme des rôtis. Particularité propre aux Kellogg!



La ville d'Edimbourg a une population de 263,650 habitants.

* * *

L'architecture gothique apparut en France vers le XII siècle.

* * *

Le roi d'Italie appartient à la Maison de Savoie.

* * *

La Tour Eiffel, à Paris, est le plus haut gratte-ciel du monde entier.

* * *

En Turquie on appelle l'année de l'éléphant, l'année qui précéda la naissance de Mahomet.

* * *

Le Palais de l'Elysée où demeure le Président de la République française, a été construit en 1718 par Molet. Parmi les hôtes que ce palais a reçu on compte: la reine Victoria d'Angleterre, le sultan Méhémet-ali et la reine d'Espagne.

* * *

L'émail est composé de sable silicieux, d'un mélange d'oxyde de potasse, de plomb et de soude et d'oxydes métalliques destinés à la coloration.

* * *

Napoléon Bonaparte fut élève à l'Ecole de Brienne de 1779 à 1783.

* * *

Le *British Museum* de Londres a été créé en 1753. Il comprend la bibliothèque de Londres et un musée.

* * *

Le nom scientifique du brochet est l'esox.

* * *

C'est le voyageur Max Buchner qui, en 1879 plaça le Togoland sous le protectorat de l'Allemagne.

* * *

Calcutta est la capitale de l'Inde Anglaise et de la présidence du Bengale. Elle a une population de plus de 1,000,000 d'habitants.

* * *

Ce n'est que depuis le IIIe siècle que seuls l'or et l'argent sont employés pour les calices.

* * *

Le cardinal Richelieu est le premier en France qui ait porté la callote rouge.

* * *

En 1914 le Japon a importé 12,538,000 livres de laine brute de l'Australie. Durant les six premiers mois de 1924 il en importait pour 44,499,000 livres.

En 1924 la France a acheté pour cinq millions de dollars de laine en Australie.

* * *

La ville de Sydney, en Australie, a une population de 955,900 habitants.

* * *

Le monastère du Mont Cassin, dans le sud de l'Italie, s'élève sur l'emplacement d'un temple à Apollon.

* * *

Les catacombes de St-Calixte, à Rome, ont cinq galeries superposées. L'ensemble de ces galeries atteint près de 700 milles de longueur.

* * *

L'institution du catécutémnat resta en vigueur jusqu'au VIIe siècle.

* * *

Les Montagnes du Caucase sont situées entre la mer Noire et la mer Caspienne.

* * *

Châteaubriand, né à St-Malo en 1768, est mort à Paris en 1848.

* * *

L'église Notre-Dame de Bonsecours à Montréal, fut incendiée en 1754. Elle ne fut reconstruite qu'en 1771.

* * *

La statue de la Victoire qui surmonte le monument des Braves à Québec, est un don de son Altesse Impériale, le prince Jérôme Bonaparte. Cette statue a été inauguré le 19 octobre 1863.

* * *

En 1807 le district des Trois-Rivières élisait monsieur Ezéchiel Hart, un juif, comme député à l'Assemblée du Canada.

* * *

Depuis 1832 les juifs jouissent au Canada de tous les privilèges des sujets britanniques.

* * *

L'existence municipale du comté de Wolfe n'existe que depuis 1855.

* * *

La première course du Derby, en Angleterre, eut lieu le 4 mai 1780.

* * *

Les anciennes horloges anglaises n'avaient pas de cadrans; il fallait attendre que l'heure sonne pour savoir où on en était de la journée.

* * *

La statue du dieu de la Charité, en Chine, est représentée avec mille mains.



L'auto Ford, avec son service en tous points digne de confiance, son confort et sa commodité, vous ouvre la vie, large et saine, du plein air. Il permet à son possesseur—sa famille et ses amis—de jouir du beau temps et de se promener sans fatigue dans les décors les plus variés.

Et, si l'on songe à son prix, il est reconnu dans le monde entier que le Ford est l'auto modèle, représentant une valeur dont aucun autre ne s'approche. C'est tout à la fois l'auto dont le prix d'achat est le plus bas et dont le roulement et l'entretien sont les plus économiques.

Votre plus proche dépositaire Ford vous donnera avec plaisir une démonstration de n'importe quel modèle, à votre convenance et sans frais.

Ford
AUTOS FERMÉS

ALASKA

Le Pays des Spectacles Etranges et des Beautés Souveraines

Imaginez un chaos de montagnes gigantesques et couvertes de neige, des villages curieux nichés dans des anfractuosités de la côte abrupte, des glaciers immenses sur lesquels se joue le soleil et, marquant le site des bourgades indiennes, des totems mystérieux qui rappellent des légendes fantastiques.

Toutes ces merveilles et mille autres sont facilement accessibles. Un train de luxe du Chemin de Fer National du Canada vous mène au Pacifique par une route qui traverse les Rocheuses et est superbe par elle-même.

À Vancouver vous prenez l'un des navires du Chemin de Fer National du Canada, vrai palace flottant, et pendant les cinq jours qu'il faut compter pour aller à Skagway vous voyez se dérouler sous vos yeux les paysages de la côte du Pacifique, des paysages uniques au monde.

Le Continental Limité quitte Montréal à 10h15 tous les soirs pour Winnipeg, Saskatoon, Edmonton et Vancouver.

Demandez les brochures descriptives et renseignez-vous sur les tarifs réduits pour touristes.

Bureau des Billets en Ville,
220 rue St-Jacques,
Montréal

CANADIAN
NATIONAL
RAILWAYS



LE BAL MASQUE

(Verdi)

Enregistré sous le No 10005, disque "La voix de son maître"-Victor, Caruso, Hempel, Duchêne, Rothier et de Segurola.

VOTRE PROPHECIE EST ABSURDE

Tous. — Ah! tais-toi! quelle horreur!

Oscar. — Croit-elle ainsi nous faire peur?

Richard. — Messieurs, je lui pardonne,
Amis, imitez-moi,
Ce qu'elle voit l'étonne
Et cause son effroi.
Qui peut vouloir ma vie?
Qui voudrait me trahir?
Je ris de sa folie
Pour ne pas l'en punir.

(Ensemble)

Ulrique. — Oui, chez moi c'est folie,
Mais mon art vous défie.
M'oseriez-vous punir,
Vous, que je vois pâlir?

Samuel, Tom
et conjurés. — Si Dieu défend sa vie,
Au nom de la patrie,
Nous devons le punir.

Pour le salut de tous, Richard tu dois mourir!

Oscar. — Peut-être en sa folie,
Dans un transport ravie,
Dieu lui dévoile en secret l'avenir;
Ah! loin de la punir,
Gardons sa vie.
Sa voix amie

Viendra nous avertir.

Choeur. — Est-ce rêve ou folie?
Quoi! Richard doit périr!
Grand Dieu! daignez le soutenir!
Pour la patrie
Gardez sa vie,
Pour elle seule il doit mourir!

LA GIOCONDA

(Ponchielli)

Enregistré sous le No 80185, disque Columbia, par Jeanne Gordon.

LA VOIX D'UN ANGE

La voix d'un ange du Seigneur
A fait tomber mes chaînes,
Quand ma vieillesse et mon malheur
Rendaient mes larmes vaines.
Cet ange ne doit pas partir
Sans l'humble souvenir.

Accepte ce rosaire,
Guide de la prière,
Il te sera dans l'avenir
Une aide tutélaire.

Ah! devant Dieu qui te sourit
La vieille aveugle te bénit.

Habits de Messieurs NETTOYES ET PRESSES



Nous avons un personnel de bons employés
— spécialisés dans ce genre de travail —
un service rapide et des prix modiques.

TOILET LAUNDRIES LIMITED
242, RUE GUY UPTOWN 7640
"LE MEILLEUR A L'EPREUVE"

VIENT DE PARAITRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense
et de police. Entraînement pour Exposition et
Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE
200 PAGES

NOMBREUSES
ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur
ALBERT PLEAU, St-Vincent de Paul, Qué. Can.





EDITORIAL

LA NATURE FEMININE

Il est des sujets qui résistent à l'analyse la plus tenace; la femme est de ceux-là. On ne peut que l'observer et de là naissent deux attitudes: s'en rapprocher ou la fuir, et deux sentiments: l'aimer ou la haïr. Il n'y a pas de milieu.

(F. de V.)



CERTAINES personnes, peut-être, me trouveront trop exclusif dans la pensée formulée en tête de cette chronique et me répondront qu'il existe un milieu: l'indifférence. Je leur répondrai que c'est une illusion; tout ici-bas s'agite et se meut dans un sens ou dans un autre suivant la loi des attractions et des répulsions; la stabilité complète n'existe pas et l'indifférence non plus si on la considère comme l'immobilité des sentiments..

L'indifférence envers une femme peut être voulue; elle masque alors un désir de rapprochement que l'on veut étouffer parce qu'on le sait irréalisable; elle peut être naturelle, elle est en ce cas une antipathie inconsciente que rien ne justifie sans doute, mais qui n'en existe pas moins. Dans les deux cas, ce n'est donc pas de l'indifférence au sens exact du mot.

Comme attitude générale, reste donc l'observation dont le champ est vaste et la méthode extrêmement compliquée. C'est une étude comparable à celle des astronomes car elle découvre sans cesse du nouveau et l'on examine à distance du coeur comme les astronomes contemplant à distance des yeux.

C'est, du reste, la sauvegarde des uns et des autres; on se brûle à s'approcher trop près de ce qui brille. Tant pis, ou tant mieux, pour ceux qui tentent l'expérience?

Affaire de goût, de caractère, de circonstances, et surtout de natures féminines. Un philosophe, C. Hulewicz, qui avait sans doute, comme votre serviteur, ses raisons pour et ses raisons contre, parle de la question de rapprochement ou d'éloignement en ces termes:

"L'homme va vers l'amour, l'amour va vers la femme. Ne te hâte jamais de faire le malheur d'une femme si tu ne l'as vue qu'au salon, car là, en présence du sexe barbu, toutes les demoiselles se croient la coqueluche des époux riches et regardent chaque invitation à la valse comme une invitation au mariage. Toutes sont de petites vipères minaudières également grêles, élancées et charmantes. Certaines ressemblent à ces fleurs exotiques fort récréatives à contempler, mais qui empoisonnent dès qu'on les respire. Si, la veille de la définitive bénédiction, tu fais des découvertes cruelles, ne recule pas devant le qu'en dira-t-on, prends tes jambes à ton cou et file comme une locomotive. Le monde oublie vite le scandale tandis que le tragique boulet se rive à la vie. Si, au contraire, ta fiancée présente tous les garanties de bonheur, si tu l'aimes sincèrement et passionnément, épouse-la et qu'au-

cune considération ne puisse t'arrêter, ni celle d'intérêt, ni celle de politique, ni tes amis, ni tes parents même, car tu ne te maries pas pour ta famille ni pour les autres, tu te maries pour toi-même, pour ta félicité personnelle et pour celle de la femme aimée."

Ce n'est pas mal, assurément, comme tirade et le sexe à cheveux courts, comme le sexe à très peu de cheveux y trouvent chacun leur compte mais Hulewicz avait l'âme tellement russe qu'elle en était rustique pour ne voir que des petites vipères dans toutes les jeunes filles minaudant autour des hommes. Certes, il n'en manque pas mais il y en a d'autres aussi, en vertu même de la nature féminine qui est déconcertante dans sa souplesse.

Qui pourra jamais dire à quoi pensent les grands yeux qui vous regardent malicieusement à l'abri d'un éventail ou ce qui se dissimule dans un sourire? Espièglerie, haine ou amour? Les trois en même temps peut-être...

Cela se voit; inconsciemment peut-être, instinctivement plutôt, des femmes éprouvent une étrange sensation de plaisir à faire souffrir celui qu'elles aiment.



Nietzche l'a dit: "Après une dispute et une querelle personnelle entre une femme et un homme, l'une des parties souffre surtout à l'idée d'avoir fait mal à l'autre, au lieu que celle-là souffre surtout à l'idée de n'avoir pas fait à l'autre assez de mal; aussi s'efforce-t-elle par des larmes, des sanglots et des mines défaites, de lui faire encore le coeur gros par la suite."

Cette philosophie d'une franchise un peu dure ne peut sans doute pas s'appliquer à toutes les femmes, mais au moins à quelques-unes, dites, mesdames?

Oui, la nature féminine est extrêmement complexe mais elle a tout de même ses lois générales et qui dépendent du milieu. Chaque pays a ses produits qui lui sont propres, dans la moisson des choses comme dans celle des êtres; sans doute il y a des brebis galeuses partout mais il y a incontestablement des milieux plus favorisés que d'autres sous le rapport de ce qui est sain.

Nous en avons un bel exemple ici avec la race canadienne et un triste également avec ce qui nous vient du dehors; pourquoi, hélas! faut-il que ce triste exemple soit-il fourni surtout par celles qui devraient, plus que toutes autres, contribuer à maintenir au pays le souvenir de ses origines...

Il est douloureux certes de le constater mais les faits sont là, trop de vipères françaises sont venues empoisonner l'air canadien; un monstrueux déchet d'Outre-océan est venu créer des bouges, semer la discorde, saper la morale à la base et pourrir la société. Cette dure vérité en fouettera quelques-unes mais elle ne vise

que celles qui le méritent. Celles dont le passé là-bas n'a sans doute pas été plus reluisant que ne l'est ici leur présent; celles dont la nature féminine serait une énigme, la plus indéchiffrable de toutes si on ne les considérait pas comme des malades du cerveau autant que des gangrenées du coeur.

J'aurai assurément l'approbation des RARES autres et celle de toutes les vraies canadiennes.

Cela me suffit.



FERNAND DE VERNEUIL

LES FEMMES ET LA BEAUTE

Par L. R.



L'Hygiène bien comprise, l'usage très modéré des fards et autres artifices de toilette, quelques exercices chaque jour pour conserver la souplesse des membres... et aussi un peu de doux repos, voilà les grands auxiliaires de la beauté féminine.

DE BONS vieux savants — car il est entendu que des savants, pour avoir de l'autorité, doivent toujours être vieux — de bons vieux savants, dis-je, nous affirment que notre lointaine grand'mère Eve ne ressemblait pas du tout à l'idée qu'on s'en fait généralement.

Les tableaux qui évoquent les jours bénis mais à jamais disparus du Paradis Terrestre, nous représentent la mère du genre humain sous l'aspect d'une femme grande et belle, à la longue chevelure (les coiffeurs pour dames n'existant pas à cette époque) et possédant déjà cette grâce féminine si complexe que la tâche de l'analyser n'est pas moins grande que le plaisir de la contempler.

Les artistes qui ont fait ces tableaux-là étaient un peu poètes; les bons vieux savants ne le sont pas du tout car ils nous disent que notre grand'mère Eve avait des muscles comme un lutteur, des cheveux raides comme une brosse à laver les planchers et des traits que l'on eût pu croire taillés à coups de hache.

Moi qui ne suis pas un savant, mais un peu poète et sûrement rêveur, je préfère cent fois me ranger à l'avis des sentimentaux à qui nous devons les

enluminures des vieux missels et les vitraux des grandes cathédrales où l'on voit la lointaine aïeule parée de cette troublante séduction qui a fait accepter tant de choses aux hommes de la part des femmes depuis la pomme du Jardin Paradisiaque.

La Beauté n'est pas une invention des hommes; c'est l'Oeuvre du Créateur tandis qu'au contraire ce sont les hommes qui ont inventé la laideur...

Donc, Mesdames et Mesdemoiselles, vous êtes toutes belles, c'est-à-dire que vous pouvez l'être et que vous devez le rester.

Entendons-nous bien. Je n'ai pas la prétention de vouloir empiéter dans le domaine chirurgical et de modifier la forme de votre nez, de votre menton ou la couleur de vos yeux; il y a des spécialistes pour cela qui taillent, enlèvent, ajoutent, bref travaillent un visage humain comme un modelleur sa terre glaise; c'est long et coûteux, par conséquent pas à la portée de tout le monde mais, à part ce traitement scientifique, il y en a un autre qui ne vous coûtera qu'un peu de bonne volonté et qui aura l'avantage de vous conserver l'originalité de vos traits tout en les embellissant.

Le changement total d'aspect, s'il

était possible, ne vous donnerait d'ailleurs probablement pas une satisfaction durable; lorsqu'on possède une chose on en désire toujours une autre alors qu'il est bien plus sage et profitable de chercher à améliorer ce qu'on a déjà.

Et ceci me rappelle un petit conte qui a peut-être pris naissance dans l'imagination de quelque oriental qui vivait au temps des génies et des fées, ou tout bonnement dans mon imagination à moi-même qui n'ai pas connu ces temps-là et, ma foi le regrette bien car le mystérieux que l'on prête aux époques de jadis vaut certes bien le positivisme froid qu'on trouve dans celles d'aujourd'hui.

Je vais vous le narrer.

*

* *

Il y avait une fois une petite bergère jolie comme une apparition de rêve et qui le savait bien car l'eau cristalline des sources, quand elle s'y mirait, lui renvoyait l'image d'un minois charmant et de grands yeux de diamant noir dont semblait émaner une troublante caresse.

Elle soupirait alors, la jolie bergère car cette beauté n'avait pour admira-

teurs que les petits oiseaux voltigeant autour de ses rivales les fleurs; le désir inné d'adulation qui est au coeur de toute femme depuis la grand'mère Eve s'éveilla vite en elle et elle souhaita d'être princesse afin d'avoir des parures de pierres précieuses et des colliers de perles rares pour rehausser encore sa beauté. Afin d'avoir aussi, autour d'elle, de galants cavaliers se disputant ses sourires...

La petite bergère avait une marraine et celle-ci, naturellement, était fée, comme il convient à l'époque où elle vivait. La bonne marraine exauça le désir de sa filleule.

La voici donc princesse, parée de bijoux étincelants et vêtue de robes magnifiques que l'on eût dit tissées avec des rayons de soleil. De riches et jeunes seigneurs vinrent de très loin lui offrir leurs hommages et la vie fut un enchantement pour elle... jusqu'au jour où elle se rendit compte de la jalousie qu'elle inspirait aux autres femmes vivant dans le palais.

D'abord flattée dans son amour-propre, elle sentit bientôt le dépit la

mordre au coeur quand elle entendit ces femmes vanter ses bijoux plutôt qu'elle-même et insinuer que l'éclat de ses yeux n'était pas comparable à celui de ses diamants.

Elle le crut facilement car le désir de plaire n'est pas toujours d'accord avec la raison et, comme elle avait décidé de ne se laisser éclipser en beauté par rien au monde, être ou chose, elle supplia sa marraine de la transformer en diamant.

Un léger coup de baguette magique et ce fut fait.

Hélas, un diamant, plus que les princesses encore, est soumis aux coups du sort; de tout temps il y eut des agitations au cours desquelles larrons, griveleurs et tous gens de rapine eurent beau jeu pour donner libre cours à leurs convoitises. Il arriva que le beau diamant fut volé.

Dans quelles mains passa-t-il? Quelles promiscuités dut-il subir? Il ne le sut jamais au juste car, après tout, il n'était qu'un diamant, ayant pour mission de briller beaucoup et de penser très peu... Un beau jour il se vit sur l'éventaire d'un marchand ambulancier, vieux et barbu, qui discutait apremment et avec force gestes sa valeur avec un étranger de passage.

L'étranger l'acheta et continua son voyage.

Un soir, fatigué par le chemin parcouru, il se reposa près d'une source aux eaux limpides à laquelle il se désaltera. Machinalement ensuite, il plongea la main dans le frais liquide qu'il éparpilla en gouttelettes brillantes, teintées d'or fauve par les rayons du soleil couchant.

— La pureté de cette eau est merveilleuse, murmura-t-il, et le diamant que j'ai acheté, quoique bien beau pourtant, n'a pas sa transparence...

Le diamant entendit cette réflexion car, n'oubliez pas que ceci se passait au temps où les choses inertes aujourd'hui avaient cette faculté. Et le beau diamant souhaite d'être à la place de la source limpide.

Son voeu, cette fois encore, fut exaucé.

Et la source coula gaiement entre les roseaux qui s'inclinaient vers elle comme en un beau salut quand les oiseaux venaient s'y poser. La brise la frôlait de sa caresse et mille images diverses venaient se refléter en elle, depuis les grands arbres immobiles sur ses rives jusqu'aux nuages fuyant, très haut dans le ciel bleu, vers une destination inconnue. Elle semblait participer à la vie universelle et garder en elle un peu de la beauté de toutes les choses d'ici-bas.

Une belle jeune fille vint se pencher sur elle et la petite source lui trouva une étrange ressemblance avec celle que jadis elle avait été elle-même. Un peu d'inquiétude rida sa surface à ce souvenir et la belle jeune fille fit la moue.

— Je suis plus jolie, dit-elle, que l'image que me renvoie cette eau...

Et elle s'en alla, en laissant perler un rire espiègle qui mortifia profondément la petite source.

La marraine, heureusement, était toujours là, avec sa condescendance inépuisable et l'eau cristalline, sur son désir, se retrouva sous l'apparence de la belle jeune fille.

Elle était joyeuse, s'égayait elle-même de son rire et se trouva parfaitement heureuse. Il lui semblait bien parfois qu'elle n'avait pas toujours été ainsi; pensivement elle se blottissait dans le creux moussu d'un rocher pour mieux évoquer un indéfinissable passé où elle voyait une belle princesse parée de diamants mais bien vite sa gaie insouciance reprenait le dessus et son rire clair répondait au chant des oiseaux.

La petite bergère était maintenant parfaitement heureuse et ne demandait plus à changer d'aspect dans l'espoir de l'être-d'avantage...

Ayez la sagesse de la petite bergère redevenue elle-même, mesdames et mesdemoiselles et ne cherchez pas, sauf le cas de nécessité à modifier la forme de visage que le Créateur vous a donnée; celles qui en ont fait l'expérience n'en ont pas toujours été satisfaites.

Si vous êtes brune, restez brune et ne demandez pas à l'eau oxygénée la couleur des blonds épis de blé pour vos cheveux car vous risquez de les atteindre dans leur vitalité sans espoir de guérison. Si vous êtes blonde, ne vous teignez ni en brun, ni en roux et moins encore en vert comme il paraît que certaines petites écervelées ont eu la sottise de le faire.

Si vous aimez à faire de la peinture, faites-en sur de la toile et non sur votre visage car c'est avec ce dernier procédé que l'on arrive trop souvent à n'être plus tard qu'un *vieux tableau* soi-même. Le code de la beauté doit s'inspirer des lois de l'hygiène avant tout.

La beauté n'est pas uniquement celle des soi-disant modèles classiques toujours un peu froids; elle consiste surtout dans l'expression des traits quand il s'y reflète la bonté du coeur et la droiture de l'âme.

Si vous croyez avoir un nez quelque peu proéminent dites-vous bien que *grand nez n'a jamais déparé beau visage*. Si c'est la bouche qui vous inquiète par ses dimensions, soyez satisfaites de vous dire qu'il y a, sur vos lèvres, davantage de place pour le baiser. Vous vous croyez trop petite? Pensez à toutes les célébrités artistiques qui se recrutent surtout parmi les personnes de votre taille. Vous vous pensez trop grande? Vous avez tort de vous plaindre parce que la nature

s'est montrée généreuse à votre égard. Dans le premier cas, rappelez-vous l'amusant dicton: *Dans les petits pots les bons onguents* et dans le deuxième cas, le complément de ce dicton: *Et dans les grands les excellents*, bref soyez toujours satisfaites de votre lot car l'apparence qui vous déplaît vous va peut-être beaucoup mieux que vous ne le pensez.

*
* *

Dites-vous bien que ce ne sont pas les mille artifices de la Mode parfois grotesque qui vous rendront plus jolie mais qu'il y a des principes sûrs, à l'application desquels vous avez tout à gagner.

Les voici :

1. — Méfiez-vous de l'embonpoint qui fait mal paraître les plus jolies toilettes;
2. — Consacrez, chaque jour, quelques minutes à des exercices rationnels afin de garder la souplesse de vos membres;
3. — Si vous avez tendance à grossir, consommez moins de sucreries, pâtisseries et tous autres aliments trop riches;
4. — Usez de l'eau en abondance pour votre toilette en n'employant que du savon pur;
5. — Ayez un soin tout spécial de votre chevelure qu'il faut nettoyer fréquemment;
6. — Soignez bien vos ongles;
7. — N'employez, pour votre visage, que de bonnes crèmes et ne vous fiez pas au premier produit venu;
8. — Conservez vos dents en parfait état; consultez souvent votre dentiste;
9. — Soyez très prudente dans l'emploi du rouge pour les lèvres, des fards et des poudres en général; un maquillage exagéré enlaidit la plus jolie fille.
10. — Enfin, soyez toujours gaie, autant que possible; la tristesse intérieure assombrit l'apparence extérieure.

Ces dix préceptes ont une bien plus grande importance que celle qu'on leur attache ordinairement; le dernier surtout n'est pas négligeable. Il est formellement reconnu que le moral agit fortement sur le physique; cela se constate journellement pour les malades et n'est pas moins vrai en ce qui concerne la beauté.

Il arrive parfois qu'une personne à laquelle on n'avait jusqu'alors porté qu'une attention distraite semble transformée; ses yeux brillent d'un éclat inaccoutumé, ses joues sont plus fraîches, plus roses et les lèvres plus vermeilles; sa démarche elle-même a gagné en souplesse et en légèreté; cette personne est réellement embellie et l'on se demande avec une certaine curiosité comment a pu s'accomplir ce prodige.

Pourtant ce n'est pas là l'oeuvre de la chimie moderne; on sent nettement que cette beauté n'a rien d'artificiel.

C'est tout simplement qu'un événement heureux est venu illuminer le coeur de cette personne et c'est le reflet de cette lumière intérieure que l'on aperçoit sur le visage.

*
* *

Les événements heureux sont en minorité, certes, dans la vie mais il ne faut pas aggraver les autres en leur attachant trop d'importance ou en y pensant continuellement; il faut savoir, ici-bas, faire la part des choses et, en tout, se contenter de l'à-peu-près.

Il faut savoir, à l'occasion, se mentir à soi-même en exagérant les joies et en diminuant les peines d'importance; rien n'est permanent, pas plus la douleur qu'autre chose; quand on la rencontre, il faut l'enjamber et ne pas se retourner pour voir combien l'on s'en éloigne.

Il y a d'abord une bonne raison pour ne pas céder à la dépression causée par les événements, c'est qu'on a toujours autour de soi des gens pour se réjouir du mal qui peut nous arriver et il faut éviter de leur donner cette malade satisfaction.

D'autre part, on supporte bien plus facilement toutes les traîtrises de la vie quand on sent le regard des autres fixé sur soi. C'est ce qu'a bien exprimé Jules Claretie quand il a écrit: "L'homme qui travaille aux champs a le regard du ciel et ne se plaint pas d'être isolé. Mais le mineur acharné, qui creuse obstinément son filon sous la terre, ne se sent-il point parfois las et ne prend-il pas en dégoût son oeuvre sourde? On accepte volontiers que la vie soit un drame pourvu qu'elle ait des spectateurs."

Sans doute il est difficile, impossible même, d'avoir toujours la sérénité dans l'esprit et la joie dans le coeur mais il est à la portée de tout le monde de réagir, surtout quand la beauté du visage est en jeu.

Cela coûte moins cher que les multiples ingrédients parés des noms les plus pompeux et c'est certainement plus efficace.

DEBOUT à l'avant du vapeur, appuyé au bastingage, François regardait se lever la côte. Jamais comme aujourd'hui, le bateau ne lui avait semblé si lent ni la terre si lointaine.

Pourtant, il aurait dû avoir l'habitude de ces retours. Chaque mois, il quittait les Sables-d'Olonne pour s'en aller en mer sur un caboteur, visiter l'île d'Yeu, l'île de Ré, Oléron, Rochefort et Bordeaux et, chaque mois, il s'en revenait de même, les membres las de travail, mais la bourse pleine et l'âme plus joyeuse. Il retrouvait dans sa petite maison de la Chaume, la jolie Rosen, sa femme, et parce qu'il avait été privé de son sourire et de ses regards pendant de longues semaines, Rosen, chaque fois lui semblait plus jolie.

Ah! la douceur des premiers baisers, comme elle enfiévrerait sa mémoire! Et puis, avant même qu'il tint sa femme dans ses bras, c'était déjà dans le cœur de François une fête de deviner sa chère présence là-bas, à l'entrée du port, sur la jetée. Habitude vieille de quatre ans déjà, vieille des premiers jours de mariage, la jeune femme venait au-devant de son mari. La main sur les yeux, elle guettait sur l'infini de la mer le panache de fumée qui décèle le vapeur et, comme il surgissait, point noir sans cesse grossissant, elle s'avancait, aussi loin que possible, et, debout, inlassablement, elle agitait son mouchoir.

A ce simple signe, François la reconnaissait...

De loin, rien ne distinguait Rosen des autres impatientes. C'était la même taille, le même costume, la même allure élégante et connue. Mais ce mouchoir, à lui seul, identifiait la jeune femme.

Il était large comme un drapeau, claquait comme une voile, coupé de carreaux comme un damier, rouge et jaune comme une aurore.

François maintenant pouvait détailler les toits de la ville, il apercevait même, sur le Remblai et sur le port, la silhouette des promeneurs et des pêcheuses. Des femmes, sur le môle, balançaient des mouchoirs. La distance l'empêchait encore de distinguer les couleurs mais déjà il croyait voir l'étoffe rouge et jaune, tendue par le vent, et déjà il lui semblait reconnaître Rosen, la jolie Sablaise. Réellement avec les yeux du cœur, il voyait son fin visage aux yeux noirs, aux lèvres douces, au teint mat sous les doubles ondulations des cheveux et l'envol du bonnet à ailes; il voyait sa taille cambrée sous le fichu croisé, sa jupe courte, son tablier clair, ses pieds nerveux dans les sabots de bois; il voyait les larges anneaux d'or pendus à ses oreilles et la croix couchée sur sa poitrine.

L'hélice ralentit sa vitesse, le vapeur

NOUVELLE DRAMATIQUE
ROSEN
PAR PIERRE NAUROY

glissa plus doucement sur le miroir mouvant de l'eau. On allait entrer dans le port et des femmes, déjà, jetaient des cris d'appel vers le bateau. François sentit un froid soudain lui mouiller les tempes: parmi les étoffes agitées, le mouchoir rouge et jaune, le beau pavillon de la joie et de l'amour n'était pas là.

Un moment il songea:

Rosen est peut-être malade.

Mais aussitôt il l'aperçut. Elle avait mis, comme pour chaque retour, ses vêtements des dimanches, son tablier de soie, sa coiffe de dentelle fine. Seu-

Elle sourit, d'un air de dédain. Il reprit aussitôt:

— Ce mouchoir blanc, d'où te vient-il?

— Je l'ai acheté.

Mais sa réponse fut si hésitante que François en fut troublé. Il n'insista pas, mais, pour la première fois, le doute entra dans son âme. Araignée sournoise, elle devait peu à peu y tisser sa toile.

En effet, pendant les huit jours qui suivirent, l'homme ne cessa de souffrir. Il ne reconnaissait plus Rosen. Sa



...Elle s'avancait et, debout, inlassablement, elle agitait son mouchoir.

lement, au bout de son poing tendu, un simple mouchoir blanc se balançait. L'homme en fut bouleversé, sans savoir pourquoi, comme d'un présage de deuil. Il ne reconnaissait plus sa Rosen des jours heureux, quelque chose en elle lui semblait changé et, quand il la serra dans ses bras, l'ivresse des premiers baisers fut, pour lui, mêlée d'une indéfinissable amertume.

— Pourquoi, dit-il dès qu'il eut repris son haleine, pourquoi n'as-tu point pris le vieux mouchoir?

Elle fit la moue et répondit:

— Regarde, celui-ci est plus beau! Il est en batiste fine comme ceux des Parisiennes qui viennent ici chaque année.

— Il est peut-être plus beau, je ne m'y connais pas, mais l'autre... je l'aime et j'y tiens.

gaité légère d'autrefois, son abandon tendre et naïf, sa simplicité faite d'attachement à un unique amour, tout ce qui faisait la joie de la petite maison avait fait place à de la mélancolie, de l'énerverment sans cause apparente, des reculs de tout l'être, des rires qui sonnaient faux, des coquetteries et des colères sans but. Dans l'esprit de François, ce revirement inattendu avait quelque rapport avec l'oubli des vieux usages, le mépris du beau mouchoir à carreaux. Il se mit à épier, mais en vain. Seul passait parfois devant la porte un Parisien à la mine avantageuse, aux doigts chargés de bagues. Mais il ne semblait pas regarder vers la fenêtre de Rosen.

— Est-ce que tu ne m'aimerais plus? s'écria-t-il un jour, quelques heures avant son départ.

— Grand fou! répondit-elle simplement en lui jetant les bras sur les épaules.

Il en fut presque consolé et, si quelque crainte resta en lui, il n'en laissa rien paraître. Après tout, n'est-ce pas le sort de tous les marins de laisser derrière eux une femme? Confiant, il reprit la mer et, de nouveau, le vapeur l'emporta vers les îles de la côte, vers Rochefort la grise, vers Bordeaux la somptueuse.

*
* *

Le mois s'achève. Debout, à l'avant du caboteur, François regarde se lever la côte. Pendant les semaines passées en mer; il n'a guère eu le temps de songer à sa petite maison de la Chaume ni aux yeux noirs de Rosen. Mais maintenant qu'il va revoir l'une et l'autre, tout le passé renaît en sa mémoire et, avec lui, les derniers doutes et les dernières rancoeurs.

— Quand je reviendrai, avait-il dit à sa femme au moment de la séparation, je te verrai sur la jetée comme autrefois, comme autrefois tu agiteras le vieux mouchoir à carreaux, n'est-ce pas?

Elle avait promis. Sera-t-elle exacte au rendez-vous, fidèle à sa promesse? A travers l'espace, il essaye de la reconnaître parmi les femmes qui se pressent sur le port. Ah! que cette hélice est donc lente! Enfin on approche, on peut voir. Des mouchoirs se balancent. Celui que François espère n'est pas là. On accoste. Où donc se cache Rosen? Il la cherche des yeux et comme il reste sur le môle, immobile, le cœur chaviré d'angoisse, la voix d'une vieille vient le frapper en plein visage, comme un soufflet.

— Ta Rosen... elle est morte, l'autre jour.

Tour à tour courant et titubant, François se hâte vers la maison. Les volets sont clos. Des voisins, derrière les croisées, le guettent. Il entre, il appelle...

Le désespoir le tient tout entier. L'homme vigoureux, le matelot hardi et résolu, n'est plus qu'un enfant cherchant à qui confier sa peine. Mais personne ne peut lui ouvrir les bras. Ses parents dorment eux aussi là-bas, dans le vieux cimetière. Il est seul, tout seul, pour porter le poids de sa détresse. Alors, mettant dans ce geste son dernier courage, il va vers l'armoire où s'entasse, en rangs épais, le linge de la famille. Il l'ouvre. La pile des mouchoirs à carreaux est là, devant lui. Il en saisit un et, dans ce lambeau d'étoffe qui jadis saluait son retour, dans cet humble pavillon de son amour et de sa joie, dans ce souvenir des vieux en qui se résume toute l'âme du foyer, il pleure, il pleure longuement, jusqu'à la nuit.

PIERRE NAUROY

NOUVELLE SENTIMENTALE

LA BONNE

PAR FREDERIC BOUTET

ROYNEL avait marché si vite depuis le métro qu'il arriva haletant au petit pavillon qu'il habitait à Plaisance. Il se précipita dans son atelier et appela sa femme :

— Louise! Louise! Où es-tu?

— Ici, dans la salle à manger! Avec Edouard! Me voilà! Mon Dieu, qu'y a-t-il?

— N'aie pas peur! C'est une bonne nouvelle!

— Une bonne nouvelle? C'est vrai?

Une porte s'était ouverte. Une jeune femme d'une trentaine d'années, blonde, mince dans une robe sombre un peu usée, s'était élancée vers Roynel. Un petit garçon de huit ou neuf ans, au visage délicat, aux yeux sérieux, la suivait.

— Oui, une très bonne nouvelle, répéta Roynel. Attends... J'ai couru... J'avais hâte de te dire...

Il jeta son feutre sur la table, épongea son front dégarni aux tempes et désignant, au fond de l'atelier, un grand tableau :

— On va m'acheter ça!...

— Ta *Fête de nuit*?

— Oui. Je vais t'expliquer: Tu sais que j'ai deux petites toiles à la galerie Parsaut, et tu sais le mal que je me suis donné pour qu'on les accepte. Alors j'y suis passé ce tantôt pour voir si elles n'étaient pas trop mal placées. Justement Parsaut était là, en conversation avec un monsieur à qui il a dit, en me voyant: "Précisément, voici l'artiste lui-même." Il me présente et l'autre me dit: "Je demande votre adresse pour aller vous voir. J'aime beaucoup votre peinture. C'est mon genre. Si seulement un de vos tableaux était grand je l'achèterais tout de suite. C'est pour un panneau de mon salon. Avez-vous un grand tableau dans le genre des deux petits? Ça serait une affaire faite." J'étais ahuri, tu penses. Mais enfin je prends rendez-vous ici avec lui pour demain matin, dix heures. Il s'en va et Parsaut me dit: "C'est un homme qui est très riche et pas depuis longtemps. Il n'est pas rat, mais il sait compter. Alors, attention! Faites un peu de mise en scène; n'ayez pas l'air de pleurer misère, imposez-vous et vous pourrez lui demander un gros prix — gros pour vous, bien entendu, — deux mille cinq ou trois mille..."

— Deux mille cinq cents francs!... répéta Louise saisie.

— Oh! trois mille. Pourquoi pas? Ce n'est pas parce qu'on est artiste qu'il est nécessaire de toujours rester dans la misère... Je veux profiter de l'aubaine. Et il me fera d'autres achats, j'en suis sûr. Nous serons enfin un peu tranquilles; je pourrai faire mon oeuvre sans ces soucis. C'est la chance qui vient...

— C'est bien juste. Tu as tellement travaillé!... Tu as tant de talent!...

Elle levait vers lui des yeux pleins d'un amour et d'une admiration que dix années de gêne et d'insuccès n'avaient que fortifiées.

— Oui, répéta-t-il, c'est la chance... Il est temps, n'est-ce pas, ma pauvre Louise?... Tu devais commencer à croire que je n'étais bon à rien qu'à profiter de ton dévouement et de ton courage...

veux sur le front, le cou nu... Et comme cela il participera aussi...

— Parfait! L'atelier est beau, il n'a pas besoin d'être encombré de meubles. Ce bonhomme ne saura pas si je gagne ou non de l'argent... J'espère qu'un créancier n'arrivera pas...

Il s'interrompit:

— Mon Dieu, qui ouvrira la porte?



Roynel l'impressionnait.

Elle le fit taire en l'embrassant, puis elle embrassa son fils qui avait écouté, sage et sérieux.

— Dépêchons-nous! cria-t-elle. Dinons vite! Et après, au travail! Parsaut a raison: il faut un peu de mise en scène. On débarrassera l'atelier de tout ce qui a l'air pauvre. On y descendra le fauteuil de la chambre; je mettrai des tulipes dans les vases de cuivre; je rangerai bien... Oh! sois tranquille; rien de ton apprêt. Ce monsieur te trouvera en vareuse, à ton chevalet, l'attendant tout en travaillant...

— Je n'ai rien en train, murmura-t-il. J'étais si découragé ces derniers temps!

— Prends Edouard. Tu as ce portrait commencé, tu sais bien, les che-

Elle le regarda, atterrée par cette difficulté imprévue.

— Oui, qui ouvrira, répéta-t-il, puisque nous n'avons même plus de femme de ménage? Je ne peux envoyer Edouard comme un petit groom et je ne peux pas moi-même...

— Non, non, murmura sa femme, il faudrait quelqu'un...

Elle réfléchissait, son visage s'éclaircit:

— Ne crains rien, je m'arrangerai... je trouverai une personne. Tu verras, ce sera très bien.

— Qu'est-ce que tu comptes faire?

— Sois sans inquiétude, ce sera très bien.

Il la regarda, hésita, mais n'insista pas.

Le lendemain matin, dans l'atelier

rangé, Roynel, en vareuse de velours et lavallière flottante, était à son chevalet, donnant de temps à autre, nerveusement, quelques coups de pinceau. Edouard, sur la table à modèle, posait, charmant et grave.

Il y eut un bruit d'auto dans la rue, puis un coup de sonnette. Roynel tressaillit. Il entendit une voix d'homme, puis la voix de sa femme qui répondait:

— Je vais voir si monsieur peut recevoir.

Il la vit apparaître. Elle avait un corsage noir serré au cou, un tablier blanc, des pantouffles; ses cheveux tirés en arrière, changeaient l'expression de son visage, sans poudre. Il pâlit, rougit et ne répondit rien quand elle lui annonça le visiteur.

Celui-ci, mis en présence de la *Fête de nuit*, s'enthousiasma. Il fit le tour de l'atelier, revint devant la toile qu'il convoitait et reculant pour la voir mieux, s'empêtra dans un escabeau et appuya son bras sur la palette de Roynel qui avait fait un pas pour le retenir.

— Mon Dieu, monsieur, je suis désolé, dit le peintre, voilà que vous vous êtes taché.

— C'est de ma faute, ne vous excusez pas... Ce n'est rien... Peut-être qu'avec un peu d'essence... Si votre bonne...

— En effet, murmura Roynel.

Il alla ouvrir la porte et, d'une voix un peu étranglée, dit à sa femme, qui attendait dans la salle à manger:

— Je... vous prie de venir...

Elle lui lança un regard qui signifiait: "Voyons, pas de bêtises!", dit tout haut:

— Oui, monsieur.

Et elle vint avec un chiffon propre pour la manche tachée.

Roynel s'était remis à sa toile, qu'il regardait obstinément, mais il dut se retourner. Le visiteur se décidait enfin à lui demander le prix de la *Fête de Nuit*. Il répondit durement:

— Cinq mille francs!

Il vit Louise, courbée, frottant la manche, tressaillir à l'énormité du chiffre. Il se sentait plein de honte, de colère, d'indignation contre lui-même et contre l'homme qui était là. Il avait envie de lui crier: "Je ne vends plus! Fichez le camp!" Mais en même temps il tremblait d'émotion en attendant la réponse: oui ou non.

— C'est plus que ne m'avait dit Parsaut, dit l'autre, mais ça ne fait rien. Ça va!

Sa manche était propre. Il sortit un carnet de chèques et un stylographe.

L'enfant se dressa sur la table à modèle. Confusément d'abord, puis nettement il avait compris. Pâle, suffoquant, il cria:

— C'est pas vrai! C'est pas une bonne! c'est maman!

FREDERIC BOUTET

UN BRAVE



Adeline.—Mais ne savez-vous pas qu'il y a des microbes dans les baisers.
Gaston.—Alors, partons une épidémie.

AMIS COMMUNS

Eusèbe. — Je n'ai pas vu Julien depuis six mois.

Joseph. — Tiens. A moi aussi, il doit cinquante cents

PROBLEME



Eugénie.—Aux Iles Hawaïennes la température ne change jamais.
Anatole.—Comment commencent-ils une conversation alors?

PAS TOUT A FAIT CELA



Rébecca.—Je croyais qu'il allait te demander en mariage.
Emilienne.—Non, ce qu'il voulait, c'était mon autographe dans son album.



PAUVRE AMOUREUX

Monologue comique

PAR PAUL COUTLEE

(On entend un chahut épouvantable dans la coulisse. Bruit de vaisselle brisée, meubles renversés, etc., puis un chapeau vient tomber sur la scène suivi bientôt du "corps" de l'artiste qui vient s'écraser devant la boîte du souffleur. Un bruit de porte qui se referme avec violence. Puis le silence. L'artiste en scène se relève sur son séant, compte les étoiles, ramasse son chapeau, puis, se ramasse lui-même pour se lever.)

Une belle entrée... (Un temps. Puis, vers la coulisse de droite.) Une belle sortie. (Au public.) Excusez-moi, mesdames et messieurs, si je suis entré un peu précipitamment, mais veuillez croire qu'il n'y a pas de ma faute. Il faut en accuser le père de Pamela qui vient de me prier, d'une façon bien Louis XV, de ne plus remettre les pieds chez lui.

Il y a des pères inhumains. Celui de Pamela est de cette catégorie. Je voulais faire le bonheur de sa fille et voilà que ce monstre à face humaine s'y oppose; et d'une façon... vous avez vu?

Ah! les pères! Pourquoi cette engeance a-t-elle été inventée?

Pamela qui était si jolie, si jolie. Au fait, était-elle aussi jolie que cela? Non, elle avait un petit air qui... un petit air que... elle n'avait même pas d'air du tout.

Non. Ce que j'aimais chez elle, c'était sa façon de recevoir les petits cadeaux dont je la comblais. Elle avait un charme infini lorsqu'elle me disait d'une voix tendre et douce (brutal): "Merci". Il est vrai que je n'ai jamais revu les cadeaux que je lui ai offerts, si ce n'est la fois que nous sommes allés veiller chez son amie intime Ildéphonsine. Ildéphonsine portait une magnifique perle que j'avais donnée à Pamela quelques jours plus tôt.

J'avoue que je fus piqué au vif par ce spectacle. Car, enfin, si Pamela avait été contente de ce cadeau pourquoi l'avait-elle donné à Ildéphonsine? Pourquoi? C'est drôle, mais plus j'étudie la situation plus il me semble que...

C'est comme mon argent. Pamela ne passait jamais une semaine sans m'en demander pour ses bonnes oeuvres. Je n'ai jamais pu savoir au juste en quoi consistaient ses bonnes oeuvres. Mais un jour je la vis en taxi avec mon meilleur ami. C'est elle qui payait le taxi. Ceci se passait précisément le lendemain du jour où je lui avais donné dix dollars pour une bonne oeuvre.

Oh! mais je commence à lire dans son jeu. Ce n'est pas moi qu'elle aimait c'est mon argent.

Ah, mais alors, son père m'a rendu un grand service en me priant poliment de sortir, car vous êtes tous témoin qu'il m'a prié poliment de sortir.

Ah! le brave homme! le cher homme. Je vais aller le remercier de m'avoir enfin ouvert les yeux sur sa fille, sa Pamela abhorrée. Je vais aller me jeter dans ses bras en lui jurant une reconnaissance éternelle. (Il se dirige vers la droite.) Non, j'aime mieux me jeter dans ses bras... par lettre. C'est moins dangereux. C'est plus prudent. (En sortant par la gauche.) Oui, plus prudent.

Jeunes gens! Jeunes filles! qui déclamez dans les salons, achetez :
QUE NOUS DIS-TU? recueil de soixante-deux déclamations comiques.
Prix: Un dollar. En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur :
M. Paul Coutlée, 194, rue Saint-Christophe, Montréal.

AU SALON

L'amoureux. — Quel âge a ta sœur, mon petit bonhomme?

Le petit frère. — Vingt-neuf ans, monsieur.

La grande sœur. — Mais lorsqu'on donne l'âge de sa sœur on déduit toujours un certain nombre d'années.

Le petit frère. — C'est ce que j'ai fait.

LA BRIQUE



Eugène.— Pourquoi crois-tu que Juliette ne t'aime pas?

Emile.— Parce que, lorsque je lui ai dit qu'il y avait un idiot dans chaque famille...

Eugène.— Eh bien.

Emile.— Elle m'a demandé si j'étais fils unique chez moi.

L'HOMME QU'IL LUI FAUT



L'actrice.— Dites-lui que je ne considérerai une demande en mariage que venant d'un homme qui pourra m'offrir une sécurité?

La camériste.— Il dit qu'il est agent d'assurance et que son père est policeman.

POURQUOI?



Aline.— Je me demande si vous m'aimez?

Marcel.— Mais certainement, pourquoi serais-je une exception?

PROBLEME



La jeune veuve. — Et vous êtes bien certain que mon fils ne sera jamais une objection?

DEFINITION

Le professeur. — Qu'appelle-t-on une œuvre postume.

L'élève. — C'est une œuvre qu'un écrivain écrit après qu'il est mort.

LES VOYAGEURS

— Quels sont les gens que l'on trouve errants sur toute la surface du globe ?

— Les piétons.

POSITION

Eva. — Etait-il à tes genoux lorsqu'il t'a demandée en mariage ?

Léa. — Non, j'étais sur les siens.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Vous êtes accusé d'avoir volé des cuillères dans le restaurant.

Le voleur. — Je les ai prises par erreur.

Le juge. — Comment par erreur ?

Le voleur. — Je croyais qu'elles étaient en argent.

LES PETITS COMPTES

Le mari. — Je viens de donner cinq dollars au médecin sur notre compte.

Madame. — Bravo, encore deux paiements et le bébé est à nous.

RECOMPENSE

— Chaque fois que je prends mon huile de foie de morue maman met deux sous dans ma tire-lire.

— Et lorsque ta tire-lire est pleine ?

— Maman m'achète avec l'argent, une autre bouteille d'huile de foie de morue.

LA LUNE DE MIEL

L'agent. — Comment je vous surprends encore à battre votre pauvre femme, je vous mène au poste immédiatement.

La femme. — Oh, constable, laissez-le moi, en l'emmenant au poste vous allez interrompre ma lune de miel.

MAUVAISE HABITUDE



Eva. — Emile quand vas-tu perdre cette mauvaise habitude de toujours parler la bouche pleine.

LA BRIQUE

Armand. — Ça me coûte 5,000 dollars par année pour vivre.

Emile. — Oh ! c'est trop, vous ne valez pas celà.

EXCUSE

La maman. — As-tu brisé ta belle poupée ?

Cécile. — Oh, maman, ce doit être elle qui s'est suicidée.

L'HEURE DE REPOS

1er ouvrier. — Mais qu'as-tu donc.

2ème ouvrier. — J'ai un clou dans ma chaussure.

1er ouvrier. — Pourquoi ne l'enlèves-tu pas ?

2ème ouvrier. — Oui, sur mon heure de travail ?

OPINION



La mère.—Comment est la mer aujourd'hui?
Le fiston.—Je crois qu'on y a mis un peu trop de sel.

LE GARDIEN

— J'ai 100,000 hommes sous moi.
— Vous êtes contre-maître ?
— Non, je suis gardien au cimetière.

CHEZ LE LIBRAIRE

Le client. — Je voudrais avoir les «Lettres de madame de Sévigné» ?

L'employé. — Le bureau de poste est en face, monsieur.

CAS TYPIQUE

Le médecin. — Parlez-vous dans votre sommeil ?

Le patient. — Non, mais je parle pendant le sommeil des autres, je suis conférencier.

DECLARATION

Adolphe. — Un mot, un mot de vous, mademoiselle, et vous ferez de moi l'homme le plus heureux de la terre.

Aline. — Idiot.

AU MAGASIN

Le patron. — Que faut-il pour toi, mon petit bonhomme ?

Le petit garçon. — Maman voudrait faire changer un dollar, elle dit qu'elle vous enverra le dollar demain.

APPRECIATION



Annette.—Jean prétend que je suis toujours sa première pensée.
Bernadette.—Oui, mais il prétend que sa première pensée n'est jamais sa meilleure.

CONSEILS

Jacob. — Mon envant, égoute pien mes gonsseils, teux panqueroutes égalent une vaillite, teux vaillites égalent un veu et ainzi te zuite.

Isaac. — Est-ze que le mariache est une faillite.

Jacob. — Si tu maries un fille riche, le mariage est auzzi pon qu'une vaillite.

SPECIALITE

— Docteur, venez vite ma petite fille vient d'avaler un bouton.

— Quel genre de bouton ?

— Un bouton de celluloid.

— Mille regrets, mais je ne me spécialise que dans les boutons en métal.

REFLEXION



—L'amour est une chose extraordinaire.

A LA FERME

— Combien votre vache donne-t-elle de lait par jour ?

— Oh, environ 16 pintes.

— Mais il me semble que vous disiez vingt pintes.

— Oh, vous confondez avec ce que je vends.

AU REGIMENT

Le capitaine (au sergent). — Sergent, j'ai reçu une lettre anonyme vous accusant de brutalité envers vos hommes. Je ne veux plus que la chose arrive, vous m'entendez.

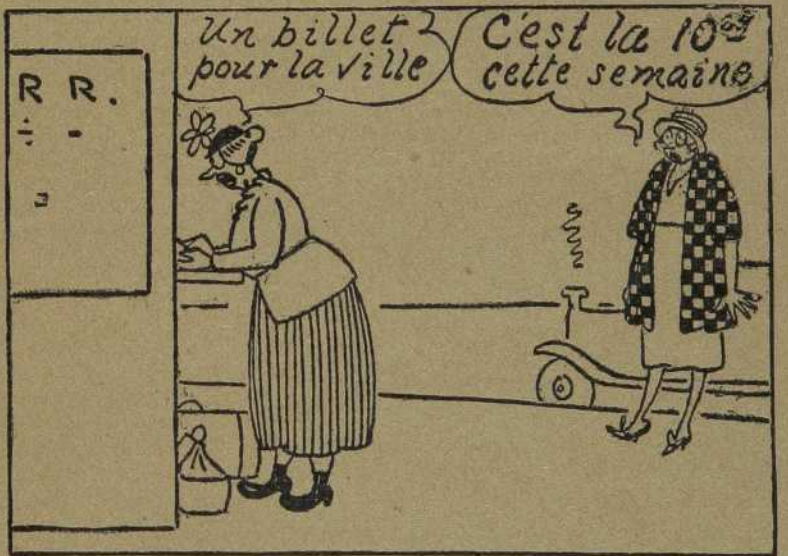
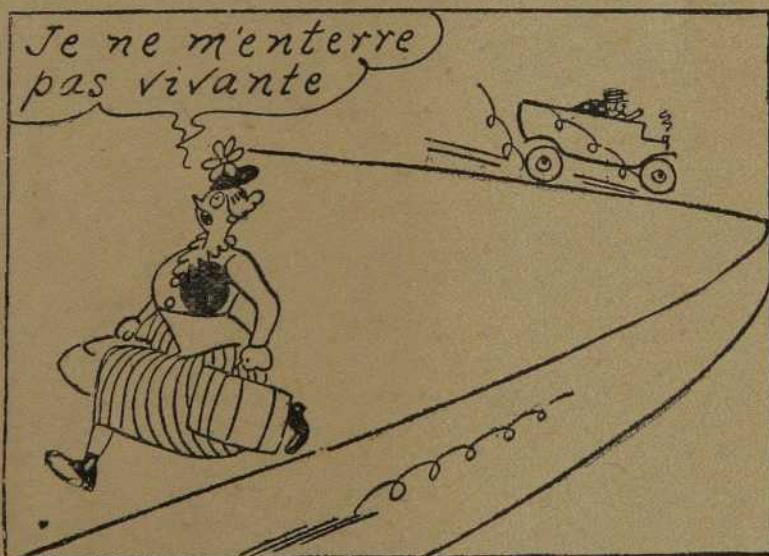
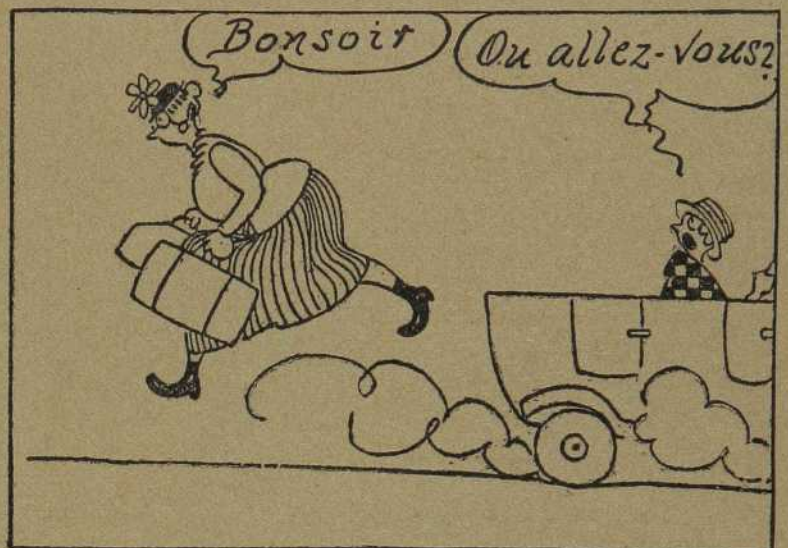
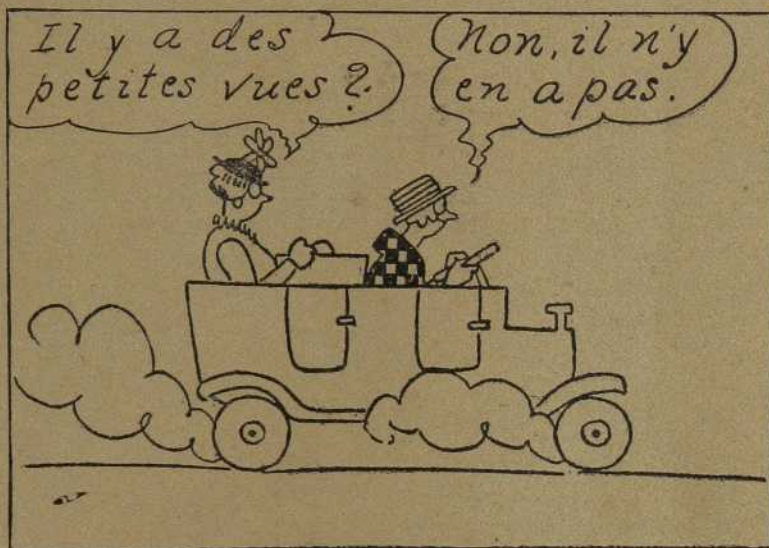
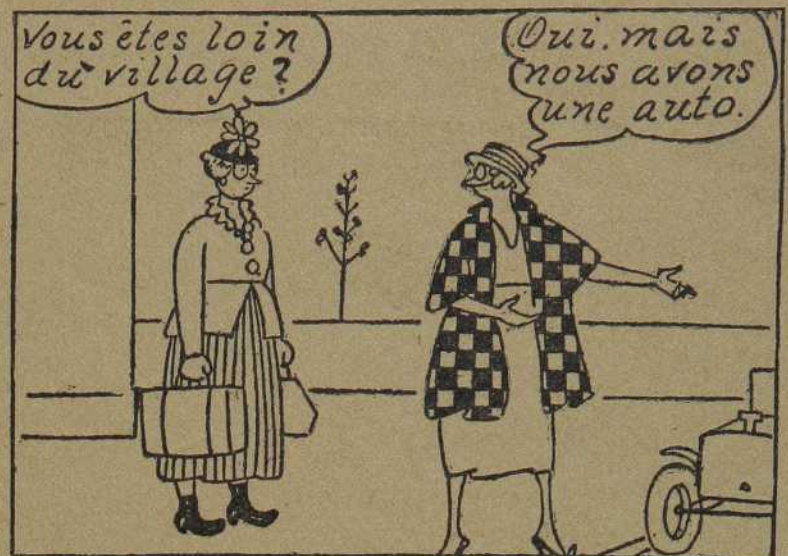
Le sergent (à ses hommes). — Le capitaine m'a fait rapport qu'il avait reçu de l'un de vous une lettre anonyme. Je veux vous prévenir qu'il ne veut plus que la chose arrive de nouveau.

DILEMNE

— Pourquoi n'épousez-vous pas la belle Gabrielle que vous aimez.

— Elle ne veut pas m'épouser tant que je n'aurai pas payé toutes mes dettes et je ne puis payer mes dettes si je ne l'épouse pas.

SERVANTE



A LA TRAVERSE DU CHEMIN DE FER

L'ingénieur (qui vient d'arrêter son train). — Après vous, cher monsieur.

Le chauffeur d'auto. — Non, après vous, monsieur, je ne suis pas pressé. Passez le premier.

LES CREANCIERS

Le créancier. — C'est assez, je demande un chèque immédiatement.

L'auteur. — Mille regrets, cher monsieur, mais mon médecin m'a défendu d'écrire pendant six mois.

PRESENCE D'ESPRIT

— Qu'est-ce que ta femme t'a dit parce que tu es rentré à trois heures hier ?

— Oh, elle dormait à demi et elle a cru que c'était le chien, aussi lorsqu'elle s'est écriée: Est-ce toi, fido, j'ai eu la présence d'esprit de lui lécher la main.

GRACE A LUI

Juliette. — Comme votre père à l'air distingué, ses cheveux blancs lui donne un air aristocratique.

Armand. — Oui, et il peut me remercier pour cela.

PAGE DES ENFANTS

LES PETITS AMIS

(Les enfants trouvent une nouvelle cachette.) Quatrième épisode



1—Les enfants étaient descendus de l'arbre et pendant que les trois bandits étaient à leur recherche dans le buisson ils se dirigeaient vers la motocyclette des voleurs.



2—Au moment où les enfants allaient embarquer dans la moto et s'enfuir, ils furent aperçus par les voleurs. Il était trop tard. Ils n'avaient pas le temps de se sauver avec la motocyclette.



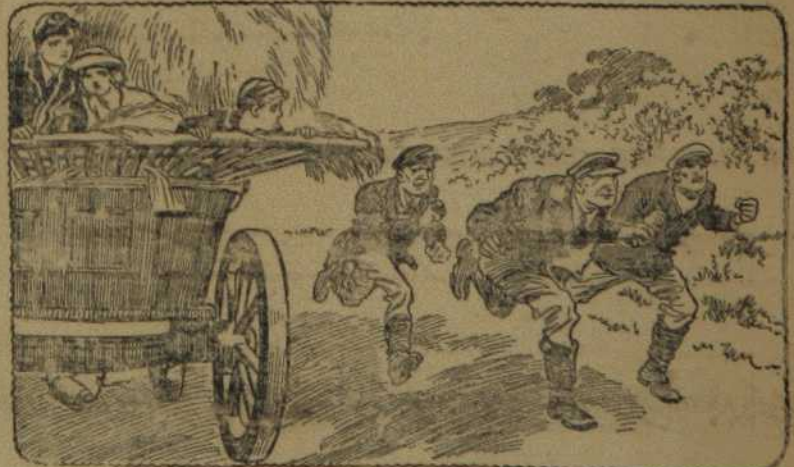
3—Maurice ordonna à Lionel et Cécile de s'enfuir. Il avait son idée. Il sortit un canif de sa poche et il entra la lame à plusieurs reprises dans le pneu avant de la motocyclette.



4—Après quoi il s'enfuit à toutes jambes pour rejoindre les autres. En passant près d'un voyage de fo'n qui était sur la route il leur vint une idée. Il fallait se cacher de nouveau.



5—Les enfants sautèrent dans le voyage et se cachèrent dans le fo'n. Il était temps, les hommes étaient déjà sur leurs talons. Ils étaient enfin en sûreté pour quelques instants.



6—Lorsque les voleurs arrivèrent près du voyage ils ne pensèrent pas que les enfants pouvaient s'y être cachés. (Trouveront-ils les enfants ? Nous le saurons dans *Le Samedi* de la semaine prochaine).

(Le CINQUIEME EPISODE PARAITRA DANS LE SAMEDI DE LA SEMAINE PROCHAINE)

L'HONNETETE

LA RAISON

— Si tu trouves un dix sous dans la poche de l'habit que ton petit ami t'a prêté est-ce que tu garderais le dix sous ?

— Oh non.

— Que ferais-tu avec ?

— Je le dépenserais.

Lucien. — C'est votre petite sœur, mais c'est bizarre, vous êtes brune et elle est blonde.

Adrienne. Je vais vous expliquer, elle est venue au monde après que maman eut fait teindre ses cheveux.



Le Secret de L'Enfant

Grand Roman
Sentimental et
Dramatique

Par
le célèbre
PAUL ROUGET

No 8 (Suite)

DEUXIEME PARTIE

VII

SACRIFICE DE MERE

Là-haut, dans la mansarde... après le départ des deux sœurs... le délire de la malade avait cessé comme par enchantement.

Elle avait rouvert les yeux et la poitrine soulevée par un long soupir... elle avait murmuré :

— Sauvé... Gustave est sauvé... Oh!... pardon... pardon... et merci mon Dieu...

A la Roche-Brulée... après le départ des deux sœurs... Tournier et son estimable ami, Antoine Peltrot, n'avaient pas perdu leur temps.

Dès le lendemain matin, ils avaient pris le chemin de Châtillon, où, vers dix heures, à la succursale du Crédit Lyonnais, Tournier, le regard fier, la mine insolente, avait présenté à l'encaissement le chèque de vingt mille francs à lui remis par la comtesse.

Certes, le caissier n'avait pas été sans glisser du côté de ce client étrange, à la face patibulaire, un regard soupçonneux.

Mais enfin, ne voit-on pas tous les jours d'honnêtes employés, misérablement vêtus, encaisser pour des tiers des sommes beaucoup plus importantes ?

Le caissier avait donc... sans objections... payé le chèque qui lui était présenté.

Sans doute avait-il reçu des ordres.

Tournier rejoignit Antoine qui l'attendait dans la rue, à une centaine de mètres environ...

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Commencé dans le No du 16 mai 1925.

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Le comte Romane Lackau, noble polonais, a été exilé en Sibérie. Sa femme, Madeleine, a appris sa mort et se console dans l'amour de son enfant.

La soeur de Madeleine, Yvonne, a été victime d'une attaque nocturne et met au monde un enfant qu'elle fait baptiser sous le nom de Hugues.

Yvonne est fiancée à Maurice Nantennes, et pour cacher l'enfant de sa soeur, Madeleine, se donne comme étant la mère de l'enfant. Le comte Lackau, qu'on croyait mort, revient et surprend sa femme faisant cette déclaration à Maurice Nantennes.

La comtesse tombe évanouie en voyant son mari.

Celui-ci pour se venger envoie le petit Hugues en Sibérie et part en emmenant avec lui la petite Arlette. La comtesse reste seule.

Peltot et sa femme, qui étaient domestiques chez la comtesse à ce moment, se sont emparé d'une broche qui était dans la chevelure du petit Hugues.

Quelques années plus tard Peltot annonce à Yvonne qu'il a retrouvé son enfant. C'est son propre enfant que Peltot vend à Yvonne moyennant une grosse somme d'argent.

et, le partage infâme des billets de banque accompli, les deux complices prirent le train pour Paris.

L'ex-valet de chambre n'était pas sans inquiétude.

Il savait que Tournier lui avait adressé à Paris une lettre qu'il n'avait pas reçue... car cette lettre était arrivée après son départ pour la Côte-d'Or.

Pourvu que la mère Morland n'eut pas oublié la recommandation qui lui était faite!...

Bigre... il serait dans des jolis draps!...

Pourtant, dans quelques jours, il lui faudrait bien, quand même, apprendre à Julie la vérité.

Que se passerait-il alors ?

Bah! qui vivrait verrait!...

Cinq heures plus tard, les deux complices débarquaient à Paris.

Durant le trajet, Tournier avait annoncé à l'ancien domestique qu'il retournait à l'hôtel du Chevaleret... au Grand-Montrouge... où il avait l'habitude de descendre.

Combien de temps y resterait-il ?

Il ne savait au juste

Sûr, en tout cas, qu'il ne moisirait pas à Paris... L'air des grandes villes ne lui convenait pas... Il lui fallait la grand'route, l'espace, la liberté.

Et cette liberté, il n'allait pas l'aliéner... alors que par un coup de veine inespéré il était, lui, le gueux sans sou ni maille, devenu riche subitement.

A la sortie de la gare, il quitta Antoine en fixant à celui-ci, dans un cabaret de Montmartre... un rendez-vous pour le lendemain.

Demeuré seul, l'ancien domestique prit le chemin de la rue des Poissonniers.

Quand il franchit le seuil de la maison, la mère Morland se tenait sur le seuil de sa loge.

Il sembla à Antoine que la grosse femme avait un air inaccoutumé... un visage bouleversé qu'il ne lui connaissait pas.

Il s'avança vers elle, un sourire aux lèvres.

— Bien le bonsoir, madame Morland... Je reviens d'un petit voyage... Vous avez une lettre pour moi ?

Elle le regarda, renfrognée, presque méprisante.

— Non... dit-elle... Lorsque le facteur l'a apportée, je n'étais pas là. Ma fille l'a remise à votre femme.

— Votre fille... l'a remise... à...

Il était devenu livide.

Sur la physionomie de la concierge, au mépris avait succédé une expression de dégoût qu'elle ne prenait pas même la peine de dissimuler.

— Oh ! tranquillisez-vous, monsieur Peltrot. J'ignore ce que contient cette lettre. En tout cas votre pauvre femme ne vous fera pas de reproches. Elle est morte cette nuit.

Pétrifié, le misérable fixa son interlocutrice sans comprendre.

— Vous dites ?

— Je dis que votre femme est morte cette nuit. Elle a rendu le dernier soupir dans mes bras. Si ma fille et moi nous n'avions pas été là, elle aurait quitté ce monde comme une abandonnée... sans personne auprès d'elle.

— Mon Dieu... balbutia-t-il, cherchant une excuse... je ne pouvais pas prévoir... J'aurais retardé mon absence... Et moi qui croyais la retrouver en meilleure santé... C'est affreux, ce que vous m'apprenez!... Ma pauvre Julie!...

Il essayait ses yeux parfaitement secs.

La concierge dit encore :

— Ma fille est à son chevet. C'est elle qui la veille.

— Oh! madame Morland, comment vous remercier jamais !

En hâte, il gagnait l'escalier, qu'il gravissait quatre à quatre. Julie, morte !

Cette nouvelle le stupéfiait. Mon Dieu, avec quelle soudaineté foudroyante les événements les plus graves se produisaient ici-bas.

Pauvre femme ! Elle avait beaucoup souffert. Elle avait

<p>ABONNEMENT Canada Un an \$3.50 Six mois 2.00 Trois mois 1.00 Etats-Unis et Europe Un an \$5.00 Six mois 2.50 Trois mois 1.25</p>	<p>Tél: { 5819 LANCASTER } 6002</p> <p>Le Samedi (Fondé en 1889) POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires 129-131-133, RUE CADIEUX MONTREAL</p> <p>Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.</p>	<p>AVIS AUX ABONNES</p> <p>Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de mille commençant cinq jours avant de les livrer.</p> <p>Tarif d'annonces journalières sur demande.</p>
---	---	---

bien mérité de s'endormir enfin en paix !

En lui, aucune émotion.
Pas de regrets.

De la surprise seulement... provoquée par un dénouement si rapide.

Et puis la disparition de Julie simplifiait tant de choses !...

Elle le rassurait pour l'avenir.

Il poussa la porte de la mansarde.

La morte était étendue sur son lit, à côté duquel deux bougies achevaient de brûler.

Céline, à genoux, priait.

VIII

LA VENGEANCE D'UN MISERABLE

Et maintenant... à l'hôtel de l'avenue du Bois... ne règne plus la tristesse profonde des quatre dernières années.

La présence du petit Hugues y a ramené un peu de gaieté apparente.

Car pour Madeleine cette gaieté ne peut exister et elle n'existera plus jamais.

Mais devant Yvonne... devant l'enfant qui, à présent, porte le nom de Hugues, elle a la force de sourire, de se composer un visage à peu près calme.

Elle a la force de réagir contre l'affreuse... contre la poignante détresse de son âme.

Par la mère Morland, les deux sœurs ont appris le décès de Julie, et elles ont fait déposer des fleurs sur le cercueil de la malheureuse, morte sans avoir pu dire la raison pour laquelle elle avait appelé, près d'elle, ses anciennes maîtresses.

D'ailleurs avait-elle bien quelque chose à leur dire ?

N'avait-elle pas plutôt écrit cette lettre dans un moment de fièvre?... dans une sorte de délire ?

C'était vraisemblable.

On ne sait jamais où s'arrêtent les fantaisies d'une malade... d'une malade qui est inconsciente et qui se débat déjà dans l'épouvantable canche-mar de la mort.

Yvonne, elle, est complètement heureuse.

Maurice est revenu à l'hôtel... Entre les deux jeunes gens une explication a eu lieu au cours de laquelle Yvonne a expliqué à son fiancé les circonstances dans lesquelles Madeleine avait retrouvé le petit

Hugues, abandonné en Allemagne par le vieux Michel qui, sans aucun doute, exécutait les ordres à lui dictés par le comte.

Ah! comme en parlant elle s'était efforcée d'affermir sa voix... comme il lui avait fallu du courage pour se résoudre à ce mensonge.

Mais c'était tout la joie... tout le bonheur de sa vie qui étaient en jeu !...

Et elle avait conscience que l'aveu de la vérité non seulement chasserait loin d'elle celui qu'elle aimait éperdument... mais aussi que cet aveu ferait de lui à tout jamais, le plus malheureux des hommes.

Un long frisson l'avait parcourue lorsque Maurice avait raconté comment le billet envoyé par elle avait failli arriver trop tard.

Il était décidé à partir irrémisiblement... pour des années... pour toujours peut-être... décidé à arracher de son cœur cet amour qu'il ne croyait plus partagé par la jeune fille.

Car on peut plaindre... une sœur cruellement éprouvée... prendre une part immense à sa douleur... à son deuil... mais on ne lui sacrifie pas tout l'espoir... toute la félicité de son existence !

Oui... un retard d'une demi-heure dans l'envoi du billet d'Yvonne... et le sort en était jeté!... Plus rien, désormais, ne pouvait les réunir.

Yvonne, devenue toute blanche, avait supplié :

— Ne parlez plus... plus jamais de cela, Maurice... Il faut jeter un voile sur le passé... Pour moi... pour vous il renferme trop de tristesses... C'est à l'avenir qu'il faut songer.

Le jeune homme avait eu, également, un entretien avec Madeleine.

Entretien un peu pénible de part et d'autre.

Mais Maurice... avec une délicatesse qui avait eu un écho dans l'âme de la comtesse... avait laissé entendre... à demi-mots... qu'il ne lui appartenait pas de juger les actes de la sœur de celle qu'il avait choisie pour fiancée.

Ils s'étaient serré la main... sans arrière-pensée... avec effusion.

Il devinait bien l'existence d'un mystère au fond du drame auquel... quatre ans plus tôt, dans ce même salon... il avait assisté... mais il croyait que ce

mystère concernait... uniquement... la comtesse et son mari.

Quel anïme insondable avait dû les séparer avant la faute de la mère d'Arlette ?

Elle possédait une nature si droite, si loyale !

Il y avait eu... à sa conduite... des motifs qu'elle ne pouvait révéler... que le monde ignorait... des motifs qui... s'ils ne l'innocentaient pas... expliquaient peut-être... une faute... qui était sans excuse.

Telle était la réflexion que Maurice s'était faite à lui-même.

En sa présence, Yvonne s'efforçait de maîtriser l'ardente adoration qu'elle avait pour... « l'enfant de la sœur. »

Madeleine avait habitué celui-ci à les appeler: tantes, toutes deux.

Ah! il ne s'ennuyait pas, le garçonnet... il était ravi... tout simplement... de sa nouvelle destinée.

Il ne songeait plus à l'existence ancienne, là-bas, dans le petit village de la Côte-d'Or, sous le toit de chaume de l'humble maison où, pourtant, la vieille Sophie Surgères l'avait élevé avec bonté... trop de bonté... trop de bonté, même.

Non, certes.

Ici, il était mieux... beaucoup mieux... Il voyait de belles choses... Il possédait de beaux habits... tout en velours... Il y avait des laquais pour le servir... des voitures pour le conduire au Bois... où l'on rencontrait des cavaliers... des amazones qui saluaient ses deux tantes.

Pour qui regardait... étudiait l'enfant sans passion, les défauts d'aujourd'hui, les vices de demain étaient visibles.

Orgueilleux... sournois... menteur, il était pour les étrangers qui l'approchaient, d'un commerce peu agréable.

Il eût fallu, pour combattre... pour réfréner ses mauvais instincts la présence d'un homme... le poids d'une main énergique.

Mais, auprès de Madeleine, languissante et faible... auprès d'Yvonne, aveuglé par sa tendresse maternelle, il était certain que ces mauvais instincts ne feraient que se développer.

Le moindre de ses caprices était sacré, pour les deux femmes... ses désirs devenaient immédiatement des ordres.

Et, pour les domestiques, il s'annonçait déjà comme un pe-

tit tyran, contre lequel, tout bas, ceux-ci maugréaient :

— Ah! en voilà un avec qui il ne fera pas bon, plus tard.

On connaissait son histoire ! Autrement on ne le traiterait pas de la sorte !

Maurice... tout de suite... avait eu pour lui une aversion profonde.

Il l'avait apprécié comme il devait l'être.

L'enfant ne valait pas cher.

Il était faux... méchant... jamais il ne fixait en face celui auquel il adressait la parole.

Une fois, le jeune homme n'avait pu s'empêcher de dire à Yvonne :

— J'ai peur que cet enfant... ne fasse verser, plus tard, bien des larmes à votre sœur.

Elle était devenue toute pâle... et sur un ton de reproche... si singulier qu'il ne fut pas maître d'un tressaillement... elle protesta :

Oh! Maurice !...

Il l'avait regardée avec surprise.

— Qu'avez-vous... mon Dieu, comme vous semblez émue !...

— Non... je n'ai rien... je vous assure.

— Vous ne me dites pas la vérité... Vous êtes fâchée contre moi ?

— Non.

— Yvonne !

Elle avait balbutié :

— Maurice... vous n'aimez pas cet enfant !

— En toute sincérité, je vous avoue que si je n'ai pas de motifs pour le haïr, je n'en ai pas, non plus, pour l'aimer particulièrement.

« Vous et madame votre sœur, vous le gâtez d'une façon outrée.

« C'est un tort... très grave... excusable peut-être chez une mère... mais non chez vous, Yvonne... »

Elle l'interrompit... défaillante.

— Vous voyez bien... j'avais raison... vous ne pouvez le souffrir.

Il s'était tu.

D'ailleurs ce n'était pas le premier incident de ce genre qui se produisait.

Souvent, l'attitude d'Yvonne lui avait paru énigmatique.

Il y avait dans les façons d'agir de la jeune fille, des contradictions, des singularités qu'il ne s'expliquait pas.

L'affection qu'elle portait à cet enfant... à ce neveu retrouvé depuis quinze jours... cette

affection lui semblait vraiment excessive.

Il voyait bien qu'Yvonne elle-même en avait conscience et qu'elle craignait, par instants, de montrer toute l'étendue de son amour pour le petit Hugues.

Pourquoi cette retenue ?

Maintenant encore... elle avait les yeux pleins de larmes.

Il réprima un geste d'énervement.

Et une ombre... légère... passa sur son front.

Yvonne devina qu'un soupçon peut-être effleurait son esprit.

Elle trembla.

Et tout à coup, redevenue maîtresse d'elle-même :

— Ce que vous dites est vrai, peut-être, Maurice. Mais ma sœur éprouverait tant de chagrin si elle savait que vous n'avez pas d'affection pour Hugues.

Elle s'était approchée près de lui, suppliante.

Il déclara :

— Je vous promets que de ce jour je m'efforcerai de chasser de mon esprit toute prévention contre Hugues.

« Je vous promets que j'essaierai de l'aimer moi aussi.

Elle eut un geste de joie... de remerciement.

— J'en suis bien heureuse pour Madeleine, et je vous remercie du fond du cœur, de cette promesse que vous venez de faire...

Il affirma gravement :

Pour l'amour de vous... mon Yvonne adorée !

Par ce soir d'été, dans le petit salon calme et paisible dont la fenêtre, aux stores baissés, s'ouvrait sur le jardin de l'hôtel, c'était un merveilleux rêve d'amour qui s'évoquait aux yeux d'Yvonne et de Maurice, assis l'un près de l'autre, les mains tendrement unies.

Ils venaient de former des projets définitifs.

Leur mariage aurait lieu prochainement.

Maurice, le matin même, avait reçu le consentement de son père.

Il n'appartenait plus... qu'à Madeleine de fixer la date de leur bonheur.

Le jeune homme disait d'une voix douce, vibrante :

— Oui, bientôt, vous serez mienne... Nous irons loin... loin... Je vous emporterai comme un avare emporte son trésor...

je serai votre maître et votre esclave... votre esclave, toujours.

« Mon cœur vous appartient... vous en ferez ce que vous voudrez... jamais une autre pensée que la vôtre ne le fera battre.

Elle balbutia :

— Oh! Maurice, vos paroles me grisent... Moi aussi je vous ai donné mon âme... pour toujours.

« Désormais je ne vivrai que pour vous.

— Vous me le jurez Yvonne ?

Elle avait appuyé sa jolie tête blonde sur l'épaule du jeune

me le secret que cachait son passé.

Mais leur bonheur, à tous deux, n'était-il pas à ce prix ?

Maurice reprenait :

— Immédiatement après notre mariage, nous quitterons la France.

« Je veux vous emmener, Yvonne, en des pays d'extase et de féerie. Nous irons à Sorrente, au bord de la Méditerranée enchantée; je vous parlerai d'amour au doux son des mandolines napolitaines. Dans l'orgueilleuse cité des doges, à Venise, par les nuits étoilées, nous glisserons dans une gondole légère, silencieuse-

Ils se taisaient dans la crainte de voir s'évanouir l'extase où leur être s'éperdait.

Tout à coup Maurice prononça :

— Il est un endroit aussi, Yvonne, que je veux revoir... Un endroit qui m'est cher entre tous, car c'est là que, pour la première fois, vous m'apparûtes... si belle... si semblable à celle que... dans mes rêves solitaires... je souhaitais rencontrer sur ma route.

« ... La baie des Trépassés, où nous irons... pieusement, comme on va à un pèlerinage.

La jeune fille avait tressailli. La baie des Trépassés !

Oui, c'était là dans ce pays sauvage et désolé, que, à la vue de Maurice, son âme s'était ouverte à l'amour !...

C'était là aussi qu'un crime avait été commis sur elle... un crime dont le souvenir la soulevait d'horreur !

Mais on frappait un coup léger à la porte.

Et Madeleine... ayant aux lèvres un léger, un héroïque sourire, apparaissait.

Maurice s'était mis debout. Il déposa un baiser respectueux sur la main qu'elle lui tendait.

— Je n'ai pas besoin de vous demander quels projets vous faisiez... tous deux... dans ce salon discret... oh! les amoureux !...

Elle souriait davantage.

Nul... sauf Yvonne, ne pouvait se douter de la douleur que cachait ce sourire.

Gravement, Maurice déclara :

— En effet, madame, vous avez deviné juste. Ces projets nous n'avons pas à vous les cacher. Mon père a répondu favorablement à ma demande. Il ne doute pas que la jeune fille que j'ai distinguée entre toutes, ne soit digne de devenir la compagne de ma vie.

« Aussi suis-je venu, madame, vous prier de vouloir bien fixer vous-même l'époque de notre mariage.

La comtesse était devenue un peu pâle. Néanmoins elle se ressaisit vite.

— Mais... à la date qui conviendra à monsieur votre père et vous...

Elle ajouta :

— Et à Yvonne.

— Dans un mois, n'est-ce pas trop tôt... j'ai si peur voyez-vous, que ne survienne un nouvel empêchement... un



L'ex-valet de chambre n'était pas sans inquiétude.

homme. Ses paupières s'étaient closes... sous l'étoffe légère du corsage, son sein se soulevait avec effort.

Elle eut une hésitation... oh! imperceptible... puis elle dit :

— Je vous le jure.

A cette seconde, elle était sincère.

Maintenant que Hugues était retrouvé... maintenant qu'il allait vivre tranquille près de Madeleine, elle tenterait de se donner toute à Maurice, son époux.

Sans doute, c'était une faute... une lourde faute qu'elle commettait en se faisant... en ne révélant pas au jeune hom-

ment... sur l'eau fuyante comme un rêve.

Et la tutoyant soudain dans une ivresse, dans une sorte de délicieux vertige qui s'emparaient d'eux :

— Je veux t'aimer là où je suis allé seul, là où j'ai souffert et pleuré.

Elle écoutait, en frémissant, la voix chaude, enveloppante du jeune homme.

Autour d'eux, tout se faisait complice de leur griserie. Les aromes des fleurs emplissaient l'air... et leurs cœurs semblaient avoir le même battement.

La nuit était divine.

malheur... Le cœur, parfois, a des pressentiments ridicules.

— Dans un mois, soit, si tel est votre désir et celui de ma sœur... Moi, je ne puis que former des vœux... ardents... pour votre bonheur.

Un coup de sonnette qui, brusquement, venait de retentir à la grille l'interrompit.

Et voici qu'un domestique, après avoir frappé discrètement à la porte, paraissait.

— Qu'y a-t-il, Germain? interrogea Madeleine.

— Madame la comtesse, c'est Antoine Peltrot qui demande à vous parler.

En effet, c'était l'ex-valet de chambre.

Oh! il se la coulait douce, à présent... et les jours du veuvage lui étaient légers... les jours passés dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins, en compagnie de gais lurons qui menaient de front, avec un égal entrain, le culte de la bouteille et celui de la femme.

C'était la noce, quoi... une noce à tout casser... la valse des écus de la comtesse... une valse effrénée... au son de la plus jolie des musiques... et le souvenir de Julie était loin déjà... perdu dans la brume... dans les vapeurs de l'alcool.

Pourtant il était quelque chose dont jusqu'alors, lui, Antoine Peltrot, avait négligé de tirer profit... ce quelque chose était la lettre écrite par Yvonne à sa sœur... et soustraite aux flammes par Julie à une époque où celle-ci n'affichait pas des scrupules idiots.

Cette lettre... indiscutablement avait... de la valeur... une très grande valeur même... et pour la ravoire... la comtesse ouvrirait... une fois encore, certainement... les cordons de sa bourse.

Ce n'était pas qu'il eût déjà dissipé les douze mille francs que son crime... c'est-à-dire l'abandon infâme du petit Gustave... lui avait rapporté !...

Mais enfin... on n'a jamais trop d'argent... car ceux-là seuls qui en possèdent savent avec quelle rapidité il glisse entre les doigts.

Il n'avait pas parlé de cette lettre à son ami Tournier.

A quoi bon !

Il n'avait à cela aucun intérêt !...

Non certes...

C'était même le contraire.

Il connaissait suffisamment son complice pour savoir que, possesseur d'un tel secret, le chemineau n'eût rien eu de plus pressé que de faire «chanter»... dans les plus grandes largeurs encore... la comtesse et sa sœur.

Or, si les deux femmes chantaient... et elles chanteraient incontestablement... mieux valait que ce fût lui, Antoine Peltrot, qui en bénéficiât !

Chacun pour soi, ici-bas !

D'ailleurs depuis la veille, hanté par la nostalgie des vastes horizons, de la vie libre au grand air, la seule possible pour lui, le chemineau était reparti à l'aventure, la poche assez garnie, désormais, pour n'avoir pas à redouter... comme par le passé... l'inhospitalité des gens à la porte de qui il frapperait.

Et les deux amis... les deux complices, en se quittant... s'étaient serré la main, sans savoir s'ils se reverraient jamais !...

C'est alors que Peltrot s'était décidé à se présenter à l'hôtel de l'avenue du Bois.

Il dirait à la comtesse :

— Madame, voici une lettre que... à mon profond étonnement... j'ai découvert dans les papiers de Julie. Cette lettre vous appartient. Je vous la rapporte... Pour la réputation de mademoiselle Yvonne, il ne faudrait pas que... ces lignes... tombassent en d'autres mains que les miennes.

Rien de plus.

La comtesse comprendrait ce que parler veut dire.

Peltrot avait été introduit dans le salon du rez-de-chaussée.

Mais tout de suite, en voyant que les deux sœurs n'étaient pas seules... qu'un homme se tenait auprès d'elles... il n'avait pas été maître d'un geste de déception...

Et une lueur d'hostilité... une flamme de haine avaient passé dans son regard... lorsqu'en cet homme il avait reconnu Maurice Nantennes.

Maurice Nantennes... son dernier maître... qui pour une vétillerie, pour une bêtise que certaines gens, par trop susceptibles, nomment une indécence... l'avait chassé honteusement et de qui il avait juré de se venger.

Pourquoi se trouvait-il là ?

Naguère, il avait été question pour lui d'un mariage avec la sœur de la comtesse.

Mais, par la suite, ce mariage avait été rompu.

Et jamais plus le jeune homme, désespéré, n'avait reparu à l'hôtel.

Que faisait-il à cette heure, près de mademoiselle Yvonne, qu'il contemplait avec des yeux brillants de joie et d'amour ?

Mais cette digression de sa pensée fut de très courte durée.

Car... d'une voix presque hautaine... la comtesse interrogeait :

— Eh bien, Antoine, expliquez-vous... Qu'avez-vous à me dire ?

Et comme il semblait embarrassé pour répondre... et qu'il glissait du côté de Maurice un regard en dessous, elle ajouta :

— Vous pouvez vous exprimer sans crainte... Monsieur Maurice Nantennes n'est pas un étranger. Dans un mois il fera partie de notre famille. Il est le fiancé de ma sœur Yvonne. A ce titre, et quelle que soit la nature de ce que vous avez à m'apprendre, il me plaît qu'il assiste à notre entretien.

L'ancien domestique fit une grimace.

Et il sentit brusquement une colère sourde gronder en lui.

Était-elle provoquée par la désillusion de ne pouvoir, en présence d'un tiers, dévoiler à la comtesse le but exact de sa démarche, ou bien par l'annonce inattendue du prochain bonheur de l'homme pour lequel il nourrissait un ressentiment que le temps n'avait pas apaisé ?

Car il le haïssait... d'une haine véritable, ce Maurice Nantennes qui avait eu... en somme, le droit de le faire jeter en prison et dont il sentait peser sur lui... en ce moment... le regard chargé de mépris.

Oh! s'il avait pu l'atteindre à son tour... lui faire payer chèrement l'humiliation qu'autrefois il lui avait infligée... le frapper dans son bonheur !...

Pour lui, Peltrot, quelle satisfaction... quelle revanche !...

Mais la comtesse, impatiente, disait :

— Je vous écoute, Antoine.

Alors il comprit qu'il devait parler... inventer un prétexte... n'importe lequel... pour motiver sa démarche.

Il prononça :

— Madame la comtesse, veuillez excuser la liberté que j'ai prise de me présenter ici... Mais j'ai cru qu'il était de mon devoir, après tout ce que vous avez fait pour ma pauvre Julie et pour moi... de vous remercier. Sans doute vais-je quitter Paris... me retirer dans le pays où je suis né là-bas, au fond des Ardennes. J'ai voulu, avant de m'éloigner, vous dire que je garderai toujours de vos bontés un souvenir reconnaissant.

— Ces paroles... que je veux croire sincères... me font plaisir à entendre, Antoine.

« Si... ma sœur et moi... en des circonstances... douloureuses... nous avons pu vous être utiles, vous êtes quitte envers nous par le fait d'avoir aidé à ramener dans cette demeure un enfant que nous désespérions de revoir jamais.

— Madame la comtesse fait allusion à monsieur Hugues ?

— Oui.

— Je n'ai été qu'un instrument dans les mains de Dieu. C'est lui qu'il faut remercier, madame la comtesse.

— Quand partez-vous ?

— La semaine prochaine, sans doute.

— Alors, bonne chance, Antoine... et n'oubliez pas que dans la vie la ligne droite seule est la bonne.

Il comprit la leçon.

La comtesse ne lui pardonnait pas sa conduite odieuse envers la malheureuse Julie.

Il se mordit les lèvres... et lança vers la jeune femme un regard venimeux.

Incliné... en un salut respectueux... il avait fait quelques pas de recul.

Sans une parole il souleva la portière... disparut.

Dehors, ses poings se serrèrent

— Comtesse de malheur... bégaya-t-il, ivre de fureur... tu pourrais bien... avant peu... te repentir de ton accueil.

Il ajouta :

— En te frappant... je le frapperai aussi ce Maurice Nantennes, que j'exècre et qui s'endort, l'imbécile! dans la sécurité d'un bonheur encore loin de sa main.

« Oui, toi et lui... je vous frapperai.

« Lui surtout !...

« Je vous frapperai tous et ma vengeance sera assouvie.

(Suite à la page 23)

GAVOTTE PRINCESSE

EUGÈNE DESHAYES

Ben Moderato.

ff M.D. M.D. *pp* M.G. M.D. dolce ben Canto.

1^o Ted. * M.G. 2^o Ted.

rall. *cresc.* *f* *rall.*

1^a 2^a *f* *p* *f* Più mosso.

ben rall. *rit.* 1^a

2^a *rit.* 1^o Tempo. *accelerando.*

f *ben rall.* *rit. P*

con eleganza. *f* *p* *rit.* *a Tempo.* *rit.*

a Tempo. *cresc.* *f* *rit.* *rit.*

2^a *rit.* *a Tempo.* *rall.*

a Tempo. *rall.*

First system of musical notation. The treble clef staff contains a melodic line with various ornaments and slurs. The bass clef staff provides a harmonic accompaniment. Performance markings include *a Tempo.*, *p*, *tristamente.*, *f*, and *rit.*

Second system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line. Performance markings include *p*, *a Tempo.*, and *rall.*

Third system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line. Performance markings include *a Tempo.* and *rall.*

Fourth system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line. Performance markings include *long.*, *1^o Tempo.*, and *rall.*

Fifth system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line. Performance markings include *cresc.*, *f*, *rall.*, and *f*.

Più mosso.

ben rall. rit 1^o Tempo.

accelerando f

CODA. Lento. 8
ben rall. ppp

Vivo. 8
pppp long. fff

LE SECRET DE L'ENFANT

(Suite de la page 18)

« Triple niais !

« Pour quelques billets de cent francs... dont je n'ai nul besoin, car je suis riche, à présent.. j'allais te remettre une pareille lettre !..

« Allons donc, comme si je ne pouvais en faire un meilleur usage !..

« Demain... l'amoureux transi... la fausse ingénue... et toi, la comtesse orgueilleuse, vous saurez tous trois ce qu'il en coûte d'avoir encouru la haine (d'Antoine Peltrot !..

Une heure plus tard il avait regagné la mansarde de la rue des Poissonniers.

Bien qu'il fit jour encore, il alluma une bougie... tira de la poche de son veston la fameuse lettre, qu'il se mit à relire.

La lettre qui disait :

« ... Notre oncle de Lancenay « va mieux. Le médecin espère « le sauver. Si tu savais, ma « chère Madeleine, combien « j'ai hâte de revenir, de revoir « mon enfant, mon petit Hu- « gues, de qui je ne puis vivre « éloignée.

« Et puis, te l'avouerais-je, il « m'est pénible de demeurer « ici, dans cet endroit qui m'est « devenu odieux... depuis le « soir effroyable où... en reve- « nant de la baie des Trépas- « sés... seule... dans les téné- « bres, un misérable s'est jeté « sur moi.

« Ah ! pourquoi ne m'a-t-il « pas tuée !

« Mais je dois être coura- « geuse... Ne me montres-tu « pas l'exemple, toi, Madeleine, « qui souffres sans te plaindre « de l'éloignement, de la perte « d'un mari que tu aimes de « toutes les forces de ton être « et que jamais plus, sans dou- « te, tu ne reverras.

« Maurice est-il venu à l'hô..

Quand il eut achevé sa lec- tu, Peltrot eut un ricanement.

— Hé ! hé ! voici une lettre qui apprendra à monsieur Maurice Nantennes... bien des choses... qu'on lui tient soigneusement cachées, et pour cause !

« Oui... elle lui apprendra beaucoup de choses... trop de choses même, à mon avis, car jusqu'à un certain point, elles pourraient atténuer sa légitime colère.

« Sa douleur, sa rage, n'en seront que plus violentes... s'il croit à la trahison... complète...

de celle qu'il aime avec tant de confiance.

« Je vais donc l'écourter en- core, cette lettre... faire dispa- raitre les phrases que le feu, autrefois, a respectées... bien inutilement, en vérité.

Tout en parlant il avait ap- proché le papier de la bougie.

— Hé ! hé ! voici un fragment qui flambe... puis un autre... puis un autre encore... Minute, je crois que c'est suffisant... Eteignons l'incendie... Là, c'est parfait.

« Voyons ce qui reste de la lettre :

« ... Notre oncle de Lancenay « va mieux. Le médecin espère « le sauver. Si tu savais, ma « chère Madeleine, combien « j'ai hâte de revenir, de revoir « mon enfant, mon petit Hu- « gues, de qui je ne puis vivre « séparée.

« Pauvre ange...

Le misérable eut un sourire atroce de satisfaction.

Ainsi réduite, la lettre com- promettrait irrémédiablement la jeune fille.

Elle constituait une preuve accablante une preuve terri- ble.. indéniable de sa culpabi- lité.

En vain, elle essaierait de se justifier.

Maurice Nantennes ne la croirait pas.

La rupture aurait lieu, écla- tante, définitive !

Et loin l'un de l'autre... ils seraient malheureux à tout ja- mais !

Lui, Peltrot, serait vengé.

Il avait soufflé la bougie.

Après avoir déposé sur la table un encrier, une papete- rie, il se mit à écrire.

Oh !... une vingtaine de li- gnes tout au plus !

Quand il eut fini... il glissa, dans une enveloppe... la lettre qu'il venait de rédiger et ce qui restait de la missive adressée, quatre ans plus tôt, par Yvonne à sa sœur.

Alors... sur l'enveloppe ca- chetée avec soin... il traça la suscription suivante :

Monsieur Maurice Nantennes,
28, rue de l'Arcade,
Paris.

Puis, à l'un des angles, en gros caractères, la mention :
Recommandé.

— Allons, ricana-t-il, la jo- lie Yvonne n'a pas versé ses dernières larmes. Tant pis, si, pour atteindre l'aigle, je suis obligé de viser la colombe !

IX

PERE ET FILS

— Bonjour père.

— Bonjour Maurice.

Les deux hommes s'étreigni- rent.

Autour d'eux, dans le vaste hall de la gare, le flot des voya- geurs s'écoulait.

Le jeune homme demanda :

— Tu as fait un bon voya- ge ?

— Excellent, tu vois.

Mince, distingué, avec dans l'allure, dans les gestes, dans la parole douce et ferme, cepen- dant ce « je ne sais quoi » qui trahit la race, Maurice ne res- semblait... en aucun point... à l'homme trapu, au teint coloré, aux cheveux grisonnants taillés en brosse, qu'il appelait : père.

Entre eux, il existait un con- traste frappant.

C'était de sa mère ou plutôt des aïeux de celle-ci, les de Frécourt, que le jeune homme se rapprochait.

Il n'avait hérité en rien des ascendants paternels, les Nan- tennes, d'origine m o d e s t e, grandis à force de travail.

Albert Nantennes, le père de Maurice, avait continué la tra- dition.

Employé de banque autre- fois, il était devenu banquier à son tour. Il avait à Nice une si- tuation de premier ordre.

Au fur et à mesure qu'aug- mentait sa fortune, loin d'aspi- rer après un repos bien mérité, il avait montré une fièvre d'ac- tivité sans cesse croissante.

Madame Nantennes, née de Frécourt, était la fille d'un ba- ron ruiné qui habitait un castel près de Beaulieu.

L'industriel l'avait aimée sincèrement sans avoir été payé de retour.

Hélène, fière et hautaine, avait été poussée par un père sans scrupules dans les bras de l'homme qui, peu à peu, avait, par le travail, acheté et reformé tout le domaine que lui, le baron, avait perdu au jeu et dilapidé dans les plaisirs.

Deux ans après son mariage avec Albert Nantennes, la jeu- ne femme était morte en don- nant le jour à un garçon : Mau- rice.

Dans le pays, on avait chu- choté tout bas que le riche banquier ne serait sans doute pas longtemps à se consoler car, ce n'était un secret pour

personne que... dans son union avec mademoiselle de Fré- court... il n'avait pas trouvé tout le bonheur qu'il était en droit d'espérer.

Pourtant il ne s'était point remarié... Repris plus que ja- mais dans l'engrenage des af- faires, il avait reporté toute son affection sur son fils.

Et comme Maurice manifes- tait un goût très caractérisé pour les voyages, il l'avait lais- sé libre d'agir à sa guise, esti- mant que ce régime de liberté et d'indépendance serait le meilleur pour le tempérament délicat du jeune homme.

Il ne s'était pas trompé.

Avec les années Maurice était devenu ce que, dans le monde, il est convenu d'appe- ler « un beau cavalier », comme disait l'usinier, était d'une so- lidité à toute épreuve.

Donc, le jeune homme avait beaucoup voyagé.

La fortune paternelle le lui permettait.

C'est au cours d'un de ces voyages qu'il avait rencontré Yvonne et que l'amour... au- quel jusqu'alors il était resté rebelle... avait donné tout à coup un but... un espoir à sa vie.

Il n'avait rien caché à son père, qui n'avait pas fait d'op- position aux projets de son fils, se bornant cependant à le met- tre en garde contre un embal- lement que, peut-être, plus tard, il pourrait regretter.

Le cœur est la cause de tant de souffrances !..

Si mademoiselle de Lance- nay était réellement digne de l'amour que le jeune homme lui avait voué, il donnerait, avec joie, son consentement au mariage de son fils.

Mais les événements qui, par la suite, s'étaient produits... cette attente de quatre... de cinq années même imposée par la jeune fille à Maurice... n'a- vaient pas laissé que d'inquié- ter le banquier.

Souvent... il s'était dit que la conduite de la jeune fille, en ces circonstances... était étran- ge !..

Il venait à Paris rarement — deux fois l'an tout au plus — et demeurait dans la capitale deux ou trois jours à peine, juste le temps nécessaire pour traiter les affaires qui avaient motivé son déplacement et pour reprendre le train.

Il ne connaissait donc Yvon- ne que par ce que Maurice lui

en avait dit, mais depuis que, à cause d'elle, il avait vu et senti souffrir son fils, une secrète, une instinctive défiance était née en lui contre la sœur de la comtesse Lackau.

Et il présentait un mystère dans la vie de la jeune fille.

Cependant voici que toutes ses craintes allaient se dissiper.

Cette fois le bonheur de Maurice était définitif.

L'industriel avait reçu... de son fils... la lettre suivante :

« Père... ce n'est pas assez de « m'avoir fait parvenir ton contentement à un mariage qui « comble tous mes vœux... qui « fait de moi le plus heureux « des hommes.

« Je veux que tu voies celle « qui bientôt portera mon nom « et qui désormais sera ta fille.

« Je lui ai si souvent parlé de « toi !

« Elle aspire tant après la « minute qui la mettra en ta « présence, car elle t'aime déjà « profondément, respectueusement, de tout son cœur.

« Abandonne... pour quarante-huit heures... la direction « de ta maison.

« Viens, je t'attends. »

Le banquier avait... le jour même répondu à cette lettre par un télégramme.

« J'arriverai Paris... dimanche... huit heures matin.

« Albert Nantennes. »

Il tenait sa promesse.

Et, maintenant, en entraînant son fils vers la sortie de la gare, il disait :

— Ah! je suis bien... bien content de ce qui arrive... Les dernières nouvelles que j'avais reçues de toi m'avaient navré.

« Et de penser que... le cœur brisé... tu allais repartir... à travers le monde... pour des années... j'en arrivais à maudire celle qui te faisait souffrir ainsi.

— Père !

Un reproche montait aux lèvres du jeune homme.

— Alors... cette fois... c'est décidé, Maurice ?...

— Oui... Mademoiselle Yvonne de Lancenay accepte de devenir ma femme... C'est le rêve de toute mon existence qui se réalise.

« Désormais, père, tu auras deux enfants pour le chérir.

Le banquier souriait un peu tristement.

— Je n'en doute pas, Maurice. Je sais combien pour moi est grande ton affection.

Un instant après, une voiture les emportait vers la rue de l'Arcade, où Maurice occupait, au premier étage d'un superbe immeuble, un appartement somptueux.

M. Nantennes, un pli au front, demandait :

— Explique-moi pourquoi, il y a quinze jours à peine, mademoiselle de Lancenay se refusait à l'épouser, et pourquoi, vingt-quatre heures plus tard, elle changeait d'avis.

Il y eut une hésitation dans les yeux du jeune homme.

Pourtant il dit :

— Mais tu le sais déjà, père... ou du moins tu sais quelle était la raison qui empêchait Yvonne de me répondre favorablement.

« Par un sentiment de générosité vraiment admirable, elle ne voulait point quitter la comtesse, tant que Dieu n'aurait pas pitié de ses malheurs !

— Oh ! malheurs... malheurs... cela dépend de l'indulgence avec laquelle on juge les choses... fit le banquier, en hochant la tête.

Il ajouta :

— Alors... elle a retrouvé son mari... ses enfants ?...

Non. Mais un hasard... providentiel... lui a fait découvrir le petit Hugues que le comte, par vengeance, avait donné l'ordre au vieux Michel, d'abandonner en Allemagne.

— L'enfant de la faute n'est-ce pas ?

— Oui.

— De sorte que la sœur de la comtesse... consent... à présent... à se montrer... pour toi... moins inflexible ?

Il avait prononcé ces derniers mots sur un ton légèrement ironique.

— Oh ! père... protesta une fois encore le jeune homme.

— Oui... tu es amoureux... c'est-à-dire aveugle, mon enfant... Mais, moi qui vois clair, je ne puis m'empêcher de faire certaines remarques.

« Il y a... dans les façons d'agir de celle à qui tu as donné ton cœur... quelque chose d'anormal que je m'explique difficilement.

« Le dévouement d'une jeune fille qui pendant des années refuse obstinément d'épouser le jeune homme qu'elle aime sous le prétexte que sa sœur éprouve un chagrin... un chagrin qui d'ailleurs est presque un châtement... ce dévouement, dis-je, me semble extraordinaire.

« C'est trop beau pour être absolument sincère.

« Ne m'en veux point de ne pas te tenir secrète ma pensée.

« Personne plus que moi ne désire ton bonheur.

« Et je souhaite me tromper dans mon appréciation sur cette jeune fille.. Je le souhaite ardemment.

Alors prenant les mains de Maurice, il dit :

— Pardon.

« Je t'afflige peut-être.

« Mais j'ai cru de mon devoir de ne pas me taire...

Le jeune homme eut un pâle sourire :

— Non, père, je ne t'en veux point.

« Quand tu connaîtras Yvonne, tu reviendras à de meilleurs sentiments à son égard.

« Ta méfiance se dissipera... et tu seras désarmé, père, en lisant dans ses beaux yeux la franchise et la loyauté.

« Tu verras qu'elle est digne de l'immense amour que je lui ai voué.

Il se tut.

Sa voix tremblait un peu.

Car... ce qu'il disait... le pensait-il réellement ?

N'avait-il pas eu des doutes, lui aussi... un soupçon affreux... chassé tout de suite avec horreur... comme on chasse une pensée sacrilège !...

Près d'Yvonne... ce doute s'évanouissait... il oubliait tout... repris immédiatement par la séduction suprême qu'elle exerçait sur lui.

Loin d'elle, il n'en était plus de même.

Certes, sa confiance, en la jeune fille demeurait entière.

Mais, de même que son père, il trouvait singulier le dévouement de mademoiselle de Lancenay pour sa sœur.

Un trouble parfois s'emparait de lui.

Néanmoins, à force de volonté, — et la grandeur de son amour aidant, — il parvenait à chasser ces pensées inquiétantes et à se dire :

— Je suis coupable de vouloir porter sur elle un jugement.

« N'est-elle pas, mon Yvonne, au dessus de tout soupçon !...

Et il reprenait le cours de son rêve heureux, un instant interrompu.

Maurice expliqua à son père qu'il avait, pour l'après-midi même, annoncé leur visite à l'hôtel de l'avenue du Bois.

M. Nantennes... selon l'étiquette... aurait à demander officiellement pour son fils la main de mademoiselle de Lancenay à madame la comtesse Lackau, sa sœur.

Ainsi qu'il avait été convenu déjà, le mariage aurait lieu dans un mois.

La journée était maussade et grise.

Le spectacle de la rue ne semblait nullement intéresser le banquier.

Il songeait à la décision prise par Maurice, à cet engagement de sa vie qu'il allait contracter.

... A cette chose grave... quelquefois irréparable.

... Hélas ! décevante souvent.

N'en avait-il pas fait par lui-même la douloureuse expérience ?

Et une crainte l'envahissait en pensant qu'il pouvait en être de même pour son fils.

Cependant le jeune homme était si rayonnant... que le banquier écarta cette crainte de son esprit.

La voiture avait fait halte devant la maison de la rue de l'Arcade.

Bientôt les deux hommes pénétrèrent dans l'appartement habitué par Maurice.

Ils en ressortirent à midi pour se rendre sur le boulevard des Italiens... au café Anglais où ils déjeunèrent.

Maurice continuait à afficher une grande gaité.

Et cette gaité trouvait un écho chez le banquier que la confiance de son fils gagnait complètement.

Bah ! il avait eu tort... sans nul doute... de se mettre en tête des idées absurdes !...

Ils quittèrent le café Anglais... et, avant de se rendre à l'hôtel de l'avenue du Bois... comme ils avaient deux heures encore à dépenser... ils revinrent rue de l'Arcade... faire un peu de toilette.

Cérémonie officielle oblige.

Au moment où ils s'engagèrent sous le porche de la maison, le concierge disait à un facteur debout devant la loge :

— Monsieur Maurice Nantennes n'est pas chez lui. Il est sorti sans me dire l'heure à laquelle il rentrera.

— Tant pis... répondait le facteur... la lettre est recommandée... et je ne puis vous la laisser... Veuillez remettre cet avis à monsieur Nantennes, afin qu'il vienne lui-même re-

tirer cette lettre au bureau de poste.

Le facteur avait replacé dans sa boîte l'enveloppe cachetée. Il allait s'éloigner.

Mais... tout-à-coup... le concierge s'écria :

— Attendez... précisément voici M. Nantennes en compagnie de son père.

En effet, une seconde après, le facteur expliquait au jeune homme :

— Monsieur... c'est une lettre recommandée que j'ai pour vous... La voici... Veuillez signer sur mon carnet, s'il vous plaît.

Il avait trempé dans un petit encrier portatif une plume qu'il tendit à Maurice.

Celui-ci signa, s'empara de la lettre dont il examina la suscription.

Elle était d'une écriture grossière, inhabile, évidemment contrefaite, qu'il ne connaissait pas.

Qui pouvait lui envoyer cette lettre recommandée ?

Il ne devinait pas.

Il la glissa dans sa poche... rejoignit son père qui l'attendait devant l'escalier.

Ce ne fut que chez lui... dans le salon... qu'il en rompit le cachet.

— Tu permets, père... dit-il.

Celui-ci fit un geste d'acquiescement.

Mais à peine le jeune homme eut-il jeté les yeux... sur les lignes tracées sur le papier qu'il devint livide.

Puis le sang monta à ses tempes, empourpra sa face.

— Infamie... lâcheté... bégaya-t-il.

Il froissa le papier qu'il jeta loin de lui... se refusant, dans son indignation, à poursuivre sa lecture.

Le banquier le regardait avec surprise.

Il croyait comprendre.

Quelque lettre anonyme sans doute !

D'ailleurs il ne devait pas tarder à être fixé.

Maurice... redevenu très pâle... disait :

— Oh ! père... père... combien il y a de mauvaises gens sur terre.

« Pourquoi... un homme ne peut-il être heureux sans susciter aussitôt autour de lui des jalousies... des manœuvres criminelles ?

« Sais-tu ce que l'on m'écrit ?

— Oh ! je m'en doute, fit le banquier dont le front s'était

rembruni... il s'agit de mademoiselle de Lancenay... On te dit du mal d'elle.

— Oui... et le misérable qui n'a pas osé signer cette lettre... prétend qu'il m'envoie une preuve irréfutable de la trahison... de la duplicité de ma fiancée.

« Il affirme qu'elle n'est pas pure... qu'elle s'est jouée de moi... que, il y a cinq ans elle a eu un enfant.

« N'est-ce pas, père, que c'est infâme !

Il avait crispé les poings.

— Il répéta :

— C'est infâme... infâme !... Le banquier ne répondit pas tout de suite.

Le pli qui barrait son front... verticalement... s'était creusé davantage.

Enfin il demanda :

— Quel âge a le petit Hugues ?

— Cinq ans.

— Exactement l'âge de l'enfant dont parle cette... lettre ?

— Oui... pourquoi ces questions ?

Albert Nantennes ne parut pas entendre.

Il poursuivit :

— La comtesse est la mère de Hugues... cela ne fait pas de doute, n'est-ce pas ?... Elle l'a déclaré devant moi...

— Oui... mais qu'importe !

« Yvonne, elle est innocente !
« Ah ! cette lettre m'a fait bien du mal !...

« Plus de mal que tu ne peux le penser.

« Car... il faut... que je l'avoue... jadis... j'ai eu des soupçons, moi aussi.

« C'est atroce !...

« J'ai cru... un instant... à la culpabilité de mademoiselle de Lancenay !...

« Mais dès que je la revis... dès qu'elle me parla... mes soupçons se dissipèrent.

« Il y a, dans son regard, tant de droiture, tant de tendresse sincère !...

« Ses lèvres ne peuvent s'ouvrir pour le mensonge !

Le banquier s'était baissé pour ramasser la lettre jetée par son fils.

— Oh ! père... protesta celui-ci à quoi bon... de pareilles calomnies ne méritent que le mépris.

M. Nantennes eut une hésitation... et pendant un instant il demeura, le geste en suspens.

Qu'il obéit à l'injonction... à la prière de son fils et la tenta-

Un Soulagement Sûr pour les Maladies des Femmes

TRAITEMENT GRATUIT DE 10 JOURS

Le LIS ORANGE (*Orange Lily*) soulage de toutes les maladies de femmes. On l'applique sur l'endroit malade et le tissu affecté l'absorbe aussitôt. La matière sécrétée par la région congestionnée est rejetée—soulageant ainsi instantanément le corps et l'esprit; les vaisseaux sanguins et les nerfs sont réglés et renforcés; et la circulation reprend son cours normal. Ce traitement étant basé sur des principes scientifiques avoués, et agissant à l'endroit même du mal, il ne peut que soulager les femmes de toutes leurs maladies et principalement des menstruations retardées et douloureuses, de la leucorrhée, des descentes de matrice, des affections des ovaires, croissances, etc.

Prix: \$2.00 la boîte, ce qui suffit à un Traitement d'un mois. Un Traitement d'essai gratuit, de 10 jours, valant 75 cents sera envoyé *gratis* à toute femme souffrante. Mettez sous enveloppe un timbre de 3 sous et adressez à Mme LYDIA W. LADD, Dépt. 33, Windsor, Ont.

EN VENTE PARTOUT CHEZ LES BONNS PHARMACIENS

tive criminelle d'Antoine Pelrot échouait lamentablement.

Maurice n'avait lu la lettre qu'à moitié... il ne croyait pas... il ne voulait pas croire à la trahison de celle qu'il aimait.

Qui... que le père du jeune homme ne prit pas connaissance de cette lettre... qu'il la jeta au feu... et pour Maurice... pour Yvonne... le bonheur était possible encore !...

Mais le Destin en décida autrement.

Le banquier s'était emparé de la lettre.

Et il lisait :

« Monsieur,

« Une personne qui vous porte de l'intérêt croit devoir vous mettre au courant de faits qui vous édifieront sur la conduite et la moralité de la jeune fille que vous voulez épouser.

« Mademoiselle Yvonne de Lancenay, qui joue auprès de vous le rôle de l'ingénue, a eu, il y a cinq ans, un enfant, un petit garçon que, pour des motifs qu'il ne vous est pas difficile de deviner, madame la comtesse Lackau vous a déclaré être le sien.

« Pour vous convaincre de la vérité, vous n'avez qu'à interroger mademoiselle Yvonne.

« Vous n'avez ensuite, au cas où elle nierait, ce qui est possible, qu'à lui mettre sous les yeux le papier que je vous adresse ci-joint. C'est un fragment de lettre, écrite autrefois par mademoiselle de Lancenay à sa sœur... et dont la lecture vous intéressera certainement.

« Il ne peut exister une preuve plus catégorique de la culpabilité de celle dont le secret, à cette heure, vous est connu.

« Un ami dévoué. »

— Mais, fit le banquier, ce fragment de lettre, je ne le vois pas.

— Quel fragment de lettre ?

C'est vrai, tu ne peux savoir, car tu n'as pas tout lu.

Il s'était baissé à nouveau, afin de prendre l'enveloppe froissée par Maurice, et il en tira un papier aux bords noirs, calcinés.

— Mais père... puisque tout ceci n'est que mensonges ?

M. Nantennes ne l'écoutait pas.

Il examinait le papier... les mains tremblantes tout à coup... un frémissement aux lèvres.

Maurice s'aperçut de l'émotion soudaine de son père. Il interrogea :

— Quelque nouvelle infamie, n'est-ce pas ?

Le banquier s'approcha de son fils.

— Tu connais l'écriture de mademoiselle de Lancenay ? demanda-t-il d'une voix dont le timbre, subitement, fit tressaillir le jeune homme.

— Oui... mais pourquoi...

— Tu vas le savoir... lis.

Il tendit le papier à Maurice.

Mais à peine celui-ci y eut-il jeté les yeux qu'il devint livide... Ses tempes se mouillèrent de sueur... et un cri d'horreur s'échappa de sa bouche.

Le père, à son tour, avait pâli.

Il dit :

— C'est bien son écriture ?

— Oui... c'est son écriture.

La voix du malheureux était rauque... presque inintelligible.

Une lueur de folie brillait dans son regard.

Il eut un rire strident :

— Alors, c'est vrai, elle est coupable... L'aveu est écrit de sa main... Elle m'a menti, bafoué... et le misérable qui, en me faisant parvenir ces lignes, me déchire le cœur... ce misé-

APRES TOUT

Il n'y a rien
pour égaler



POUR LA PEAU

nable, s'il voulait m'atteindre, a frappé juste.

Il s'était laissé choir dans un fauteuil.

Il y eut... entre le père et le fils... un instant de silence effrayant.

Le banquier avait pris dans les siennes les mains de Maurice.

Et devant l'immensité de la douleur qu'il lisait sur le visage décomposé du jeune homme... sur son visage... au masque tragique... il ne trouvait aucun mot à prononcer.

Mais Maurice s'était mis debout.

Il répéta :

— Elle m'a menti... menti odieusement.

« L'infâme !... »

« Comme elle a dû rire de ma naïveté !... »

Il serrait les poings.

— Maurice... mon enfant... sois calme... je t'en supplie.

Il n'entendit pas.

Il reprit :

— Ah ! je m'explique à présent... tout ce qui me paraissait mystérieux... incompréhensible.

« Son départ précipité de la Bretagne... ce départ qui ressemblait à une fuite... les six mois passés en Suisse à Interlaken... dans un chalet solitaire... à l'abri de toute indiscretion.

« Et puis... en face de Hugues... ses pâleurs... son trouble... son émoi... »

« Son épouvante de me voir, un jour... découvrir la vérité !... »

« Car... cet enfant... elle l'aime de toutes les forces de son être... elle l'aime parce que sans doute il lui rappelle les caresses de l'autre... »

Il eut un ricanement douloureux.

Puis... brusquement... ses yeux se remplirent de larmes.

— J'avais fait un rêve, père... il était trop beau, vois-tu.

— Maintenant ?

— Achève.

— Quelle décision vas-tu prendre ?...

— La décision que je vais prendre ?... Ne devines-tu pas ?...

« Il y a quinze jours j'étais résolu à m'expatrier... à tâcher d'oublier, en m'en allant loin... très loin.

« Je vivais dans un cauchemar.

« Puis l'espoir était revenu.

« Le voilà mort à présent... détruit à tout jamais... Le cauchemar va... de nouveau... s'appesantir sur mon cerveau... resserrer ses mailles autour de moi.

« Je partirai.

— Oh ! Maurice !...

Une émotion intense faisait trembler la voix du banquier.

Il reprit :

— Ecoute... tu ne partiras point... Je ne veux pas... J'aurais trop de peine... de te savoir le cœur brisé, seul, à travers le monde.

« Tu viendras près de moi... Et la consolation que tu cherches... tu la trouveras dans le travail.

« Oh ! ne proteste pas !... »

« Crois-tu que... d'autres... comme toi... n'ont pas connu les affres d'un amour malheureux... d'autres qui ont souffert... pleuré... songé à la mort même... et qui, s'ils n'ont pas oublié... car on n'oublie jamais complètement... ont rencontré dans le travail, lequel, s'il laisse libre le cœur, prend possession de la pensée... un apaisement à leurs souffrances !

Il parlait d'une voix étrange... comme s'il eût évoqué une douleur secrète, fait appel à des souvenirs lointains...

Maurice demeura muet.

Mais... puisqu'il ne faisait entendre aucune protestation, c'était que, en principe, il acceptait la proposition de son père.

Et le visage de celui-ci... tout à l'heure angoissé... se rassénéra.

Oui... il allait emmener son fils.

Il tenterait de le guérir.

Mais pour cela il ne fallait pas de retard.

Il ne fallait pas qu'il revît... cette jeune fille... dont l'indignité... avait causé d'irréparables malheurs peut-être.

Autrement... qui sait... tout pouvait être perdu à nouveau.

Il déclara :

Maurice... nous partirons aujourd'hui même.

— Oui.

— Dans la soirée... vers neuf heures il y a pour Nice... un train... un express... c'est celui que nous prendrons.

Maurice ne répondit pas... Il avait baissé la tête... et un poids semblait voûter ses épaules...

Après un instant de silence... il dit, avec un feu sombre dans le regard :

— Père, tu as raison... il faut nous en aller tout de suite... tout de suite... sans revoir cette malheureuse... que je vais m'efforcer, hélas ! de ne pas haïr pour tout le deuil qu'elle a semé dans ma vie !...

X

LA FETE DES FIANÇAILLES

— Madeleine, tu n'es pas fâchée de me voir aussi heureuse... Il me semble, parfois, que je devrais avoir la force de tenir secret mon bonheur... car la vue de ce bonheur, hélas ! ne peut que raviver ta peine.

— Non... ma chère Yvonne... chasse loin de toi de telles pensées.

« Ne suis-je point la première à me réjouir de ta joie... N'as-tu pas assez souffert pour mériter la félicité que Dieu t'accorde enfin aujourd'hui ? »

Elle souriait doucement.

Mais quelle tristesse... quelle résignation se cachaient derrière ce sourire !

Dans la chambre, toute tendue de bleu, la lumière grise et terne du dehors, pénétrait, enveloppait les choses de mélancolie.

La comtesse reprit :

— Tu as reçu... me disais-tu... une lettre de Maurice ?

— Oui... Un petit mot, simplement.

— Et ce petit mot ?

— M'annonce une grande nouvelle. Maurice vient aujourd'hui avec son père.

Elle ajouta :

— Il faut que je donne des ordres afin qu'on mette des fleurs dans le salon... beaucoup de fleurs... Le père de Maurice, paraît-il, les adore... Dans son chapeau, à Nice, les pièces en sont pleines. Pour un homme absorbé par le souci des affaires, le fait est rare et, avoue-le, d'une jolie poésie.

— En effet, tu as raison, Yvonne... Il te faut plaire à M. Nantennes.

— Oh ! je lui plairai... sois tranquille... fit la jeune fille avec un geste de séduction.

« Je ne l'ai jamais vu... mais il me semble... par ce que Maurice m'en a dit... que je le connais depuis longtemps.

Elle avait rougi légèrement. Mais voici que la porte de la chambre s'ouvrait.

Et Hugues — le garçonnet s'était parfaitement habitué à ce nouveau nom — apparaissait.

En le voyant... Yvonne s'était levée... et son sein qui, soudainement... se soulevait et s'abaissait à coups plus précipités, trahissait son émotion.

Cependant, l'enfant, sans aller embrasser les deux sœurs, disait d'un ton sec :

— J'ai pas eu de bonbons aujourd'hui... Tu m'en avais promis, tante.

Et Yvonne aussitôt :

— Oui... mon chéri... tiens, ceci est pour toi.

Elle avait pris, sur la cheminée, une bonbonnière qu'elle tendait à l'enfant.

Madeleine montra un visage un peu sévère :

— Tu ne dis pas merci, Hugues.

Il coula vers elle un regard oblique.

— Merci... prononça-t-il avec humeur.

— Tu vois comme il écoute bien, le pauvre petit... s'exclama Yvonne... il n'y en a pas de plus mignon sur la terre.

Elle l'attirait vers elle... l'embrassant longuement.

Alors, le garçonnet :

— Tu m'achèteras aussi un polichinelle... un grand... avec un nez rouge ?

— Oui, mon chéri.

— Je te le promets.

— Aujourd'hui ?

— Parfaitement.

L'enfant sortit.

Yvonne eut un long soupir. Sa sœur, après un instant d'hésitation, déclara :

— Nous devrions, il me semble, être un peu plus sévères pour Hugues.

« Il a beaucoup de défauts dont nous ne nous rendons qu'imparfaitement compte parce que l'affection que nous lui portons nous aveugle.

— Oh ! n'exagère pas... protesta vivement la jeune fille... Toi aussi, Madeleine, vas-tu prendre parti contre lui... Avec le temps, ses défauts, qui sont sans importance... disparaîtront.

« Laisse-le rire... s'amuser à sa guise.

« Il est jeune... tout lui est permis.

« Hélas! on pleure assez... plus tard!

Madeleine n'osa pas insister. Sa sœur ajoutait :

— Le jour où j'appartiendrai à Maurice il me faudra bien, hélas, faire violence à mes sentiments.

« Le partage n'est pas possible.

« Mon mari aura droit à tout mon amour.

« Mais j'aurai la consolation... de voir Hugues très souvent... la consolation de me dire que, en toi, il retrouvera une seconde mère.

— Oui... murmura la comtesse... n'est-il pas déjà presque mon enfant?

Quelques instants plus tard... tandis que sa sœur se reposait... Yvonne donnait des ordres pour qu'on apportât des fleurs dans le salon.

Et ce fut elle-même qui les disposa un peu partout... dans des jardinières... dans les potiches immenses de porcelaine de Chine aux dessins fantastiques.

Avec sa carnation éclatante de blonde, dans la longue robe blanche comme un lys, la jeune fille... parmi ces fleurs semées à profusion... paraissait être une de leurs grandes sœurs vivantes.

Ah! depuis longtemps... bien longtemps... elle n'avait été entourée d'un tel rayonnement de bonheur!

Depuis longtemps ses jolies lèvres n'avaient pas eu le sourire qui, à présent, y demeurait fixé.

Et son cœur battait d'un émoi divin.

Il en fut ainsi durant toute la matinée.

Puis... dès le commencement de l'après-midi, une sorte de fièvre l'envahit.

Elle était nerveuse, impatiente... Elle ne pouvait se tenir en place.

Les heures passèrent.

Et, vers la tombée du jour, quand elle vit l'ombre descendre peu à peu... puis la nuit se faire... elle se sentit la poitrine étreinte par un vague, par un douloureux pressentiment.

Pourquoi Maurice et son père n'étaient-ils pas venus? Que s'était-il produit?

Certes au dernier moment... un obstacle avait pu surgir qui

obligeât les deux hommes à remettre leur visite au lendemain, mais il était singulier, il était extraordinaire que Maurice n'eût pas envoyé une dépêche pour s'excuser.

La pénombre s'épaissit.

Et l'inquiétude de la jeune fille s'aviva... devint une mortelle angoisse.

Madeleine avait beau essayer de la rassurer, elle secouait la tête, tristement, avec obstination.

— Je t'affirme qu'il est arrivé quelque chose à Maurice... ou à son père.

Elle se tenait dans le salon paré pour la fête... pour la fête des fiançailles... dans le salon où les roses... les jasmins... les œillets... toutes les fleurs éparées distillaient leurs arômes.

L'heure du crépuscule sonnait... Les choses devinrent plus confuses... Tout se noya dans du gris... Le cœur tordu par l'angoisse grandissante, la gorge affreusement contractée, Yvonne eut envie de pleurer.

Il n'y avait plus de doute pour elle.

Un malheur était survenu.

Maurice... avait été victime d'un accident... il était blessé peut-être.

Il n'avait pu venir avec son père pas plus qu'il n'avait pu, par un mot, faire part à Yvonne et à sa sœur, de ce contretemps.

... Et l'accident... sûrement... était grave.

Des visions terrifiantes passaient devant les yeux de la jeune fille.

Une pensée traversa son esprit... un désir qu'elle communiqua aussitôt à sa sœur :

— Ecoute... je ne puis rester dans cette incertitude... C'est intolérable... Il faut que je sache la vérité... il le faut absolument... je vais envoyer Germain prendre des renseignements auprès du concierge de la maison de Maurice.

Mais à cette minute, voici qu'un coup de sonnette résonnait à la grille.

Les deux sœurs tressaillirent.

Un mot vint aux lèvres d'Yvonne.

— Enfin!...

Et précipitamment... après avoir donné l'ordre à une femme de chambre d'allumer les lampes, elle gagna le petit boudoir voisin.

Medeleine était remontée... pour un instant... dans sa

chambre faire un peu de toilette.

Quelques secondes plus tard, un domestique rejoignait Yvonne dans le petit boudoir... un domestique qui lui tendait une carte sur laquelle, à la lueur d'une petite lampe à l'abat-jour de soie mauve, elle lut simplement :

— Albert Nantennes.

Ah! c'était lui enfin!...

Le père de Maurice.

Pourquoi tous deux venaient-ils si tard?

Le domestique disait :

— Ce monsieur attend dans le salon.

Elle répondit : Bien... sans remarquer que le valet venait de dire : ce monsieur tant elle était persuadée que Maurice accompagnait son père.

Elle songea seulement :

— C'est singulier que ce soit moi qu'ils aient demandé d'abord... Mais Madeleine va redescendre.

Le valet était sorti.

Elle se regarda un instant devant une glace et sans doute fut satisfaite de cet examen, car elle sourit à son image.

Ah!... toutes ses angoisses s'envolaient... A peine s'en souvenait-elle... Mon Dieu pourquoi avait-elle une nature si impressionnable!...

Elle avait été ridicule de s'alarmer ainsi, à cause d'un léger retard dont elle allait avoir à l'instant même l'explication.

... Une explication toute naturelle.

Elle alla vers la porte... souleva la draperie.

Et elle aperçut, debout au milieu du salon, un homme aux épaules larges, aux cheveux grisonnants, à l'air grave et sévère.

... Un homme qui semblait contempler... avec un ironique... un douloureux sourire... les fleurs des jardinières, des potiches en porcelaine de Chine aux dessins fantastiques... les fleurs aux senteurs très douces, aux nuances tendres dont la pièce était pleine.

... Et qui se retourna quand Yvonne parut.

Il la saluait froidement :

— Mademoiselle.

Elle fut interloquée... demeura un instant sans paroles. Où était Maurice?

Pourquoi son père était-il seul?

Pourquoi, surtout, se tenait-il là, le visage fermé, impéné-

LE SUCCES
dans la cuisson
est assuré quand
vous faites usage
de
POUDRE
A PATE
MAGIQUE

*Elle ne contient
pas d'alun et ne
laisse pas un
goût amer*



trable, les yeux durs, le regard hostile?

Elle frissonna.

Et, de nouveau, elle songea :

— Maurice a été victime d'une catastrophe... il est blessé... mort peut-être!

Mais le visiteur d'une voix brève, incisive, disait :

— C'est à mademoiselle Yvonne de Lancenay que j'ai l'honneur de parler?

— Oui monsieur.

Elle désignait un siège.

A peine avait-elle la force de balbutier :

— Maurice?...

Le banquier sembla ne pas voir le geste de la jeune fille l'invitant à s'asseoir.

Il déclara :

— Maurice ne viendra pas, mademoiselle.

Sans comprendre, elle regarda son interlocuteur.

Que disait-il?

Elle prononça avec effort :

— Mon Dieu, monsieur... pour que Maurice ne vous accompagne pas... il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose... vous voyez combien grande est mon anxiété... J'ai peur. Parlez...

(Suite à la page 28)

Mon traitement vous offre la santé

Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.



MME. M. SUMMERS

BOITE 14, WINDSOR, ONT

BEAUTE DES YEUX

Produits importés de la Grande
Maison Bichara de Paris.

Vous pouvez maintenant vous procurer le
secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté.
Employé par les plus grandes artistes du
monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils
abondants et les maintenir droits, aussi
pour leur donner une couleur strayante

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes
PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement
les meilleurs parfums de nos jours et
jouissent d'une réputation européenne sans
rivale. ROSE-ROSE — YAVONA —
CABRIA — NIRVANA — SYRIANA —
AMBRE. Petit flacon : \$1.00
Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUTS LES
PHARMACIENS ET PARFUMEURS
Expédié franco par la maille sur réception
du prix.

PRODUITS BICHARA

502 SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111-113-115 Tél. Est 3200
MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle agent pour le Canada

LE FILM

est le seul Magazine de Vues Animées, rédigé en
français, sur tout le continent américain, qui
puisse vous tenir au courant de la vie des
artistes chez eux et dans les studios, et qui
soit en relations directes avec les grandes
compagnies de vues animées.

EXTRAIT DU NUMERO DE JUILLET :

William Desmond et Walter Morosco chez
eux. — Biographie de Renée Adorée. —
Notre compatriote Lew Cody. — La petite
Québécoise Hélène Denison. — Cecil
B. DeMille et quelques-uns de ses arti-
stes. — Un type parfait pour l'écran. —
Comment Doris Kenyon a résolu le pro-
blème des cheveux longs et courts. — Ru-
dolph Valentino dans le désert. — La
romanesque carrière de Francis X. Bush-
man. — Jack Dempsey et sa jeune femme
Estelle Taylor. — La disparition d'une
joie artiste de seize ans, Etc., etc., etc.
De nombreuses photos; une histoire com-
plète; un Courrier gratuit pour tous;
une quantité de renseignements divers.

LE FILM EST LE MAGAZINE LE PLUS
COMPLET ET LE MEILLEUR MARCHÉ.

10 SOUS LE NUMERO
DANS TOUTS LES DEPOTS

LE SECRET DE L'ENFANT

(Suite de la page 27)

Et comme M. Nantennes de-
meurait muet :

— Par grâce parlez, vous
dis-je... votre silence me tue.

La voix de la jeune fille se
brisait.

— Maurice ne vient pas...
mademoiselle... parce qu'il ne
veut pas venir... Il quitte Paris
ce soir, avec moi, pour se gué-
rir de la passion malheureuse
que vous lui avez inspirée.

Yvonne ferma les paupières.
Elle avait ressenti au cœur
un choc sourd.

Mon Dieu quelles étaient
donc ces phrases étranges qui
avaient frappé ses oreilles...
ces phrases formés de mots
terribles... irréparables :

— Maurice ne vient pas...
parce qu'il ne veut pas venir...
Il quitte Paris... pour se gué-
rir... de la passion malheureu-
se... que vous lui avez inspi-
rée...

Non... vraiment... elle con-
tinuait à ne pas comprendre.

Mais le visiteur poursuivait :

— Quelques lignes brèves...
le silence même... vous eussent
appris... aussi bien que je puis
le faire... que désormais, aux
yeux de Maurice et aux miens,
vous êtes démasquée.

« Oui... quelques lignes eus-
sent suffi.

« Mieux encore... le silence.

« Mieux... par une correction
suprême... Maurice e voulu... a
exigé... que je fisse auprès de
vous, cette démarche.

« J'ai cédé devant son désir.
« Et je suis venu vous dire :
« Mademoiselle votre conduite
a été indigne... elle a creusé,
entre vous et mon fils, un fossé
infranchissable ».

La jeune fille était devenue
d'une pâleur mortelle.

Oui... maintenant elle sai-
sissait le sens des paroles du
banquier.

Maurice reprenait sa liber-
té.

Il lui rendait la sienne.

Implacable, M. Nantennes
poursuivait :

— En vain vous essaieriez de
vous disculper. Vos mensonges
se retourneraient contre vous.

« Mon fils et moi, nous pos-
sédons une preuve matérielle...
indiscutable... de votre dupli-
cité... le mot est cruel peut-
être... mais il n'en est pas d'au-
tre pour traduire votre façon
d'agir.

Elle s'était redressée.

Une force... la soulevait...
pour défendre son amour me-
nacé.

Mais son interlocuteur tira
de sa poche un papier qu'il pla-
ça devant les yeux de la jeune
fille.

— Reconnaissez-vous ceci ?
Elle eut un cri... de désola-
tion... et d'épouvante.

Oui... elle reconnaissait... ce
fragment d'une lettre... adres-
sée quatre années auparavant
par elle à sa sœur... lettre jetée
au feu par celle-ci... et non
entièrement consumée.

Comment ce document était-
il en possession de Maurice et
de son père ?

Elle n'avait plus à se le de-
mander.

Cela importait peu !

Le banquier l'avait dit : Main-
tenant il n'y avait plus de dis-
simulation... plus de mensonge
possible !...

Le jeune homme savait tout !
Il n'ignorait pas qu'elle avait
un enfant !...

... Que le petit Hugues était
son fils !

Elle courba la tête, écrasée.

Ses jambes refusaient de la
soutenir. Pour ne pas tomber,
elle dut s'appuyer à un meuble.

— Vous voyez, reprit M.
Nantennes, que, maintenant,
toute dénégation serait inutile.

« Pendant des années, mon
malheureux fils a cru en votre
loyauté.

« A cette heure il est édifié !...

« Je vous transmets donc sa
décision... qui est irrévocable.

« Il ne vous reverra pas... il
ne vous reverra jamais.

Et comme elle avait un
geste de désespoir... de folie
presque... qu'il prit pour une
protestation :

— Oh ! ne vous défendez pas.

« Je vous ai déclaré que ce
serait en vain.

« Je n'ai pas pour vous la
même faiblesse... la même in-
dulgence que Maurice.

« Vous êtes en face d'un
homme résolu à sauvegarder...
coûte que coûte... le bonheur
et l'honneur de son fils.

« Vous avez menti constam-
ment...

« Le ciel a permis que mon
enfant ne fût pas votre dupe.

« Aujourd'hui... pour vous...
a sonné l'heure du châtement.

Elle s'était laissé choir sur
un siège.

Elle ne répondit pas.

A quoi bon.

Elle sentait, en effet, que
toute résistance... que toute ré-
volte était inutile.

Maurice n'avait plus... n'au-
rait plus jamais confiance en
elle.

Pourtant... puisqu'il n'igno-
rait rien du passé... il devait
savoir qu'elle était une victi-
me... et qu'elle méritait la pi-
tié.

Elle avait pris son front dans
ses mains... Elle avait les yeux
secs... effrayants... hallucinés.

M. Nantennes laissa peser
sur elle son dur regard.

Peut-être, au fond, était-il
ému un peu.

C'était vrai ce qu'avait dit
Maurice de cette jeune fille...
et, dans son regard franc et
limpide, semblait se refléter
une âme pleine de droiture et
de noblesse.

Et pourtant elle avait men-
ti !...

Elle avait joué... pendant
cinq ans... une comédie infâ-
me !...

Non... elle ne méritait aucu-
ne indulgence !

Et puis, il était trop tard !

L'irréparable était accompli.
Yvonne se taisait toujours.

Mais deux larmes... silen-
cieuses... coulaient le long de
ses joues.

C'était sa vie qui se brisait
à cette minutes.

Et il y avait quelque chose
de tragiquement ironique dans
cette scène douloureuse qui se
déroulait là, au milieu de ce
salon qu'illuminaient les lam-
pes... parmi les fleurs épa-
nouies... de ce salon préparé
pour la fête des fiançailles.

M. Nantennes avait fait un
pas de retraite.

Avant de disparaître, il dé-
clara :

— Mademoiselle, je tiens
encore à vous dire ceci :

« Ne tentez pas de revoir
mon fils... vos efforts seraient
stériles... Plus rien ne peut
vous retenir... Maurice vous
oubliera... je l'espère... j'en ai
la conviction... comme vous
l'oublierez vous-même.

« Adieu.

« Je vous pardonne... en son
nom... tout le mal que vous lui
avez fait.

Il ajouta... avec effort :

— En son nom... et au mien.

Puis... il souleva la portière.
Yvonne n'eut pas un geste
pour le rappeler, pour le rete-
nir.

(A suivre)

Notre roman littéraire

TANTE RABAT-JOIE

Par Roger Dombre

No 3 (Suite)

VIII

— Non, ma fille. » Mademoiselle entreprend une scène; je cherche à la calmer en lui promettant toutes sortes de bonnes choses, mais la petite sotte hurle à tue-tête : « Ça n'est pas pour ça que je veux manger avec les grandes personnes : c'est pour voir quand le général met ses pieds dans le plat; tu dis que ça lui arrive souvent; moi, si je mettais seulement ma bottine sur la table, on me fouetterait... »

« Mesdames, ajouta M. de Prèves en épongeant son front ruisselant de honte, j'ai passé quelques mauvais moments dans la vie, mais jamais comme celui-là.

— Je le crois, dit Liliane, qui riait de bon cœur.

— Oh! ce que cette enfant nous a fait subir d'humiliations parfois! fit la baronne en levant les yeux au ciel.

— Et vous, donc: croyez-vous que vous ne m'avez jamais que gâtée et choyée? riposta Georgette un peu dépitée. D'ailleurs, à quoi bon renouveler ces vieux souvenirs?... Ça n'a pas entravé ta carrière, après tout, papa, cette réflexion d'enfant terrible, et je ne suis pas la seule de mon espèce... En tout cas, à l'heure qu'il est, vous êtes bien heureux de m'avoir.

— Voyez-vous ça !...

— C'est trop de présomption, dit Mme de Prèves.

— C'est la vérité, simplement. Sans moi la Vallée de larmes serait un tombeau, ma tante ne serait jamais redescendue des pays éthérés où elle établissait domicile, et papa végéterait encore quelques années au rang de colonel. »

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Le père de Georgette vient d'épouser en secondes noces une de ses cousines que Georgette appelle familièrement "Tante Rabat-Joie" vu le caractère sérieux de sa belle-mère.

Georgette est placée au Couvent du Sacré-Coeur d'où elle sort quelques années plus tard.

Son caractère d'enfant gâtée est restée le même et fait le désespoir de la "tante Rabat-Joie".

IX

« Cela devait arriver fatalement un jour, Georgette; je te l'avais prédit », murmurait Mme de Prèves qui, renversée dans un grand fauteuil de bambou, respirait un flacon de sels, tandis que sa belle-fille lui taponnait le front avec de l'eau de Cologne. Mme de Prèves venait d'être fortement émue.

« Mais, ma tante, puisque nous n'avons rien de cassé! répliquait la jeune fille un peu confuse cependant, car, cette fois, l'événement donnait raison à sa belle-mère.

— Rien de cassé? il ne manquerait plus que cela! Vous me revenez, Liliane et toi, en détresse, elle toute pâle, toi rouge et échevelée, amenant par la bride un cheval blessé, tandis que ta voiture git en miettes dans un chemin mal entretenu... Ah! si ton père était là!

— Il n'y ferait rien, ma tante, puisque l'accident est accompli.

— Raconte-moi en détail comment cela est arrivé, maintenant que je me sens un peu remise.

— Volontiers, belle-maman; mais ne vous imaginez pas que mon récit sera pathétique, au contraire, car...

— Georgette, sois sérieuse pour une fois, je t'en prie! fit la baronne avec gravité.

— Mais je le suis, je le suis, je vous jure. Demandez plutôt à Liliane si les choses se sont passées autrement... Non, pourtant, ne réveillons pas la pauvre cousine qui fait la sieste et qui en a besoin, car elle

a été un peu secouée. Ecoutez donc, chère belle-maman, et reconnaissez que vous avez eu tort de vous troubler. »

Ici, Georgette prit un ton emphatique pour déclamer :

« A peine sortions-nous des portes de Trézène... » Mais, à un mouvement d'impatience qui échappa à la baronne, elle changea de ton.

« Donc nous allions d'un pas tranquille et lent — oui, ma tante, très tranquille, je vous l'affirme — lorsque tout à coup Eliacin s'emballe, bêtement effrayé par un groupe de gamins qui jouaient.

« Je tente vainement de le retenir: en animal très mal élevé, Eliacin ne m'écoute pas; bref, il butte contre une racine et nous renverse, lui, Liliane et moi dans un cloaque, brisant ses traits et ses brancards.

« Es-tu morte? criai-je à ma cousine dès que je pus me rendre un compte exact de la situation. — Non, et toi? — Je suis vivante, et, qui plus est, entière; bras, tête, jambes, j'ai tout au complet. — Dieu soit loué! » répondit-elle.

« Je l'aide à sortir des débris et nous examinons l'état des choses.

« Avant tout il fallait relever le pauvre Eliacin qui n'en pouvait plus et qui soufflait comme un phoque qui a des rhumatismes.

« Au moment où nous nous apprêtions à lui porter secours, débouche d'un sentier un gentleman très bien, oh! mais, vous savez, ma tante, très bien.

— Bah! il ne manquait plus que ça! s'écria Mme de Prèves en levant les mains au ciel.

— De quoi vous plaignez-vous, belle maman? Eussiez-vous préféré nous voir rester en panne ou rapporter le pauvre Eliacin dans nos bras?

— Georgette, je n'ai pas envie de plaisanter, fit sévèrement la baronne.

— Oh! moi non plus, ma tante, je vous assure. Mais poursuivons notre émouvant récit.

« Donc, un noble étranger se dresse devant nous... Attendez, je vais vous faire son portrait. Vous rappelez-vous cette gravure que nous possédons à Paris, d'un Abencérage pleurant sur les ruines de sa famille? Oui, n'est-ce pas? Eh bien, ma tante, ce monsieur ressemble trait pour trait au héros maure; un héros sur lequel j'ai joliment gémi quand j'apprenais — tant bien que mal — l'histoire d'Espagne.

— Il paraît, Georgette, que vous l'avez bien examiné, ce jeune homme, interrompit Mme de Prèves.

— Eh! mon Dieu, qu'avais-je à faire de mieux en cette occurrence, entre Liliane qui défaillait à demi, le choc l'ayant étourdie, et l'infortuné Eliacin qui se débattait sous son harnais?

« Boabdil nous offrit ses services, que nous acceptâmes avec un plaisir évident.

— Malheureux enfants!

— Mais, ma tante, si ce monsieur avait été à notre place et nous à la sienne, croyez-vous que nous aurions passé devant lui sans lui tendre un bras secourable? Comment, belle-maman, vous, si chrétienne, vous auriez hésité? Que faites-vous alors de la parabole du bon Samaritain?

— Continue Georgette », soupira la baronne avec résignation.

L'enfant terrible obéit.

« Boabdil releva ses manchettes en ayant soin de faire étinceler au soleil de fort beaux boutons, ma foi! et il se mit à

l'œuvre, non sans jeter à la dérobée de fréquents regards d'admiration sur...

— Sur qui? demanda vivement Mme de Prèves.

— Oh! pas sur moi, n'avez pas peur, belle-maman, mais la délicate beauté de ma cousine l'a impressionné fortement.

— Il me semble, fit Mme de Prèves avec quelque dépit, que Georgette de Prèves a aussi son cachet...

— Bon! des regrets, maintenant? Oh! pauvre tante! moi qui croyais vous faire plaisir!

« Mais rassurez-vous: je l'ai joliment amusé par mes réflexions pendant que nous défaisions ensemble les courroies d'Eliacin.

— Comment? Qu'est-ce que tu lui as dit?

— Oh! rien qui ne puisse être entendu du monde entier.

— J'y compte bien.

— Je lui parlais d'Eliacin, dont je lui vantais les mérites: il a pu croire que je désirais lui vendre mon cheval.

« Enfin lorsque tout fut arrangé, ou, pour être sincère, plus dérangé que jamais, le champ de bataille présentait un aspect des plus pittoresques: figurez-vous, ma tante, la clairière de Gruzès: ici le vert gazon; là un bouquet d'arbres roussis par le soleil; au milieu, la voiture pulvérisée; non loin, ma cousine légèrement assommée, puis moi et ce beau et charmant jeune homme, l'Abencérage Boabdil. Comme fond à ce tableau délicieux... »

La baronne de Prèves, désolée, l'interrompit:

« Georgette, tu recommences ?

— Mon Dieu, ma chère tante, vous me reprochez toujours de ne pas être assez poétique, de trop railler, toutes choses sérieuses; j'ai pensé que c'était le cas d'étaler quelques fleurs de rhétorique.

— Enfin, qu'arriva-t-il lorsque vous eûtes dételé Eliacin ?

— Ce qu'il arriva, ma tante? Nous le relevâmes... Quand je dis nous... Ce Boabdil a une poigne!... La pauvre bête était blessée à la jambe droite (je parle d'Eliacin), ainsi que vous pûtes vous en assurer à notre retour.

« Comme il nous était difficile de l'étendre sur une civière et de l'emporter à nous trois, le bel Abencérage le ramena doucement par la bride, écartant les obstacles de sa route, et

de la nôtre par la même occasion, avec une sollicitude maternelle.

— Il ne disait rien en chemin ?

— Non, tante, figurez-vous, pas une plainte ! et pourtant il souffrait beaucoup; mais il est si dur au mal !

— De qui parles-tu donc, Georgette ?

— Mais d'Eliacin... Je croyais...

— Moi je parle de ce... monsieur, cet Espagnol enfin.

— Ah! entendons-nous! D'abord, ma tante, il n'est peut-être pas plus Espagnol que vous et moi; c'est une idée que j'ai eue à cause de sa tête tout ébène et ivoire... je veux dire au teint mat et aux cheveux noir. S'il a parlé en chemin? Mais certainement; il ne pouvait garder le silence, c'eût été peu aimable pour nous. Nous le suivions, Liliane appuyée au bras de votre belle-fille, de votre courageuse belle-fille, ma tante, qui avait tenu tête à l'orage comme un seul homme; ma cousine vous le dira et Boabdil aussi.

— Comment, Boab... ce monsieur me le dira? Mais je ne le connais pas; je ne le verrai sans doute jamais.

— Si, belle-maman, vous le verrez, il le faudra bien. Il voulait venir avec nous à la Vallée de larmes, pour nous remettre lui-même entre vos mains; mais je lui ai dit que cette rentrée triomphale pourrait vous effrayer et je lui ai conseillé de retarder sa visite jusqu'à demain.

— Ainsi, tu as invité ce jeune homme? fit la baronne, contrariée.

— Non, tante, je n'en ai pas eu le loisir, car il s'est invité tout seul. Ai-je mal fait? Devais-je lui dire: « Monsieur, la maison est fermée aux représentants du sexe laid »? D'abord, ce n'est pas vrai: à la campagne, vous recevez monsieur le curé et le percepteur. A Paris, c'est autre chose, mais enfin, nous ne sommes pas à Paris. D'ailleurs, il sait qui nous sommes, notre beau libérateur: j'ai prononcé le nom du colonel de Prèves, alors il a parlé de voisinage, de relations, etc., et je le soupçonne de ne pas demeurer loin d'ici.

— Ah! il serait notre voisin?

— Oui, ma tante; vous ne vous en doutiez pas, ni moi non plus; à la Vallée on ne se con-

naît pas plus qu'à Paris en vivant côte à côte.

— Enfin, ma pauvre fille, soupira la baronne très perplexe, il résulte de toute cette aventure que tu as la tête tournée de cet étranger.

— De... De Boabdil?... Moi, ma tante ? »

Georgette s'assit pour mieux rire, et elle rit aux larmes.

« Il n'y a là rien de bien divertissant, dit Mme de Prèves, piquée.

— Peut-être que non, belle-maman, mais que voulez-vous? moi, ça m'amuse. Je suis comme ça; vous ne pouvez pas me changer, n'est-ce pas? Eh bien! non, là! continua-t-elle en se tamponnant les yeux avec son petit mouchoir réduit à la grosseur d'une noix, je n'ai pas du tout envie de devenir madame Boabdil. Je ne m'éprends pas ainsi des gens à première vue, et je l'ai si peu examiné, ce M. des Fères.

— Des Fères?... Comment dis-tu? Tu sais donc son nom ?

— Oui, ma tante, depuis qu'il nous l'a appris lui-même. Ça ne me dit pas grand'chose, à moi, ce nom-là.

— Il n'a cependant rien de laid », murmura la baronne.

Bon! pensa l'endiablée jeune fille, voilà ma belle-mère qui va s'emballer parce que Boabdil a la particule et peut-être un titre. Pauvre tante Rabat-Joie? elle a toujours rêvé d'avoir une belle-fille comtesse ou marquise; aussi va-t-elle ouvrir ses bras tout grands au descendant des Maures de Grenade.

« Vous voilà donc rassurée, belle-maman, poursuivit-elle à haute voix en se levant. Voulez-vous compter mes membres? ils sont au complet; par exemple, vous devriez faire venir notre bon docteur pour le malheureux Eliacin, qui boitera pendant longtemps, je le crains. Moi, je vais m'habiller, car j'ai gardé des traces de ma chute dans la boue. »

X

J'ai enfin mis la main sur le mari rêvé... pas pour moi, mais pour ma chère Liliane. Ce mari, c'est Boabdil le Maure; je l'étudie, je le cultive et je le pousse doucement, sans qu'il s'en aperçoive, du côté où je veux qu'il aille.

D'abord il est venu faire une petite visite avec sa grand-mère, une vieille dame dont je

raffole, afin de s'assurer qu'après l'équipée d'Eliacin, nos précieuses santés n'ont senti aucun trouble.

J'ai eu soin de lui dire à la fin de la séance, comme il se retirait avec sa vénérable aïeule :

« Nous recevons le mercredi. A bon entendeur, salut ! »

Ma belle-mère m'a reproché de ne pas assez baissé les yeux devant les jeunes gens. J'ai beau lui dire qu'il faut bien que je les regarde afin de savoir s'ils sont vieux ou non, elle emploie sa grande raison, son grand mot :

« Ce n'est pas correct, ce n'est pas convenable. »

Moi, tant pis, c'est plus fort que ma volonté, il faut que je regarde les gens en face, et je ne trouve pas du tout que ce soit incorrect.

Bref Boabdil est entré dans la place; nous avons rendu sa visite à Mme des Fères, l'aïeule, et par la même occasion au petit-fils.

Celui-ci a été charmant; avec une grâce toute ronde, sans prétention, il nous a fait connaître les Trembleaux, châteaux et parc, qui sont bien jolis. Liliane sera adorable ici en châtelaine.

Il nous a fait aussi goûter d'excellents fruits; avec stupeur, il m'a regardé engloutir avec aisance environ un kilo et demi de pêches, tandis que Liliane grappillait des raisins dorés du bout de ses lèvres roses.

Je crains d'avoir eu trop d'esprit dans cette petite entrevue; ce n'est pas ma faute, j'étais contente et les saillies partaient toutes seules. Ah! c'est qu'il ne faut pas marcher sur les brisées de ma cousine; non que je risque d'attirer davantage l'attention de M. des Fères, mais n'oublions pas que j'ai plus d'un demi-million de dot et Liliane zéro franc zéro centime.

Cependant Boabdil n'a pas l'air d'un garçon intéressé, et puis il est riche par lui-même, du moins je le pense, et il suit la carrière d'ingénieur. Tous les ans, il vient passer un mois ou deux auprès de sa grand-mère, qu'il adore.

Au physique, il m'a paru mieux encore que l'autre jour; à part la moustache gauche qui pointe un peu trop vers le ciel, il est bien; quand il sera mon presque beau-frère, je verrai à lui faire changer cela.

Enfin j'ai réussi à persuader papa (car pour tante Rabat-Joie elle était inébranlable) de donner un dîner où nous inviterons tous nos voisins. Tous nos voisins, notez bien; donc Boabdil et sa grand'mère en seront, et cela avancera beaucoup les affaires de cœur de Liliane.

« Je ne sais pas celle que je préfère des deux, grand'mère chérie, disait Max des Fères, assis câlinement tout contre la vieille dame. L'une est jolie, plus que jolie: elle a un charme doux, suave, un peu triste, un son de voix délicieux; l'autre...

— L'autre est une petite folle, par le peu que j'en ai jugé.

— Ne jugez pas trop vite, grand'mère, car sous une apparence étourdie cette enfant cache un cœur d'or. Etudiez-la et vous le reconnaîtrez aisément.

« Elle est pleine d'attentions, de tendresse câline pour Mlle d'Ambray, sa cousine; c'est un charmant petit démon débordant de bonnes intentions; avec elle on ne s'ennuie jamais; à chaque instant ce sont des choses inattendues, des réflexions imprévues et gentilles qui amusent.

— Soit, vous aimez cela, vous autres hommes, mais elle est par trop originale, en vérité.

— Eh! grand'mère, les originaux sont presque toujours intelligents, pas vulgaires, en tout cas, et souvent amusants.

— Il est certain que l'enfant est gaie.

— Elle a un entrain endiablé, et puis une absence complète d'affection de langage, de manières...

— Mais alors, mon cher petit, épouse-la.

— C'est que, voilà... je ne suis pas sûr qu'elle soit la femme qui me convient.

« A côté d'elle, sa cousine paraît encore plus douce, plus calme, plus sage; comme mère de famille j'aimerais mieux Mlle Liliane.

— Alors épouse Mlle Liliane, que veux-tu que je te dise?

— Vous savez qu'elle n'a pas de dot, grand'mère », fit le jeune homme avec un sourire malicieux.

Mme des Fères eut un haut-le-corps.

« Que me dis-tu là ?

— Rien que la vérité pure, chère grand'mère: Mlle d'Am-

bray a été ruinée à la mort de son père, il y a un peu plus d'un an.

— Pourquoi me le cachais-tu ?

— Je ne vous le cachais pas; nous n'avions pas encore parlé de dot.

— Ce mariage est impossible: tu n'es pas assez riche pour deux, mon cher enfant; ta place d'ingénieur ne te rapporte guère plus de douze mille francs par an... Je sais bien qu'après ma mort...

Max pesa doucement sur le bras de la vieille dame :

« Ne parlons pas de cela, voulez-vous ? J'ai des goûts modestes et peux vivre très heureux avec une femme sage et simple, du revenu que me procure mon travail.

« Le tout est de me décider entre les deux cousines, puisque je les trouve également séduisantes, et surtout d'être agréé.

— Elles seraient bien difficiles, murmura Mme des Fères avec orgueil, si elles ne te trouvaient pas à leur goût !

— Elles ont le droit de l'être, l'une à cause de sa beauté incontestable, l'autre à cause de sa fortune.

— Elle est riche, Mlle de Prèves ?

— Six cent mille francs de dot, grand'mère, et des espérances, comme on dit. Mais je n'épouserai jamais que celle vers laquelle m'entraînera mon cœur. »

Et après avoir baisé la main ridée de Mme des Fères, Max laissa la vieille dame rêver aux gentilles voisines de la Vallée.

A la campagne l'intimité s'établit très vite; les Fères et les Prèves se revirent; le colonel était bien aise d'avoir un camarade de cigarettes et de promenades; et puis on jouait au croquet et au lawn-tennis, exercices dans lesquels Georgette excellait.

Elle était délicieuse à voir dans son costume de laine blanche, le teint animé, toute pénétrée du jeu, le béret rouge de côté sur ses cheveux en révolte.

Max l'admirait ainsi, mais il admirait de même Liliane d'Ambray, qui, souple, calme, souriante, le front à peine humecté d'une légère moiteur, renvoyait les balles avec adresse.

Quand il s'était amusé une heure durant à écouter les fo-

lies spirituelles de Georgette, il aimait à causer de choses sérieuses avec Liliane, et les deux jeunes gens se rencontraient toujours dans les mêmes goûts, les mêmes idées.

« C'est avec Georgette que je voudrais vivre », disait-il à son aïeule en rentrant après une partie extravagante faite avec la pétulante joueuse de tennis.

« C'est décidément Mlle Liliane que je préfère à toutes les jeunes filles », affirmait-il une autre fois, à la suite d'un entretien grave et passionné avec l'orpheline.

Les jours s'écoulèrent et la préférence s'accentua, mais pour Liliane.

Par moments, il semblait en vérité que Georgette s'efforçât d'éloigner le jeune homme d'elle-même par ses allures encore plus fin de siècle et ses réflexions par trop saugrenues.

Aussi, tout en conservant la même amitié à Mlle de Prèves, laissa-t-il son cœur aller doucement et irrésistiblement à la charmeuse au regard si pur et à la voix si mélodieuse.

Pour Liliane, la vie devenait meilleure, grâce à la bonne affection qui l'entourait à la Vallée, grâce à la tendresse fougueuse que lui vouait Georgette, et même à cause de cet amour silencieux et enveloppant qu'elle devinait en leur aimable voisin.

Seulement l'idée qu'il la demanderait en mariage ne lui venait pas.

Elle qui, riche autrefois, avait accepté de devenir l'épouse d'un homme pauvre, elle gardait de sa cruelle désillusion une amertume infinie et ne croyait plus au désintéressement d'autrui.

Certes, elle tenait Max des Fères pour un très galant homme et un cœur généreux, « mais, pensait-elle avec un soupir, il est de son temps et il doit calculer ce que coûte la vie aujourd'hui; or, il peut trouver qu'il n'a pas assez d'argent pour deux. Mon caractère sérieux peut concorder mieux avec le sien, mais Georgette, qui, au fond, sera une délicieuse femme, lui fournira une union plus désirable et plus brillante. »

Les deux cousines parlaient peu ensemble de « Boabdil ». S'il était question par hasard entre elles de leur jeune voisin, Georgette exaltait ses mérites et Liliane se taisait.

Or, le silence de l'une était plus significatif que l'enthousiasme de l'autre.

Max des Fères étudiait donc ses gentilles voisines, l'une parce qu'elle l'amusait, l'autre parce qu'elle l'attirait comme une eau profonde paisible et reposante.

Quant au colonel, il ne pensait au mariage ni pour sa fille ni pour sa nièce; d'ailleurs, lui aussi se disait :

« Cette pauvre Liliane aura de la peine à trouver chaussure à son pied: pas de dot; et toute sa beauté ne lui servira à rien. »

Pour le moment il savourait béatement le repos de la campagne, si bon après les fatigues des manœuvres, et il jouissait d'un aimable voisin qui lui servait de partenaire au billard.

La baronne était plus aveugle encore, après s'être effrayé un peu d'abord, pour l'acquiescement de sa conscience de belle-mère et de tante. Maintenant, elle était retombée dans ses préoccupations coutumières: elle s'était remise à ses œuvres de charité et à ses tapisseries.

XII

Le dîner a eu lieu par un temps on ne peut plus propice et je vais tenter de narrer avec un peu d'éloquence cette soirée exquise.

En fait d'invités, nous avions :

Les Boabdil en première ligne: très bien l'un et l'autre, la grand'mère toute en dentelles noires avec ses jolis cheveux blancs. Très chic aussi, le petit-fils, dans son habit noir orné d'un œillet blanc à la boutonnière.

Les Vieujeux et les Califour flanqués de leurs filles à marier.

Les Rapast, très riches, mais dont la générosité n'égale pas la fortune, malheureusement pour les pauvres.

Mme de Torturo dans une toilette mirobolante, et sa fille, étonnamment bête; mais comme ces dames sont archi-millionnaires, dans le monde on les trouve spirituelles.

Les Trépaney, famille de fossiles, des antédiluviens, mais agréables causeurs qu'ahurit profondément le genre fin de siècle de Mlle Georgette de Prèves.

M. Malloy, qui a fait sa fortune dans les cercueils, une industrie qui ne chôme jamais!

C'est un excellent vivant que M. Malloy; son lugubre commerce n'a pas déteint sur son caractère.

Enfin Mme Bobino, bonne comme le bon pain, mais poursuivie d'un tic gênant pour ses interlocuteurs; en parlant (et elle est assez loquace) elle renverse, non ses phrases ni ses mots, mais ses syllabes, ce qui donne lieu souvent à des quipropos assez drôles. Ainsi elle dira : « Une roule qui boule », au lieu d'une boule, etc.

Elle affirmait l'autre jour qu'elle possédait chez elle pour cent mille francs de bougies, et que cela tenait dans un coffre de petites dimensions.

On se récriait, puis on finit par comprendre que Mme Bobino avait voulu dire : « pour cent mille francs de bijoux. »

Je ne parle pas des Sanglié et Siccotière, nos commensaux accoutumés.

M. de Fidelle, qui en est à sa troisième femme et qui semble toujours plus amoureux de la dernière que des précédentes.

Mlle de Saint-Troffin, constamment en voyage.

La petite Vypérin, dont on craint la langue acérée.

Le beau Tancredi de Spline, qui pose pour le Châteaubriand ennuyé.

Les d'Hincompry : madame, une amie de tante Rabat-Joie, verse dans ce vaste sein des larmes amères et de lugubres confidences.

Et, pour finir, notre bon docteur Moniac, que j'appelle Démoniac, parce que son prénom, Denis, commence par un D; mais il ne s'en fâche pas et me riposte que je suis moi-même de l'extrait de diable.

Bref, le dîner a été exquis et apprécié, un peu grâce à moi qui ai empêché ma belle-mère de mettre la main à la pâte; je me méfie de la cuisine des gens trop poétiques, et je ne sais pas ce qui serait sorti des casseroles visitées par la baronne de Prèves.

Notre vieux François a très bien servi, sauf lorsque, versant du « Pedro Ximénès » aux convives, il a annoncé : « Pierrot Criminel », habitude invétérée dont nous n'avons pu le corriger.

J'ai remarqué que Boabdil est une bonne fourchette; il a de bonnes oreilles aussi, et de bons yeux, car il écoutait toutes les folies que je débitais à mon voisin, et il avait l'œil

tourné vers Liliane dont il semblait détailler tous les charmes.

J'étais en surah rose avec ceinture noire, gants noirs, éventail noir.

Ma cousine en grenadine noire qui faisait ressortir son exquisite beauté blonde.

Après le dîner on s'est promené dehors, et, franchement, la Vallée de larmes ne paraissait pas trop astère sous les rayons de la lune; j'ai manœuvré pour qu'on rentrât, car je voulais que Liliane fit entendre sa belle voix à Boabdil.

Elle a chanté divinement quelques airs de « Lakmé » et j'ai compris que le cœur de Max des Fères s'ouvrait à elle pour jamais.

« Et vous, mademoiselle Georgette, ne nous direz-vous pas quelque jolie mélodie ? m'a-t-il demandé quand il fut revenu de son extase.

— Moi, je ne suis pas musicienne, ou du moins je ne vais pas à la cheville de Liliane en cela; je me contente de jacasser à tort et à travers.

— Votre jacasserie a bien son charme aussi, reprit-il, avec tout l'esprit que vous y mettez.

— Ce n'est pas que j'y mette de l'esprit, fis-je un peu inquiète de la tournure que prenait l'entretien; je ne suis que naturelle. Je hais le beau langage, et les gens qui parlent trop bien me rendent malade. J'aurais été bien malheureuse de vivre à l'époque des beaux esprits de l'hôtel Rambouillet; c'était absurde, et, plutôt que de rechercher à enjoliver mes phrases, j'aime mieux causer avec ma cuisinière ou parler l'argot d'écurie avec mon cocher. Que voulez-vous! Je suis ainsi, on ne se refait pas.

— Vous auriez grand tort de vous refaire; je sais aussi que vous êtes la bonté même; dans le pays il n'est qu'une voix pour bénir votre charité, votre...

— Les pauvres-gens! je n'ai pas tant de mansuétude qu'on le croit et ma réputation est surfaite: je donne par égoïsme pur, parce qu'il m'est déplaisant de voir souffrir.

— Allons donc! vous n'êtes ni égoïste, ni coquette.

— Ni coquette? ah! vous dites cela parce que je suis ébouriffée: mais ça me va et c'est pour cette raison que je reste ainsi... D'ailleurs, ça fait enrager ma belle-mère: elle aime qu'au physique comme au

moral, tout soit tiré au cordeau. »

Heureusement à ce moment, on mit à réquisition le talent des personnes musiciennes, ce qui a coupé court aux galanteries de mon futur cousin.

Boabdil lui-même fut prié de chanter et il s'en tira avec honneur, possédant une jolie voix de baryton.

Ma belle-mère était sur des charbons ardents comme toutes les fois qu'un homme ouvre la bouche pour réciter des vers ou dire un couplet de romance.

« C'est convenable, n'est-ce pas? Rappelez-vous qu'il y a ici de jeunes oreilles qui vous écoutent! » glapit tante Rabat-Joie, qui étouffait dans sa robe de soie mauve un peu trop serrée.

Boabdil s'inclina, dissimulant un sourire railleur.

« Madame, je vous supplie de croire que je respecte trop les personnes ici présentes pour leur faire entendre un seul mot qu'elles ne puissent ouïr. »

Et il chanta, admirablement aussi un fargment de « Lakmé », celui qui commence ainsi :

*Le cœur rempli d'ardente fièvre,
J'ai voulu l'écouter dormir.
Un rêve passait sur ta lèvres,
Et j'ai vu ton beau front pâlir.*

« Hem! hem! » faisait tante Rabat-Joie, mal à l'aise sur son siège.

Je dus venir au secours du chanteur.

« Mais, tante, dis-je, ne vous tourmentez pas: c'est le père qui parle à sa fille. »

Mme de Prèves se rasséréna et Boabdil poursuivit :

*Je veux retrouver ton sourire
Et dans tes yeux revoir le ciel.*

Il regardait Liliane en prononçant ces mots, et, quoique ce fût le vieux prêtre hindou qui les dit à son enfant, à Lakmé, j'ai jugé cela très significatif.

Nos hôtes sont partis par le plus poétique des clairs de lune, et le dernier regard de Boabdil a été pour Liliane.

Un quart d'heure après, comme je disais adieu à papa, qui n'aime pas le monde et qui se soulageait de sa contrainte d'une soirée par un joli petit juron, j'ajoutai à brûle-pourpoint :

« Tu ne t'es donc pas amusé, papa ?

— Amusé?... C'est une corvée que de recevoir tous ces... »

Il s'arrêta au moment de lâcher une impolitesse à l'égard de ses invités, et me dit en recouvrant son bon sourire :

« Mais toi, mignonne, t'en es-tu donné à jaser et à rire !

— Moi, j'ai travaillé, répliquai-je tranquillement, et je n'ai pas perdu ma journée. »

Comme papa levait les sourcils d'un air surpris :

« Comment trouves-tu Boabdil, papa? demandai-je.

— Boab... qu'est-ce que tu dis ?

— M. des Fères, tu sais, notre nouveau voisin à la figure ébène et ivoire ?

— Ah! celui qui a chanté la petite machine...

— Justement.

— Eh! mais il n'est pas mal, ce garçon-là.

— Bon! tant mieux que tu le juges ainsi, car il sera ton neveu.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il est amoureux de Liliane.

— Où as-tu vu ça ?

— Dans ses yeux, et puis à son menton. Tu n'as jamais examiné le menton d'un jeune homme amoureux, papa? C'est très significatif.

— Tu perds la tête.

« Ça m'arrive quelquefois. En tout cas nous allons marier ce monsieur à ma cousine. »

Papa, qui ôtait sa cravate devant une glace, se retourna tout d'une pièce.

« Comment cet idée t'est-elle venue ?

— Tout seule; n'est-ce pas qu'elle a du bon !

— Oui, mais... et toi ?

— Comment, moi ? il ne peut pas nous épouser toutes les deux, voyons, papa.

Il aurait pu faire un très bon mari pour ma fille.

— C'est que, voilà, papa, je l'aimerai mieux comme cousin. Et puis, tu ne penses pas que les hommes désintéressés sont rares et que Liliane, toute jolie et charmante qu'elle est, n'a pas le sou ?

— J'espère que tu ne te sacrifies pas ! fit brusquement le colonel en me regardant au fond des yeux.

(A suivre)

WRIGLEY'S

"Après chaque repas"

La gomme WRIGLEY nettoie les petites crevasses entre les dents. Elle frictionne les gencives et aide à les tenir en bon état. Elle combat l'acidité de la bouche.

Cachetée dans une enveloppe hygiénique



La Saveur Dure

Lait de campagne frais



Employez-le pour toute recette qui demande du lait

Gratis—Livres de Recettes Ecrivez à The Borden Co. Limited, Montréal.

ST. O. 20-24

Utile au campement.— Explorateurs, surveillants, prospecteurs et chasseurs trouveront l'huile Eclectrique du Dr Thomas très utile dans leur campement. Quand les pieds et les jambes sont mouillés et froids, il est bon de les frotter largement avec l'huile et le résultat sera la prévention des douleurs dans les muscles et s'il faut guérir une coupure, une contusion ou une foulure, rien n'est meilleur comme remède ou lotion.

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES ou DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à: PLAPAO COMPANY, 2663 Stuart Building, St. Louis, Mo. E-U

Renommée nationale.—Il y a à peine un endroit dans le grand Dominion où l'huile Eclectrique du Dr Thomas n'a pas été essayée et éprouvée. C'est un des plus efficaces remèdes au monde pour la gorge douloureuse, les reins fatigués et les autres maux provenant d'inflammation. En frictions sur la peau, son pouvoir guérisseur est vite absorbé; on peut la prendre également comme médicament interne.



Le Foyer du Petit Jardinier

REPONSES DES CORRESPONDANTS

LIERRE TRANSPLANTE. — Je manque vos billets. Les occupations auraient-elles fait oublier une grande amie? — *Opales*.
MAGALI. — J'ai lu avec plaisir vos gentilles petites pièces. N'est-ce pas qu'il fait bon rêver par ces belles nuits chaudes pailletées de diamants? — *Opales*.

LA DAME AUX CAMELIAS. — Les amitiés ne manquent pas, mais je viens ajouter la mienne; acceptez-la comme étant une toute petite fleur modeste, à l'instar de la violette — aux tiges alourdies de parfums. — *Opales*.

CHRISTO-CHRISTY. — Espérons que les violettes vous apportent aussi mon gracieux bonheur, et si elles faillissent à leur tâche, recevez ici mes plus heureuses félicitations pour *Sherry Canavan*; cette légende me rappelle un souvenir très agréable; mais je vous laisse la parole. — *Opales*.
JOYEUX TROUBADOUR. — J'adore les troubadours, mais vous, vous êtes bien mystérieux. A vous lire? — *Opales*.

MIETTE GRISE. — Vous avez mis de la belle gaieté dans mon cœur. Ah! c'est très beaux de beaux bouquets de succès, chère âme, mais comme il faut se mettre le cœur en pièces, et combien vite vient le noir souci de la gloire. En effet, j'ai connu ces bouquets de succès, mais il y avait des larmes, parfois, dans chacun d'eux. A bientôt? — *Opales*.

FROU-FROU. — Vous êtes bien aimable de vous exprimer ainsi; sachez-vous bien que j'aurais un immense plaisir à rencontrer dans un face à face charmant, tous les bons amis et les bonnes amies qui me disent des choses qui ne peuvent que me flatter beaucoup. Je travaille encore, et cette fois aussi, je crois ne pas vous désappointer. — *Opales*.

PETIT LUTIN. — Contrairement aux autres petits lutins, vous êtes très désirable, et vous écrivez de jolies, jolies choses. A vous lire de nouveau? — *Opales*.

PETITE JARDINIÈRE. — Soyez assurée de mon souvenir, et de mon désir de vous être agréable par quelques chansons par radio. Un petit mot? — *Opales*.

GAMINE. — Lisez-vous ici combien d'amitié je vous réserve? — *Magali*.
ROUGE-GORGE. — Dans mon jardin, il manque un oiseau, voudriez-vous être celui-ci? — *Magali*.

BRISE DU ST-LAURENT. — Je m'incline devant vous, ô brise de mon fleuve. — *Magali*.
PERLERETTE. — A la spirituelle et très gentille Perlerette, je souris. — *Magali*.

ANEMONE. — J'ai reçu... merci et si vous reveniez!... — *Magali*.
FLEURETTE. — Je cueille la fleurette au délicieux parfum. — *Magali*.

CHRISTO-CHRISTY. — Une fleur de Provence pour votre boutonnière, monsieur. — *Magali*.
REINE FÉE. — Revenez-moi, douce Reine Fée! je vous attends. — *Magali*.

LA DAME AUX CAMELIAS. — Quelle joie de vous connaître, Madame. Merci! pour ce que vous savez... — *Magali*.

CASSANDRE. — O Cassandre, amie de Lise et la mienne, si vous voulez encore me faire plaisir, adressez-moi de jolis mots comme votre plume sait si bien le secret. — *Magali*.

SANS ESPOIR. — Toute ma sympathie vous accompagne! en ma qualité d'infirmière; puis-je quelque chose pour vous... guérir? — *Magali*.
PASSANTE. — Passante est-elle passée? — *Magali*.

ONDINE REVEUSE. — Et moi, j'aime, à l'heure grise, laisser se perdre ma pensée dans l'onde capricieuse, pendant que, là-haut, s'allument, un à un, les mille flambeaux célestes. — *Voie Lactée*.

LA DAME AUX CAMELIAS. — Merci de m'être revenue, et de m'avoir si gracieusement invitée à causer. En cette nuit calme et tiède, je pense à vous qui, avec une tendre sollicitude, veillez sur le sommeil de vos deux mignons. Ma jeune amitié vous sourit. — *Voie Lactée*.

DIAMANT NOIR. — Coïncidence; dans un autre courrier, votre pseudo avait d'abord été le mien. Mon très cordial accueil, de ce fait, s'explique facilement. — *Voie Lactée*.

GAI PRINTEMPS. — La porte de mon jardin vous est grande ouverte! Le printemps et la gaieté c'est une moisson de fleurs et une envolée de joyeux papillons. Ils sont les très bienvenus! — *Jardin Abandonné*.

MAGALI. — O Magali! ma bien-aimée! Comment pourrais-je refuser un don si charmant, et offert si gentiment! Venez voir bientôt comme vos fleurs d'amitiés embaument mon jardin, car je vais en prendre si grand soin qu'elles ne se faneront pas de sitôt! — *Jardin Abandonné*.

BIENVENUE A Germain L. — Jeanne Pleure. Muffier Blanc — Orchidée — Pêlerine d'amitié. Petit Serin — Reine — Marguerite — Rose des champs — Vieille Sultane — Violette. — *La Dame aux Camélias*.

ROD. — Je regrette sincèrement que ce billet à mon adresse fut égaré, alors écrivez-moi de nouveau et longuement afin que je récompense mieux ce qu'est votre amitié pour moi. — *La Dame aux camélias*.

MAGALI. — Lise, c'est peut-être vous. J'ai tout reçu et je vous écris aujourd'hui même. Avec mille tendresses. — *La dame aux camélias*.

MIETTE GRISE. — Toute gamine, je chantais: *L'amour est menteur, garde ton cœur*, etc. J'ai grandi avec cette romance et les paroles se sont ancrées en moi-même. Mon pauvre Pierrot vainqueur! à quelle humilité défaita vous l'exposez, quand vous l'envoyez vers moi, petite Miette. Mes yeux sont bruns dorés mais peut-être sous la lumière vous ont-ils paru noirs, gentille sœurlette. Dites, qui êtes-vous, ma chérie? Je me sens attirée vers vous et déjà je vous aime gros. — *Mony*.

AIMER, C'EST SOUFFRIR. — Je comprends votre douleur, chère petite inconnue, je n'ai qu'à la comparer à la mienne si je venais à perdre mes parents que j'adore. La révolte gronderait en mon cœur contre cette terrible épreuve, puis lentement je courberai la tête sous la Main Divine qui m'envoie ce chagrin. Votre maman n'est que disparue, un jour, vous la retrouverez au Ciel, et il faut qu'elle soit fière du courage de sa petite fille. Mêlez son nom à toutes vos prières, associez-la à vos actes, dans vos bonheurs ou vos ennuis, vous finirez par vous habituer à sa présence invisible et votre grand chagrin perdra de son amertume. Je vous couvre de baisers caressants, mienne aimée, pour vous empêcher de sentir la froide réalité qui fige le sourire sur vos lèvres roses. Revenez-moi vite, ma chérie. — *Mony*.

L'INCONNU. — Constant souvenir à mon frère inconnu. — *Mony*.
PETIT LUTIN. — Un sourire de vous, joli Lutin, suffit pour que je vous envoie mille et mille mots d'amitié fervente. J'accepte un sourire si vous m'offrez le retour. Vous acceptez, sœurlette? — *Mony*.

VIVA. — Je te reviens après un silence tout rempli de toi. Qu'importe la brièveté de mes visites, ma Viva, si je pense toujours à ma chérie avec la même fidélité. Les aventures ne manquent pas dans nos promenades, te souviens-tu de ta frayeur bien maternelle... et de mon sang-froid? J'entends encore résonner à mon oreille, ton rire joyeux auquel je m'unissais si gaiement, Caresses sur caresses de ta... — *Mony*.

LILAS BLANC. — Sur mon secrétaire, une branche de lilas baigne dans un vase, doucement pour ne pas les flétrir. Je baise ces fleurs en pensant à vous, mon beau Lilas que j'aime tendrement. — *Mony*.

A TOUS. — Je ne peux me rappeler qui, de chacun de vous, m'écrivait un billet, ma correspondance étant en retard de plusieurs semaines, cependant je dis à tous dans un sourire: "Revenez-moi, ne m'oubliez pas." Je déserte quelquefois le Foyer mais mon cœur y demeure toujours! Des raisons graves m'empêchent de faire chaque semaine la causette tant désirée, mais je vous lis avec plaisir et intérêt, donc à vous tous qui m'avez donné votre amitié, n'oubliez pas sœurlette... — *Teint de Nacre*.

YANE. — Je vous aime toujours, ma grande chérie, et pense souvent à vous. Les vœux que vous formez pour moi se réalisent petit à petit, et plus largement je sais sourire. — *Teint de N.*

ROSE ROUGE. — J'ai lu votre billet et vous aime toujours, sœurlette! — *Teint de Nacre*.
CHRISTO-CHRISTY. — Vos souhaits se réaliseront-ils?... je le crois. — *Teint de Nacre*.

ROD. — Vos jolis mots m'ont fait plaisir. Revenez. — *Teint de Nacre*.
PETIT BERGER. — Ami de toujours, je presse fortement votre main. — *Teint de Nacre*.

MONY. — Ma grande amie, vous êtes toujours mienne aimée. — *Teint de Nacre*.
CHOO-CHOO. — Je pense souvent à vous. — *Teint de Nacre*.

MATUTINA. — Vous ne reviendrez plus... dites? — *Teint de Nacre*.
BRISE DU SAINT-LAURENT. — Je me souviens joyeusement de vous. — *Teint de Nacre*.

VIVA. — Je pense encore à votre joli sourire qui me plaît. — *Teint de Nacre*.

COEUR DE VELOURS. — Quelle douceur d'y trouver un cœur si doux... si velouté que le vôtre! Vous y trouverez toujours une chaude place, amie, et il me fera plaisir de vous conserver dans mes pauvres pétales d'amour. Que ma tendresse fasse plus doux et plus grand votre bonheur car j'ai lu quelque part que vous étiez parfaitement heureuse. Puissez-vous l'être toujours! J'aime beaucoup votre sourire, sœurlette. Baisers en retour. — *Rose Rouge*.

YANE. — Je vois que vous n'aimez pas les... roses rouges, amie, mais vous êtes assez charmante pour ne pas me le dire. Je ne viens pas vous disputer, mais simplement vous faire les gros yeux, en passant. Et vous savez, cela fait mal quelquefois et peut-être que... craintive, vous me viendrez cette fois, sinon, gare à ma petite Yane chérie. Si je vous aime, je ne puis vous le dire, mais de vous lire serait pour moi un grand plaisir. — *Rose Rouge*.

SUZY. — Si vous venez près de moi, petite amie, je vous envelopperai de rêves puisque vous aimez rêver. Je vous caresserai de délicieuses chimères, et tout en vous berçant de grands espoirs, je laisserai tomber dans vos cheveux, une... — *Rose Rouge*.

(Suite à la page 38)



"Avoir des souliers cirés c'est être bien chaussé"

Toutes les femmes peuvent, de nos jours, garder leurs souliers "chic". Les Crèmes pour chaussures "2 dans 1" sont absolument ce qui convient à toutes les jolies couleurs à la mode — c'est un vernis supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'ici.

Pour tous les cuirs de chevreau, demandez Crème pour chaussures (Shoe Cream) "2 dans 1" — pour suède et cuirs polis demandez Bâton de Suède (Suede Stick) "2 dans 1". Toutes les couleurs à la mode. Envoyez 10c pour notre intéressante brochure, "Empreintes de l'Histoire" — contenant des conseils sur le soin des chaussures. Ecrivez à —

F. F. DALLEY CO. of Canada, Limited 52 James St. S. Hamilton, Ont.

CIRAGES A CHAUSURES



Pour sauvegarder l'enfant des dommages causés par les vers, employez Miller's Worm Powders le remède par excellence pour les enfants. Ces poudres nettoient l'organisme entièrement des vers, régulariseront et stimuleront les organes affectés par les vers et encourageront le travail de santé des organes d'gestifs. Comme vermifuge on peut compter sur son efficacité.



Les vers se nourrissent de la vitalité des enfants et mettent leur vie en danger. Un simple et efficace remède est le Mother Graves' Worm Exterminator.

Dr HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X

Accouchements, Maladies de Femmes et des Enfants.

450 RUE ST-HUBERT

Tel. Est 2177 - - - Monr.

Il n'y a aucun ingrédient de poison dans le Holloway's Corn Remover et on peut l'employer sans danger et sans risque.

Nouvelles Créations Parisiennes



Petite robe de popléca vert "absinthe" simulant boléro sur le devant. Col et parements de tussor blanc brodé de tresse brune.

Très pratique cette robe-manteau en kashadrap "noisette", fermée sur le côté par des pattes liserées beige et blanc, avec boutons cernés de rouge "laque".

Manteau droit en kasha "vert de gris". La petite robe de dessous est faite du même tissu, se découpant sur kasha blanc.

Robe en crêpe-poplaga rouge "fuchsia", ouverte sur un gilet de linon bis et vieille dentelle.

L'ELEGANCE FEMININE



Robe en crêpe de Chine blanc imprimé de fleurs des champs, drapée et nouée dans le dos, ornée d'une frange des tons de l'impression. Double col d'organdi blanc, liseré de bleu vif.

Petite robe de lingerie, en crêpe de Chine "corail" boutonnée de nacre et coupée de jours; les côtés sont plissés sous des petites poches brodées d'argent.

Taches de liqueurs. — On commence par rafraîchir la tache avec la même liqueur qui l'a produite; on l'imbibe immédiatement avec de l'eau pure, et on frotte légèrement. Si elle résiste, et si la couleur le permet, on la lave avec de l'alcool ou de l'eau acidulée par de l'acide hydrochlorique ou nitrique. Sur les tissus blancs les taches de liqueurs disparaissent entièrement en les lavant d'abord avec de l'eau de savon et les soumettant ensuite à l'action de l'acide sulfureux.

* * *

Tache de boue. — La boue ordinaire s'en va facilement à l'aide d'un lavage à l'eau pure. Quand ce moyen ne suffit pas, un jaune d'oeuf appliqué sur la tache la fait disparaître entièrement. La boue des grandes villes, qui est un composé de débris végétaux et de limailles de fer, est beaucoup plus tenace. Un savonnage soigné enlève d'abord les matières végétales; il ne reste plus ensuite que le fer à l'état d'oxyde noir, que l'on attaque avec de la crème de tartre, comme on le fait pour les taches de rouille.

Comprimés Satural

Dyspeptiques!!

Vous n'êtes pas plus jeunes que votre Estomac, mais vous pouvez rajeunir votre Estomac par l'emploi des

Comprimés Satural

¶ Rajeunir son estomac, c'est se rajeunir soi-même, parce que rien ne fait vieillir comme la dyspepsie, à cause de l'empoisonnement lent qu'elle produit et de l'insuffisante nutrition dont elle est cause. La dyspepsie agit aussi sur le système nerveux et sur le moral; les dyspeptiques sont gens taciturnes, moroses, pessimistes.

¶ Ne continuez pas à vieillir doublement en digérant mal. Recourez aux Comprimés Satural qui tonifieront votre estomac, le rajeuniront et vous rajeuniront en même temps. La santé de l'estomac, c'est la santé de l'individu, la condition de son bien-être et de son succès. Un Comprimé Satural après les repas fera de vous un optimiste, rayonnant de bonne humeur, débordant d'énergie et d'ambition.

Les Comprimés Satural

sont en vente chez tous les pharmaciens à 50cts la boîte de 50 comprimés. Si votre pharmacien ne les a pas en magasin, envoyez-nous 10cts et nous vous enverrons 10 comprimés, poste payée. Les Comprimés Satural vous assurent "UN BON REPAS POUR UN SOU".

PHARMACIE LACHANCE

Dépositaire
454, rue Ste-Catherine Est
Montréal



Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le TRAITEMENT DENISE ROY développe et raffermi rapidement la poitrine. D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY, DE 30 JOURS AU COMPLET, \$1.00

MME DENISE ROY, 313, RUE AMHERST, MONTREAL
Boîte Postale 2740 Dépt I Tél.: Est 9252 J

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.



Toute correspondance strictement confidentielle.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

**Vous conviendrez que
le CAFÉ
SEAL BRAND
de
Chase & Sanborn
est plus délicieux
que tout autre**



La gélatine par excellence

Ecrivez pour recevoir notre nouveau livre de cuisine absolument gratuit.

Nouvelles façons d'utiliser votre gélatine favorite.

En vente au Canada depuis 1845—La meilleure pour salades—gelées et desserts exquis.

THE COX GELATINE CO. LIMITED
Casier 75, Montréal.

COX'S
Instant Powdered
GELATINE

Beaucoup d'usages

SNAP
LE GRAND
Nettoyeur de Mains

Achetez-le aujourd'hui



**Un Bébé Qui Dort
bien est toujours
Gai et Vigoureux**



Le réveil est un avertisseur qui apprend à la mère si l'enfant se porte bien et l'avertit s'il souffre.

S'il dort mal, s'il est irritable et nerveux, s'il se plaint et crie, c'est signe qu'il digère mal, qu'il a des coliques, des fermentations, qu'il est enrhumé ou que sa dentition est pénible.

LE SIROP D'ANIS GAUVIN

facilite la digestion, soulage les fermentations et les coliques, aide le travail de la dentition et assure un sommeil naturel et réparateur.

Employé avec succès par les mères canadiennes depuis au-delà d'un quart de siècle.

En vente partout: 25c la bouteille.

J. A. E. GAUVIN, Pharmacien-Chimiste, MONTREAL

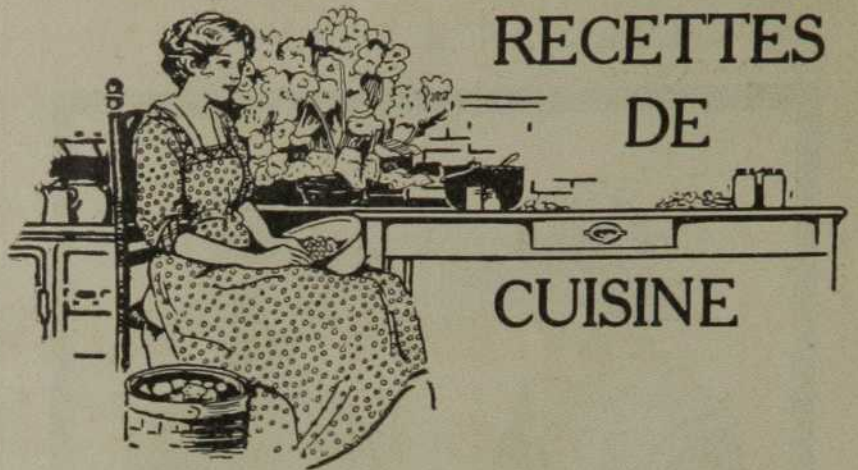
SIROP D'ANIS GAUVIN
Pour les Enfants

LISEZ

Dans *La Revue Populaire* de juillet

Un roman complet: **PRINCESSE**, Par Ludovic HALEVY
Suite du roman: **CŒURS ENNEMIS**, Par DELLY

En vente partout: 15 SOUS LE NUMERO



RECETTES DE CUISINE

LEGUMES

Quelques recettes de bonne cuisine canadienne et française

Aubergines sur le gril. — Coupez-les en deux et en long. Saupoudrez-les de sel et de poivre, arrosez l'huile, laissez-les mariner une demi-heure, faites griller et arrosez avec la marinade.

Aubergines farcies. — Fendez-les, retirez, en creusant, moitié de la chair que vous écraserez et hacherez avec une cuiller de bois en y mêlant beurre, champignons, échalotes, lard, persil, sel et poivre; emplissez-en les aubergines que vous aurez saupoudrées de sel et égouttez, panez, faites cuire sur une tourtière feu dessus et feu dessous.

Aubergines au gratin. — Coupez-en deux, mettez-les dans la tourtière avec même assaisonnement et sans lard, faites cuire comme ci-dessus.

Aubergines à la provençale. — Ajoutez aux assaisonnements ci-dessus de l'ail et de l'huile.

Asperges. — Il y a plusieurs variétés d'asperges dont les principales sont: 1o l'asperge verte des environs de Paris, 2o l'asperge blanche dite aussi asperge de Gand ou de Hollande, à la tête violette, 3o asperge d'Ulm ou asperge violette plus grosse et un peu plus violette que celle de Gand. — L'asperge blanche, d'une saveur plus douce, est la plus hâtive; l'asperge violette est la plus aromatisée et devient la plus grosse; l'asperge verte, la moins grosse de ces trois espèces, se mange presque tout entière et elle est d'un goût parfait. Rien n'est plus apprécié qu'un entremets composé des asperges les plus grosses, cuites à point et accompagnées d'une sauce au beurre bien étoffée. On les sert avec la main ou avec des pinces d'argent.

Asperges à l'huile. — Laissez égoutter et refroidir des asperges qui ont été cuites à l'eau bouillante. Dressez-les sur un plat et envoyez avec un huilier ou une sauce à part qui se fait avec deux ou trois jaunes d'oeufs durs pilés et passés, auxquels on mélange la même quantité de jaunes d'oeufs crus, une cuillerée de moutarde, de l'huile d'oli-

ves, en tournant peu à peu, sel, poivre et deux ou trois cuillerées de vinaigre suivant la quantité de sauce à servir.

Asperges à la hollandaise. — Rôtissez et faites cuire les asperges à l'eau bouillante et salée. Après les avoir égouttées sur un linge, servez-les sur un plat dressées en pyramide et accompagnées d'une sauce hollandaise. Pour que les pointes d'asperges se conservent entières on peut mettre les bottillons debout les têtes légèrement sorties de l'eau. Cette partie de l'asperge étant plus tendre, l'eau qui les recouvre en bouillant suffira à les cuire à point.

Asperges à la sauce blanche. — Nettoyez et faites cuire des asperges. Vous avez préparé d'autre part une sauce blanche; mettez les asperges en botte sur un plat; servez à part la sauce dans une saucière.

Asperges au gras. — Faites cuire à très grande eau bouillante et très salée pour qu'elles soient vertes. Après dix ou quinze minutes de cuisson on prépare une sauce avec de l'extrait de viande délayé avec de l'eau de la cuisson des asperges auquel on ajoute un morceau de beurre, d'usel, du poivre et un peu de fécule pour lier la sauce. C'est la meilleure manière de préparer les asperges.

Cardons à la moelle. — Après avoir fait cuire les cardons comme pour les servir au velouté, mettez-les sur un plat que vous garnirez de croûtons frits au beurre dans lesquels vous aurez légèrement creusé pour y déposer de petits morceaux de moelle de boeuf blanchie préalablement. Saucez le tout d'un peu de glace de viande et servez.

Cardons à la bourgeoise. — Faites blanchir les cardons et enlevez des bords tout ce qui n'est pas blanc et tendre. Lorsqu'ils sont cuits, égouttez-les et parez-les encore. Faites un roux blanc, mouillez-le avec du bouillon, assaisonnez et mettez-y les cardons en faisant attention qu'ils trempent tous. Quand ils sont cuits dressez-les et servez avec leur cuisson. Si elle se trouve trop longue, faites réduire vivement. Cette sauce se relie par un jus de citron.



Après 4 ans d'opération de la Loi des Liqueurs

*la Province de Québec fait de réels progrès
vers la tempérance*

La Commission des Liqueurs a été créée en 1921:

- Pour assurer la distribution des spiritueux avec modération;
- Pour garantir aux consommateurs des produits de qualité à des prix raisonnables;
- Pour combattre l'alcoolisme et diminuer la criminalité;
- Pour faire disparaître des abus et donner à la vente des liqueurs un caractère d'honorabilité.

La Commission, malgré les difficultés auxquelles elle a été en butte, a justifié sa création. Les faits suivants l'établissent:

Les magasins de liqueurs n'ont été placés que dans les municipalités où le désir en a été manifesté par la volonté populaire et l'autorité constituée.

Les intermédiaires ont été supprimés. Les produits, achetés des maisons les mieux réputées du monde entier, ont été analysés scientifiquement par des experts d'une probité incontestable, avant leur expédition aux points d'achats, et, sur réception, dans les laboratoires de la Commission.

Des statistiques irréfutables démontrent que la consommation des liqueurs fortes a diminué pendant que celle des vins légers augmentait et que le nombre des condamnations pour ivresse a baissé graduellement devant les tribunaux, depuis les débuts de la Commission.

La Loi des Liqueurs de Québec, dont l'application et les résultats ont été surveillés attentivement par tous les gouvernements du Canada confrontés avec le grand problème des boissons enivrantes, a servi de base à la création de lois semblables dans presque la moitié des provinces du Dominion.

***D**ES témoignages éclatants sont venus de toutes parts, attestant le succès moral de cette grande expérience sociale dans la province. Jamais loi de tempérance n'a été observée aussi fidèlement et avec plus de respect. Le mérite de ce succès revient au peuple qui a loyalement appuyé cette législation et en a accepté toutes les restrictions.*

AMIS SOURDS

Le croiriez-vous ?



Avez-vous vu, il y a quelque temps, une annonce dans ce magazine où il était question d'une Consultation GRATUITE sur la surdité, donnée par un spécialiste des oreilles? Vous le croiriez si vous voulez, les demandes ont tout de suite afflué. Elles ne venaient pas seulement des lecteurs de ce magazine, mais de tous les journaux dans lesquels a paru notre offre. De toutes les parties du Canada et des Etats-Unis, la plupart des personnes qui ont reçu notre consultation et l'ont suivie, sont aujourd'hui délivrées de leur surdité; d'autres, nombreux aussi, sont en pleine voie de guérison.

Un patient écrit: "Grâce à vous, j'entends maintenant aussi bien que quand j'étais garçon." Un autre: "Toutes mes douleurs sont disparues ainsi que les bourdonnements que j'avais dans la tête et j'entends mieux que jamais." Et les lettres se suivent ainsi, racontant les bienfaits apportés par notre proposition.

Voici VOTRE chance! Le spécialiste de la surdité Sproule (Diplômé en Médecine et Chirurgie de l'Université de Dublin, ancien chirurgien du Service de la Poste Royale Anglaise), 409, Cornhill Building, Boston, Mass., qui offre déjà une Brochure et une Consultation sur la Surdité GRATUITE, dans ce même magazine, propose maintenant aux lecteurs du Samedi, une

CONSULTATION GRATUITE

Vous aussi pouvez avoir cette Brochure sur la Surdité GRATUITEMENT, simplement en la demandant. Tout ce que vous avez à faire, c'est de prendre une carte postale ou un simple bout de papier et d'y écrire à la plume ou même au crayon: "Consultation et Brochure sur la Surdité — Demandées", d'adresser la carte ou l'enveloppe et de mettre cela à la poste.

Consultez à vos voisins de tirer avantage de cette généreuse proposition. Renseignez-vous vous-même d'abord sur cette Méthode de Traitement. Des tas de gens de votre entourage, sans que vous vous en doutiez, ont peut-être déjà écrit. Ils sont en train de recouvrer l'ouïe. Pourquoi ne pas faire comme eux?

Donc, n'attendez pas, n'hésitez plus, demandez par écrit une CONSULTATION GRATUITE et la BROCHURE, si vous la désirez.

Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera pas un sou. Ceux qui ont profité de cette offre nous sont maintenant reconnaissants du bien qu'elle leur a fait. Vous ne regretterez pas de vous être initié à ce Traitement à domicile. Ecrivez en français ou en anglais.

LE SPECIALISTE DE LA SURDITE SPROULE
409, Cornhill Building, Boston, Mass.

FUMEZ

LE CIGARE

"1924"

En vente partout: 5 cents

Tél.: CLairval 1160

L'asthme apporte la misère.—Mais le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg remplace cette misère par un soulagement bienvenu. Respiré comme fumée ou vapeur il atteint les points les plus éloignés des bronches et les adoucit. L'étranglement passe et la respiration facile revient. Si vous saviez, aussi bien que des milliers de ceux qui l'ont employé et en sont reconnaissants, combien ce remède peut vous soulager, il y en aurait un paquet dans votre maison ce soir. Essayez-le.

FUMEZ

LE CIGARE

"CARENITA"

En vente partout: 10 cents

Tél.: CLairval 1160



JE SEME DU BONHEUR

Le Foyer du Petit Jardinier

REPONSES DE PETIT JARDINIER

OPALES. — Votre petit poème: *A la nuit*, me plaît énormément; c'est un de vos chef-d'oeuvres et celui que je préfère à tous, depuis qu'il fait nuit dans mon âme...

Chantez encore, ma jolie poétesse, voulez-vous? chantez toujours! afin que, du son de votre lyre élégiaque, il naisse des fleurs qui orneront les cimetières que nous portons tous deux dans nos âmes.

CREDO. — Vous revenez d'une nouvelle envolée, petite hirondelle? C'est la raison, sans doute, de votre long mutisme. Je croyais... mais avouez que vous méritez un peu les reproches de mon dernier billet, à cause de ce doute que vous émettez sur ma sollicitude à votre égard. Pourtant je ne doute pas de vous, moi. Je sais que vous êtes charmante et que vous pourriez très bien déridier mon front soucieux, alors pourquoi dire que "je succomberais à la tâche"? Qu'en savez-vous? Si terrible soyez-vous, je ne vous crains pas du tout; et, si la fantaisie vous prenait d'éprouver mon inflexibilité devant les caprices de certains lutins roses, vous verriez que je ne suis pas un brave grand-père, esclave d'une "frêle fillette" comme vous. Tout en sachant goûter mes plus charmantes amies, autant qu'un grand-papa, je sais me faire obéir, par la persuasion; et comme je m'entoure de grandes intelligences, je n'éprouve aucune difficulté à convaincre mon entourage dont vous faites partie, il va sans dire. Aussi, ce que vous avez formé dans votre "cervelle d'oiseau", n'aura pas de suite, car vous n'ajouterez pas plus à ma peine présente, j'en ai plus qu'il m'en faut, ma bonne amie; et puis, il me faudrait dire adieu à cette "douceur" que j'éprouverais de sentir "votre main légère sur mon front fiévreux"; oui, forcer ma retraite, c'est se heurter à ma volonté. Je sais que vous n'êtes pas habituée à cette résistance, mais quand ce ne serait que pour l'attrait de cette nouveauté, vous m'obéirez, gentille hirondelle, afin que je conserve toute votre tendresse dont j'ai grandement besoin. Vous m'estimez bien un peu, n'est-ce pas, petite amie? prouvez-le-moi en cette occasion, et pour vous récompenser, je dépouillerai peut-être ma sauvagerie, afin de plaire à l'enfant terrible que vous êtes. En demandant franchement, sans détour, on obtient plus de moi. Et, souvenez-vous, je sais être un brave grand-papa qui gâte les "frêles fillettes" comme vous. — P. S. Je vous remercie bien tendrement de votre douce pensée. Je sais; je n'ai jamais douté de votre bonté. Il me serait doux d'être votre hôte dans ce beau domaine que vous devez chérir encore plus. Non, amie, votre amitié ne se heurtera pas à ma "fierté ombrageuse" car je ne suis pas fier, oh! si vous saviez! Mais quand donc me connaîtrez-vous mieux, amie? Je vous parlerai de toi Rochesuses et de mes Laurentides dans un prochain billet.

LILY. — Merci, ma sympathique amie, de vos paroles douces et consolantes. Loin de moi, la pensée de vous juger indiscret, votre tendresse m'a été douce, bien douce. Encore une fois, merci.

MENDIANTE. — Pourquoi vouloir paraître plus méchante à mes yeux? c'est en vain, jamais vous ne parviendrez à me faire croire que vous avez perdu vos nobles sentiments de jadis. Lorsqu'il s'agit d'un orage pour se souvenir qu'il existe quelque part une vie moins mouvementée, mais plus belle que la vôtre, croyez-moi ma bonne amie, on n'est point méchante. En effet, il existe un bonheur plus grand en dehors de la danse: la vie calme d'autrefois, l'esprit du foyer sont les moindres attributs de l'amour. Et vous comme d'autres, connaissez ces joies, le jour où vous comprendrez mieux la voix de votre âme qui condamne votre conduite. Bah! "j'étais folle de pleurer", dites-vous? Pauvre, pauvre amie... Malgré votre immense chagrin, je vous plains encore plus aujourd'hui de ne plus pleurer, car les larmes font naître en nous de nobles sentiments tout en nous faisant connaître le prix du bonheur.

DESOLEE. — Ne vous désolerez pas pour cette chose, en somme, très inoffensive. Attendez, peut-être serez-vous témoin de l'inconstance assez fréquente chez certaines amitiés, alors vous agirez en conséquence. Je sais trop, hélas! le prix de l'inconstance pour ne pas vous plaindre. Votre nature expansive et très sensible voudrait voir dans toute âme, la même constance. Détrompez-vous, mademoiselle. La fidélité va trop souvent de pair avec l'intérêt. Marchandant sur le prix de revient et ne donnant que pour recevoir. Je ne veux pas dire que vous avez affaire à cette classe de gens, mais veillez, car vous avez le droit d'exiger autant de fidélité de sa part que vous lui en donnez sans pour cela entrer dans la catégorie des gens qui ne donnent que pour recevoir, mais bien suivant une loi de justice. Au plaisir de vous relire encore.

AME BRETONNE. — La porte du Foyer sera toujours ouverte à l'âme bretonne qui vient de l'antique Armorique, fraterniser avec les petits-fils de ses pères. — P. S. Ceux qui prétendent que les ignorants n'ont pas d'âme font preuve de la petitesse de la leur.

MONY. — Ma petite rivière parle à mon âme...

Cette coquette rivière prend sa source dans un lac situé sur une haute montagne; et, pour venir jusqu'à mon domaine laurentien, il lui faut descendre, degré par degré, plusieurs montagnes, avant de fuir dans la plaine, pour aller se jeter dans une autre rivière qui, à son tour tombe dans la rivière L'Assomption, tributaire de notre majestueux fleuve.

Elle parle ma petite rivière.

Sa voix se fait triste ou joyeuse, timide ou sonore, suivant l'état de son âme.

Lorsqu'il pleut, les petites cascadelles roulent des sanglots sur les rochers qui ruisellent, et les arbres pleurent dans les eaux de ma triste petite rivière...

Elle chante ma joyeuse rivière.

Quand du soleil les rayons d'or viennent à travers les arbres, illuminer les petits cailloux blancs et mettre en gaité les vieilles roches toutes ridées et verdies par la mousse, oh! alors, si vous l'entendez chanter! sa voix a des accents d'une jeune épouse, et son hymne joyeux monte vers le ciel en fine poussière d'eau, et si diaphane qu'un papillon pourrait traverser sans se mouiller les ailes.

Elle est frileuse ma petite rivière.

Quand le soir apporte le calme, revêtu de fraîcheur, ma petite rivière a un long frisson et semble vouloir se cacher sous les roches et sous les arbres tombés.

Mais quand la lune vient mollement se poser sur la faite des grands sapins qui bordent ses rives, sa pâleur donne du courage à ma petite rivière qui reprend son immobilité somnolente en confondant ses eaux à l'argent des rayons de la lune opaline...

... Elle sommeille sans peur ma petite rivière.

JARDIN ABANDONNE. — Chaque jour apporte une note, un fait qui prouve l'identité de nos idées. Quel que j'aie employé le mot "illusion" pour définir mes aspirations en attendant le dénouement au drame de ma vie, je pense exactement comme vous, mon amie. Seulement, entre le bonheur d'ici-bas et l'autre, il y a une différence: l'un sera le complément de l'autre; c'est pourquoi, tout heureux que je sois ici-bas, ce ne sera toujours que l'illusion d'un bonheur en comparaison de celui que contiendra mes aspirations satisfaites quand je serai là-haut.

TEINT DE NACRE. — Il me fait plaisir de vous voir souriante et confiante dans l'avenir. A vous seule en revient tout le mérite, madame, car votre énergie a gagné ses épaulettes: joie et espérance. En effet, il y a longtemps que j'étais sans nouvelle de vous. Une fois n'est pas coutume, n'est-ce pas?

GHISLAINE. — Allons, ma bonne amie, ne vous mettez pas martel en tête pour des choses à venir. "Il n'aime pas les enfants", mais vous savez bien qu'il faut traduire cela par: il est fou d'amour pour ce petit paquet de chair rose. S'il n'ose y toucher, c'est de peur de le briser sous ses ardents baisers. Mais voyons, madame, vous savez bien que l'homme c'est un grand enfant, s'il n'ose montrer trop d'effusion, c'est qu'il a peur, oh! oui, en effet, de quoi a-t-il peur?... Je n'en sais rien, mais ce que je sais c'est que nous aimons autant que vous, femmes! Ah! tenez, Ghislaine, tu n'es qu'un enfant, toi aussi. Pourquoi cette peur? Allons, dormez tranquille, en songeant au "roi de Rome". Non, je n'aime pas ce nom.

ROSE-LIERRE. — Douce pensée. Oui, je vais mieux.

DEJA VIEILLE. — Je regrette infiniment de vous avoir donné l'occasion de douter de ma parole. En effet, j'ai dû, malgré moi, retarder d'une semaine votre billet, mais ce n'est pas ma faute, mon amie. J'avais proposé, mais les empêchements ont disposé, j'en suis peiné. Et vous n'avez pas perdu une aussi bonne occasion pour me le reprocher. J'accepte ce reproche. Je pourrais me disculper par des raisons irréfutables, je ne le ferai pas. Je regrette pareillement que votre jolie et intéressante carte me soit parvenue contre votre assentiment, peut-être? Vos belles montagnes et ce lac parsemé d'îlots pittoresques, sentant bon le sapin, le cèdre et le pin avaient un air de joie où il ferait bon vivre parmi toutes ces beautés grandioses. Mais, sans doute, ces lieux ne sont réservés qu'à ceux qui savent tenir parole. Allons, pauvre gueux de Jardinier, les cimes des monts verdoyants ne sont pas faits pour tes pas maladroits; prends ta bêche et cherche dans ton jardin, pioche et pioche encore, afin de retrouver ta parole que les circonstances ont l... par terre.

(Suite à la page 39)

SES NERFS SONT MIEUX

A grandement bénéficié du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Chatham, Ont.—"Je commençai à affaiblir après la naissance de mon deuxième bébé, et j'empirai jusqu'à ne plus pouvoir faire mon travail domestique, et l'état de mes nerfs était tel que j'avais peur de rester seule en tout temps. J'ai eu une servante un an, avant de pouvoir reprendre mon blanchissage. Une amie me parla du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et j'en pris quatre bouteilles. Mon bébé est né le 4 septembre, 1922, et je fais encore mon ouvrage et mon blanchissage. Cependant, je ne me sens pas toujours bien, vu les fatigues que mon bébé me donne. Mais je me sens très bien lorsque je puis me reposer. Je prends encore le Composé Végétal et continuerai jusqu'à parfait rétablissement. L'état de mes nerfs est meilleur et je reste seule, le jour ou la nuit, sans aucune crainte. Vous pouvez utiliser cette lettre comme témoignage et je répondrai aux lettres des femmes, s'informant du Composé Végétal."—Mme Charles Carson, 27 rue Forsythe, Chatham, Ont.



Mme Carson est prête à écrire à toute fille ou femme souffrante.



Lait Sain pour Bébés, Invalides et Vieillards

Lait riche. Extraits de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlick's" chaud au coucher provoque un sommeil reposant.



UNE BELLE TAILLE

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme est assurée Madame ou Mademoiselle par l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES

de Towfikh Haçis, de Tébéran, Perse

\$1.00 LA BOITE
6 boîtes pour \$5.00

La Société des Produits Persans

Agent: PHARMACIE MODELE DE GOYER
180-est, rue Ste-Catherine, Montréal.

N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remiser par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

LISEZ

Le Samedi

En vente partout: 10c

Foyer du Petit Jardinier

UN POEME

Affectueusement dédié à
ma chère petite Gamine.

Pour votre amitié si douce, si tendre, qui brille sur ma vie, et la fait claire et belle,

Je vous remercie!

Pour vos bons mots, que je recueille silencieusement, dans un coin reculé de mon coeur, pour les retrouver aussi parfumés aux heures de réminiscences...

Je vous remercie!

Pour votre souvenir, qui incessamment m'accompagne, quand, rêveuse solitaire, je vais sur la brume, respirer quelques parfums anciens susceptibles de ramener en mon âme, de jolies envolées...

Je vous remercie!

Pour votre pensée miennne qui m'entoure si exquisément, aux heures même de solitude, et éloigné de ma pensée, une mélancolie trop douce,

Je vous remercie!

Pour l'émoi délicieux que je ressentirai, quand grisée au parfum des souvenirs, je pencherai, mon sourire d'ateule, vers de blancs feuilletés, les vôtres, ô ma mie...

Je vous remercie!

Enfin! Pour votre sourire... Pour la joie profonde, que j'éprouve, à vous donner dans toute la plénitude de ce mot, le doux nom d'amie,

Je vous remercie!

Pour tout ce qui vient de vous... Pour le jour béni, où sur le carnet de mes joies, votre nom si doucement s'est inscrit, votre nom si beau, si grand, qu'à le prononcer, je sens une joie infinie m'envahir toute...

Je vous remercie!

MAGALI

NOTRE VIEILLE MAISON

Je reviens d'un doux pèlerinage, et mon coeur, quoique charmé, est resté triste depuis. Ce matin, profitant du gai soleil, j'ai obtenue la permission d'aller seule visiter notre vieille maison, où toute la lignée des G... a passé. Elle n'est vide que depuis dix ans, attendant le temps pour tomber, car on ne peut la démolir. Ce serait presque un crime, puisque pour nous c'est une relique.

Tout le long du trajet se fit bien, beau temps, bonne machine, belle humeur, me plaisant à aveugler de ma poussière les voitures qui me suivaient, mais à la vue de notre vieux domaine, mon coeur fut saisi. Il y a dix ans, cette vieille maison je la regardais avec indifférence, et aujourd'hui, négligée, ni belle ni laide, je la trouve grave et imposante. A plusieurs endroits le mortier est tombé, faisant des jours qui permettent aux oiseaux de venir gazouiller et se reposer à l'aise. L'architecture de la porte principale est encore massive malgré les peintures pâlies par le temps. Quelque peu impressionnée, je pousse la porte, les gonds font entendre un bruit sourd que je prends pour une bienvenue. En entrant, j'aperçois un grand vivoir qui servait aussi de salle à dîner. Au fond, il y a un énorme foyer noirci, semblant triste. Il pense peut-être au temps où il brillait gaiement, réchauffant les vieux et les jeunes; il a dû faire ronronner des générations de chats, et nos bons vieux chiens aimaient bien venir, les yeux mi-clos, réchauffer leur nez froid.

Quelle belle vision tu m'as donné, toi, qui le soir approchait toute la famille à toi, les inspirant de beaux rêves! tu ne pensais pas à l'abandon, à la solitude d'aujourd'hui, ne vivant que de souvenir. Les quatre coins de la salle sont baissés comme si les murs étaient devenus trop lourds. Il est si vieux, ce pauvre plancher, qu'on peut bien lui pardonner sa faiblesse.

Je passai à la cuisine. Un autre foyer me fit penser aux bonnes confitures que grand-mère nous faisait manger. Lorsque nous allions nous promener, étalait de bonnes choses encore. Tout respirait encore la propreté, des lilas séchés étaient encore sur la fenêtre. Sur le bord de la porte, il y avait des noms avec des marques qui attestaient la grandeur de chacun. Je voyais des jeunes bambins se mesurant avec leur aîné. N'est-ce pas un des plus beaux décors de vie que l'on puisse imaginer! Après avoir bien regardé les chambres, la curiosité me poussa à monter au grenier. C'est là que mon coeur s'est le plus troublé. Il était gris de poussière. On avait oublié deux choses: un portrait d'une jeune femme que je n'ai pas connu et qui devait être fort belle dans son temps. Elle semblait porter son regard sur un vieux berceau, si vieux que je ne lui donne pas d'âge, ses berces usées et amincies semblaient encore endormir un frais poupon. Et les pomeaux reluisants attestaient que les mains de plusieurs mères s'y étaient appuyé bien des fois pour veiller à ses côtés. Trois papillons blancs volaient au-dessus, je pensai à l'âme de quelque chérubin venant revoir leur berceau. Et pour briser la monotonie du temps, quel charmant duo vous devez chanter, revoyant l'innocence qui sourit au ciel bleu, qui dort sous les chaudes caresses du soleil levant.

Mystérieusement, la noirceur, chassant la lumière, assombrit graduellement jusqu'à ne plus voir la figure qui tout à l'heure, me regardait avec surprise; je lui envoyai un baiser dans le vide, et à regret, je dus laisser cette maison pleine de visions, de souvenirs, de rêves et de beautés.

En sortant, j'entendis le rythme musical d'un ruisseau qui coule tout près de la maison, en murmurant un chant plaisant et doux. Je me rappelle l'innocent plaisir que nous prenions à nous faire traverser par nos grands cousins. Le prix du transport était un baiser. Et toi, vieil érable admirable et glorieux, que de doux propos tu as dû surprendre et garder. Tes feuilles en étaient si chargés que j'en ai ramassé plusieurs qui étaient tombés sur l'herbe jaunée. Quel mémoire heureuse dévoilerais-tu si tu pouvais parler!

C'est avec une mélancolie profonde que je suis revenue à la ville, reprendre mon train de vie, me promettant de ne jamais oublier le bien que m'a fait notre vieille maison qui attend le temps pour tomber.

FROU-FROU.

CIGARETTES

Guinea Gold

Douce et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S - LIVERPOOL

GIN CANADIEN

MELCHERS CROIX D'OR



LE MEILLEUR GIN

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros	42 onces	- Prix	\$3.80
Moyens	26 "	- "	2.55
Petits	10 "	- "	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited - Montréal

DISTILLERIE À BERTHIERVILLE

La Revue des beaux romans d'amour

DEUX ROMANS

DANS

La Revue Populaire

de Juillet

Un roman complet:

"PRINCESSE"

par HALEVY

Suite du roman:

"COEURS ENNEMIS"

par DELLY

En vente partout: 15 SOUS

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour un an ou 75c pour 6 mois d'abonnement à *La Revue Populaire*.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal.

GRATIS - POUR VOUS, MESDAMES

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la POITRINE, en même temps que, sous son action se comblent les CREUX DES EPAULES. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la SANTE GENERALE comme TONIQUE. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les personnes maigres en 25 jours

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du REFORMATEUR. Notre REFORMATEUR est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur Age. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p. m.

MADAME MYRRIAM DUBREUIL
230, PARC LAFONTAINE, MONTREAL
Dépt. 2 — Boîte Postale 2353



Le Kodak en Garde le Souvenir

Surtout au temps des vacances, il y a tant de choses que vous désirez vous rappeler plus tard—et les photos ne vous les laisseront pas oublier. Le Kodak conserve le souvenir du jour—durant des années.

Kodaks Autographiques \$6.70 en montant

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto